



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

92 | 2015  
Dossier : Bains de Jordanie, actualité des études  
thermales

---

Nils P. HESSEL, *Divinatorische Texte II. Opferschau-Omina (Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts 5, WVDOG 139)*

Antoine Cavigneaux

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/syria/3282>  
DOI : 10.4000/syria.3282  
ISSN : 2076-8435

**Éditeur**

IFPO - Institut français du Proche-Orient

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2015  
ISBN : 9782351597149  
ISSN : 0039-7946

**Référence électronique**

Antoine Cavigneaux, « Nils P. HESSEL, *Divinatorische Texte II. Opferschau-Omina (Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts 5, WVDOG 139)* », *Syria* [En ligne], 92 | 2015, mis en ligne le 09 juin 2017, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/3282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.3282>

---

© Presses IFPO

**Dominik BONATZ & Lutz MARTIN (dir.), *100 Jahre archäologische Feldforschungen in Nordost-Syrien – eine Bilanz (Schriften der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 18)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2013, 311 p., ISBN 978-3-447-10009-0.**

Le livre fait suite à l'inauguration d'une exposition au Vorderasiatischen Museum de Berlin en 2011 à l'occasion du centenaire des fouilles de Tell Halaf. Les statues découvertes sur ce site et autrefois exposées dans le musée de Tell Halaf mais détruites pendant la Seconde Guerre mondiale y ont été présentées restaurées et un symposium fut organisé, réunissant les fouilleurs des principaux sites de la Djézireh syrienne.

17 articles principalement en anglais et en allemand, et deux en français, composent cet ouvrage qui couvre les périodes allant du Néolithique à la période byzantine.

Les trois premiers articles peuvent être considérés comme l'introduction, par leur présentation très générale. Le premier, « Archaeological Research in Northeastern Syria, the First 100 Years (1850-1950) », par J. Oates, fait l'historique des toutes premières recherches dans la région à partir de 1850, avec les découvertes de Layard à Tell Ajaja. Elle rappelle la riche origine du baron Max von Oppenheim, qui n'était pas archéologue. Son article donne lieu à quelques anecdotes autour d'Agatha Christie et à des informations intéressantes comme des remarques ethnographiques, d'autres sur l'évolution de l'environnement, ou encore des indications sur certains sites non encore fouillés mais qui mériteraient de l'être, visités lors des jours de sorties de l'équipe de Tell Brak. Le deuxième article, « Les fouilles actuelles dans le nord-est de la Syrie », par A. M. Baghdo, liste par ordre chronologique toutes les périodes mises au jour, depuis le Néolithique pré-céramique jusqu'à la période islamique, sur tous les sites fouillés (50) dans le triangle du Khabour. De loin, la période la plus prodigieuse est la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire avec une occupation sur 40 de ces sites. L'article de S. A. Ghafour qui suit, « From Tell Halaf to Aleppo. The Tell Halaf Collection in the Aleppo National Museum » rend compte des aléas subis par les sculptures et bas-reliefs découverts par le baron von Oppenheim, depuis

l'interruption de la fouille en raison de la Première Guerre mondiale et la disparition de certains bas-reliefs dans les ruines de la maison de fouilles, au partage entre les musées à la fin des années 1920 (Berlin, Alep), jusqu'au bombardement du Musée de Berlin en 1943, où les pièces furent réduites en miettes, et à leur restauration finale actuelle. Le sort des pièces qui étaient le fondement du Musée archéologique d'Alep ne sera, hélas, probablement pas meilleur. La terrible guerre et la destruction du patrimoine que connaît la Syrie aujourd'hui ne sont pas du tout mentionnées dans cet ouvrage, car lorsqu'eut lieu le symposium, il ne s'agissait encore que d'une contestation locale.

À partir de l'article de Peter Akkermans, l'ouvrage se concentre sur les résultats synthétiques des fouilles principales de Syrie du Nord-Est. En quelques pages, chaque auteur nous donne la substance de ses recherches faites pendant plusieurs années (entre cinq et une trentaine, selon les cas), et s'arrête sur les projets à venir. Les articles suivent un ordre chronologique à partir du Néolithique.

Dans « Tell Sabi Abyad, or the Ruins of the White Boy. A Short History of Research into the Late Neolithic of Northern Syria », P. Akkermans nous fait part des extraordinaires découvertes faites sur le Balikh depuis 1986, qu'il résume ici de façon très concise. Il montre la complexité de la formation du tell actuel issu de l'agglomération de plusieurs petits villages, ainsi que l'importance de l'alluvionnement et/ou de l'apport éolien qui ont partiellement enterré les niveaux les plus anciens. Les fouilles, faites sur trois buttes différentes, ont mis au jour une occupation remontant à la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> millénaire et s'étendant sur tout le VII<sup>e</sup> jusqu'au début du VI<sup>e</sup> millénaire. Elles ont conduit à la découverte des premiers plans tripartites de la région (dès le PPNB, seconde moitié du VIII<sup>e</sup> millénaire), ainsi qu'à celle des premières céramiques, d'abord à dégraissant minéral et déjà parfois à décor

peint (à partir de 7000) puis remplacées vers 6700 par des vases plus frustes à dégraissant végétal. On y voit l'apparition des premières *tholoi* (autour de 6500) et le développement de toute une gestion administrative complexe, avec impressions de sceaux et de jetons à partir de la fin du VII<sup>e</sup> millénaire, à peu près au moment où apparaissent aussi les premiers tessons dans le style de Samarra et la poterie dite « de Halaf ». Faites en extension suffisante, elles montrent clairement les associations entre les différents types d'architecture, rectangulaire et circulaire, les plateformes de briques et les cours entre les bâtiments. L'auteur donne aussi de nombreux détails sur les matériaux utilisés. Un très grand nombre de bâtiments rectangulaires, aux pièces en forme de caissons souvent sans portes, sont interprétés comme des greniers. Une grande quantité de grains brûlés a été mise au jour en particulier dans le « Burnt Village » à la fin du VII<sup>e</sup> millénaire. On voit déjà dans les descriptions faites par l'auteur tous les prémices des cultures qui vont suivre : bâtiments à niches, sols plâtrés, remplissage des bâtiments pour en faire des plateformes sur lesquelles apparaissent de nouvelles constructions ou gestion administrative avec impressions de sceaux et jetons. À tout ceci s'ajoutent la découverte de tombes, surtout d'enfants, et, dans les zones abandonnées du site, de trois cimetières avec tombes d'enfants et d'adultes. Si la majorité des tombes sont individuelles en fosses, on note aussi quelques cas d'inhumations doubles et la présence de plusieurs tombes collectives (« death-pits ») comprenant adultes et enfants.

Jörg Becker, avec « Tell Halaf – Die prähistorischen Schichten – Neue Einblicke », présente d'abord brièvement les nombreuses découvertes de la période de Halaf (VI<sup>e</sup> millénaire jusqu'à la période transitionnelle avec l'Obeid) faites sur les sites fouillés du triangle du Khabour, dont Chagar Bazar, Tell Aqab, Tell Boueid II, Tell Kashkashok I, Khazne II, etc. Il s'attache ensuite aux découvertes préhistoriques d'Oppenheim sur le Tell Halaf, faites surtout lors de sa dernière campagne de fouilles en 1929. Les méthodes de l'époque, avec 560 ouvriers et cinq architectes, ont mis au jour une grande quantité de matériel sur une épaisseur d'environ 5,50 m. Selon une classification faite par H. Schmidt, le niveau le

plus ancien est caractérisé par sa céramique dite « altmonochrome », puis suivent divers groupes de céramique, le plus souvent peinte, jusqu'à un groupe D sans décor. J. Becker relie ces groupes à des céramiques que l'on connaît mieux désormais, ce qui montre des mélanges avec du matériel du Chalcolithique récent, voire avec celui de l'âge du Fer. Ceci le conduit à réévaluer la succession typo-chronologique de la céramique préhistorique du site. Sur la base de comparaisons, il démontre la continuité dans l'occupation du site depuis le Pré-Halaf (seconde moitié du VII<sup>e</sup> millénaire) jusqu'au Late Chalcolithic 1-2 (première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire). Il présente ensuite les nouvelles fouilles syro-allemandes commencées en 2006 dans le but de préciser cette longue chronologie, d'étudier l'organisation des occupations successives et de faire toutes les études complémentaires sur le matériel et les vestiges botaniques et fauniques. Dans la zone du Palais Ouest et de la porte des Scorpions, pour la première fois sur le site, deux bâtiments circulaires ont été fouillés, datés l'un de la phase Halaf IIa (moyen Halaf) et l'autre de la phase IIb (fin Halaf). Tous les deux sont partitionnés, l'un par des murs parallèles, l'autre par une construction formant un triangle de petites dimensions. Sur le flanc nord du tell, la couche Halaf IIb a été ouverte sur une grande échelle, mettant au jour trois bâtiments circulaires dont le plus grand a un diamètre de 7 m et possède à l'intérieur une construction triangulaire identique à celle décrite précédemment. Ils sont chacun associés à un bâtiment rectangulaire (plan en forme de trou de serrure). Les niveaux postérieurs ont livré du matériel de la transition Halaf-Obeid, puis cette zone est abandonnée jusqu'à la période du Chalcolithique récent. Le matériel le plus caractéristique dans ces deux chantiers est la céramique, mais s'y ajoutent quelques sceaux ou amulettes à décor géométrique et des figurines féminines souvent peintes. Seuls les restes botaniques ont pu être étudiés un peu en détail, tandis que des analyses XRF faites sur l'obsidienne avec un appareil portable ont montré qu'elle provenait principalement de Turquie orientale.

C'est à Augusta McMahon que revient la présentation de Tell Brak pour les périodes les plus anciennes connues et fouillées à ce jour

avec « Tell Brak. Early Northern Mesopotamian Urbanism, Economic Complexity and Social Stress, 5th-4th millennia BC ». Le site est le plus grand et le plus complexe des sites de Syrie du Nord-Est. Il témoigne d'une occupation au moins depuis le VII<sup>e</sup> millénaire jusqu'à la période médio-assyrienne (fin du II<sup>e</sup> millénaire av. n. è.). Sa situation, dans une zone à la limite de l'isohyète des 250 mm de pluie nécessaires pour l'agriculture sèche, témoigne, selon elle, du « pouvoir du lieu ». L'auteur commence par l'historique des fouilles, depuis celles de Max Mallowan en 1937-1938 et ses découvertes du « Eye Temple », daté désormais du IV<sup>e</sup> millénaire, et du palais de Naram-Sin, vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Les fouilles furent ensuite reprises par D. and J. Oates en 1976, qui ont surtout travaillé sur le III<sup>e</sup> millénaire, mais aussi sur le palais et le temple mitanniens sur le point le plus haut du site. Plusieurs directeurs de fouilles (R. Matthews, G. Emberling et H. McDonald) se sont ensuite succédés rapidement entre 1994 et 2006, chacun apportant une contribution importante à l'histoire du site, en particulier pour le IV<sup>e</sup> millénaire ou le milieu du III<sup>e</sup> millénaire. L'auteur a pris la suite en 2006 et a voulu orienter les recherches sur la naissance de l'urbanisme, sur les changements socio-économiques et politiques ainsi que sur ceux de l'environnement et les adaptations éventuelles. Dans ce but, des fouilles ont été menées sur deux des petits tells satellites tandis que les fouilles continuaient en TW sur le tell central. Ceci, allié aux travaux antérieurs de fouilles et de prospections, montre que Brak avait déjà atteint une surface de 130 ha au Chalcolithique récent (LC3) et que l'occupation à la phase 2 précédente était certainement déjà très importante en raison de la présence de grands bâtiments publics. Contrairement à une idée longtemps admise, l'urbanisation en Mésopotamie du Nord pourrait donc être antérieure à celle qu'a connue le Sud et, en tout cas, semble être originale et ne rien lui devoir. De plus, les fouilles sur les sites satellites ont confirmé qu'ils avaient surtout servi de zone de production, pour les potiers (présence de fours) et les teinturiers-tanneurs (découverte d'une fosse construite, avec résidus d'urine et de matières fécales), datée du Chalcolithique récent 3. Cette zone extérieure aurait aussi servi de dépotoir

pour la céramique rejetée du site principal. Enfin, elle aurait également été utilisée comme cimetière, une découverte qui vient combler un grand vide pour cette période. Sur l'un des petits tells, neuf adultes ont été découverts, en position fléchie dans des fosses, ainsi que huit enfants dans des jarres scellées par des assiettes ou des bols. Aucun matériel ne les accompagnait. Le Tell Majnuna, quant à lui, a livré des inhumations collectives où les squelettes incomplets sont entremêlés, interprétés comme reliés à un épisode violent. Des outils faits sur des fémurs et tibias humains, voire la possible utilisation de crânes comme trophées, conduisent l'auteur à poser la question de l'identité de ces morts, lesquels pourraient représenter des révoltés de la classe pauvre dans une société où la hiérarchie était devenue écrasante.

Avec l'article de Dietrich Sürenhagen « Die Hausinventare von Habuba Kabira-Süd und das Ende der Stadt », on sort du cadre strict de la Djézireh puisqu'on se trouve sur les rives de l'Euphrate. L'auteur rappelle que Habuba Kabira Sud, fouillé de 1969 à 1975 par E. Heinrich et E. Strommenger, a été l'une des découvertes majeures faites lors des travaux de sauvetage pour la construction du barrage de Tabqa. Elle a démontré la présence de colons sumériens à près d'un millier de kilomètres d'Uruk à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire. Les fouilles ont dégagé de grandes surfaces mais les recherches stratigraphiques sont restées limitées. La ville forme un trapèze de 8,50 ha entouré par un mur en pisé ouvert par deux portes. Au sud se trouve le Tell Qannas, avec ses constructions monumentales et son *temenos* entourés d'un mur, qui devait être le centre à la fois du culte et de l'administration. La ville était clairement planifiée, avec son système de rues et de canalisations formant des quartiers, ses maisons standardisées construites en briques crues de section carrée. Au total, 56 maisons ont été dégagées, entièrement ou partiellement, dans 17 quartiers, sur deux niveaux seulement dont la durée de vie est estimée entre 50 et 150 ans. Les reconstructions ont souvent porté sur la partie centrale de la maison tandis que les ailes latérales montraient seulement des changements dans leurs fonctions. La population de la ville a été estimée entre 6 000 et 8 000 personnes, mais elle aurait pu être deux fois plus nombreuse en

raison de la présence d'une banlieue densément occupée au sud-ouest de la ville, d'une surface à peu près identique. L'hypothèse d'un centre urbain colonial fut modifiée lorsqu'on mit au jour d'autres sites à peu près contemporains. Ce fut le cas de Jebel Aruda, à 10 km au nord, lequel est une ville miniature puisqu'il atteste, sur 2,50 ha seulement, un quartier d'habitation et un centre administratif et de culte, avec un matériel identique à celui de Habuba. Ce fut aussi celui de Sheikh Hassan, situé de l'autre côté de l'Euphrate, avec sa ville de 2 ha entourée d'un mur mais où aucune démarcation claire entre les bâtiments sacrés et profanes n'apparaît. Ce site, d'abord considéré comme contemporain de Habuba, fut ensuite redaté de 3700 av. n. è. Au final, sur une longueur d'environ 450 km le long de l'Euphrate, vingt-six sites de la fin de l'époque sumérienne (datée entre Sheikh Hassan et Habuba) ont été découverts et se répartissent en cinq groupes autour de Jebel Aruda, qui devait être le centre de culte et d'administration régional. On voit donc l'installation d'une succession de migrants issus de Babylonie pendant environ 700 ans, laquelle ne s'est pas toujours faite pacifiquement, à en juger par les fouilles de Hamoukar. Bien qu'apparemment ils n'aient pas été en contact avec leur région d'origine, ils ont conservé leur identité culturelle. D'autres groupes se sont installés au Khuzistan, à l'est du Tigre, en Djézireh et le long du haut Euphrate. Les raisons de la fin de ce phénomène d'« expansion urukéenne » restent inconnues mais il se serait produit avant l'invention de l'écriture puisqu'aucune tablette du type de celles d'Uruk IVc n'a été trouvée sur ces sites. L'auteur aborde ensuite le sujet énoncé dans le titre, à savoir comprendre les circonstances du départ des habitants à la fin de la ville en s'appuyant sur des inventaires intacts trouvés *in situ*, en particulier les poteries, les sceaux ou divers objets de calcul qui montrent un contrôle des marchandises et permettent de comprendre la fonction des pièces. Il prend divers exemples de maisons, tripartites ou non, considère que tous les problèmes stratigraphiques ne sont pas résolus et que, malgré la présence de couches cendreuseuses, on ne peut pas affirmer que ces maisons aient été détruites par le feu et que le toit se soit effondré sur des vases en place. Il considère que seuls les vases complets pourraient

réellement attester leur utilisation jusqu'au dernier état de la ville. Ceci élimine beaucoup de possibilités d'étude de la phase terminale. Avec celles qui restent, l'auteur continue d'exercer son regard critique et se demande de quand datent les déblais qui remplissent les bâtiments dont les murs apparaissent immédiatement à la surface. Il propose qu'ils aient été détruits soit dans le but d'une reconstruction qui finalement n'a jamais eu lieu, soit dans le but de laisser la zone inhabitable. C'est cette solution qu'il retient en se fondant sur les découvertes faites dans le bâtiment 40, à savoir un groupe de scellements de portes avec impressions de sceaux dont la qualité est largement supérieure à celle qu'on trouve habituellement dans la ville, et dont les meilleures comparaisons se trouvent à Tell Qannas, où les maisons de culte tripartites et les magasins ont été détruits par le feu. Ceci montrerait une interaction entre le centre administratif (Qannas) et une maison de la ville de Habuba. Il en déduit que la fin de la ville n'est pas nécessairement due à des gens de l'extérieur mais peut avoir été provoquée par les habitants et leurs élites.

Le III<sup>e</sup> millénaire fait l'objet de plusieurs articles dont celui de Harvey Weiss « Tell Leilan and the Dynamics of Social and Environmental Forces across the Mesopotamian Dry-Farming Landscape ». L'auteur place d'emblée le site (90 ha *intra muros*) dans le cadre d'une région particulièrement favorable à l'agriculture sèche, qui en faisait l'un des centres principaux de production des céréales de Mésopotamie du Nord. Les recherches sur et autour du site (fouilles, prospections, études environnementales) ont commencé en 1978. L'auteur les présente ensemble et nous donne ici une synthèse des résultats en procédant par étapes chronologiques successives. L'occupation la plus ancienne observée remonte à la période d'Obeid 3-4. Pendant la période d'Uruk (ou Leilan IV), les données les plus intéressantes proviennent des prospections montrant, surtout dans le Wadi Radd, l'existence de sites importants au Moyen Uruk et de quelques établissements de l'Uruk final dont l'un serait vraisemblablement une colonie. Si les causes de cette présence sud-mésopotamienne restent mystérieuses, du moins l'auteur évoque pour sa fin, soudaine et générale, un phénomène d'aridification en 3200 av. n. è.

Ceci aurait conduit à une réduction de la taille des établissements et à l'émergence d'un contrôle uniquement politique. L'occupation de la région ne se manifeste alors plus que par de petits villages (Leilan IIIa), leur développement est progressif et lent (Leilan IIIb et IIIc) et aucun contact ne se perçoit avec l'extérieur. Ceci change brusquement autour de 2600 av. n. è. (Leilan IIIId), à la fin de la période Ninivite 5. On assiste alors à la seconde révolution urbaine, après celle d'Uruk. Leilan atteint sa taille maximale et est entourée d'un mur, de même que l'acropole. Des bâtiments publics et des greniers centralisés montrent l'apparition d'une organisation étatique. Selon l'auteur, la présence, dans la ville basse, d'une rue conduisant directement à l'acropole ferait de la ville un centre urbain à plan radial comparable à celui de Tell Chuera, avec des quartiers d'habitation et des systèmes d'évacuation des eaux, sans trace, là, de contrôle administratif. Les changements observés n'atteignent pas encore la culture matérielle qui se poursuit dans la tradition précédente. Ce n'est que pendant la période IIa qu'on voit l'apparition de bols produits en masse et sans décor. Un palais est attesté sur l'acropole mais n'a pas encore été fouillé. Les impressions de sceaux de cette période comportent alors fréquemment des scènes de banquet faites dans un style local mais issu de celles connues au Dynastique archaïque II et III du sud de la Mésopotamie, comme pour légitimer la classe régnante. Cette phase de transformation aurait facilité la pénétration des Akkadiens (Leilan IIb). Leurs premières traces sont attestées à Leilan dans la pièce des scribes (Leilan IIb3), datée sur graines de 2433-2315 av. n. è., ce qui est plus ancien que la chronologie moyenne généralement adoptée fondée sur l'épigraphie. La pénétration akkadienne aurait été pacifique selon l'auteur, bien qu'il indique que le palais de la période IIa a été rasé et brûlé. Il est remplacé par un bâtiment administratif construit en Leilan IIb, qui aurait vécu un demi-siècle. Un grenier ainsi que des meules et des fours en batterie associés à divers artefacts liés à l'administration (tablettes, dont certaines en cours de préparation, scellements, *sila-bowls*) montrent que l'un des buts de la conquête akkadienne était de se procurer les céréales dont leur capitale manquait. Le palais était géré par des administrateurs à la fois locaux et akkadiens. À cette époque, le site

s'agrandit encore pour atteindre 140 ha. Au cours de la dernière phase d'occupation akkadienne (Leilan IIb1), attestée par quelques documents administratifs, la construction d'un bâtiment aux murs de briques de 2 m de large sur fondation de blocs de basalte est commencée. Mais ce bâtiment et la ville basse sont tout à coup abandonnés. La date de cet événement, fournie par 21 datations radiocarbone, se situe entre 2254 et 2220 av. n. è. L'abandon n'est toutefois pas total puisqu'une maison est construite par-dessus le bâtiment abandonné. Sa durée de vie est estimée à 30 ou 50 ans (Leilan IIc). À la même époque, on constate une forte réduction dans l'occupation des sites de toute la région et ceci est aussi confirmé par les prospections autour de Leilan. Suit une période d'environ 200 ans au cours de laquelle le haut Khabour est presque totalement abandonné. Ceci est dû à une abrupte aridification et à un refroidissement enregistrés dans plusieurs types de sources paléo-climatiques depuis l'Espagne jusqu'à l'Iran mais particulièrement notoires au Moyen-Orient. Les précipitations reviennent tout aussi subitement autour de 1900 av. n. è. Au cours de cette période sèche, on constate une modification dans le mode de vie, avec nomadisme ou habitat concentré sur les zones d'eaux pérennes. Avec le retour à des conditions climatiques plus clémentes, la population s'accroît à nouveau comme le montre la présence de nombreux petits villages, tandis qu'à Leilan s'installe Shamshi-Adad, chef des Amorrites, qui en fait sa capitale, connue par les textes et des scellements sous le nom de Shubat-Enlil, laquelle est presque vide. La façade du temple sur l'acropole et l'iconographie des sceaux témoignent de l'introduction de styles babyloniens tandis que son plan annonce ceux d'Assyrie quelques siècles plus tard. Le palais se trouvait dans la ville basse mais n'a été que très partiellement fouillé. Un autre palais fut édifié ailleurs dans la ville basse pour un de ses successeurs. De nombreux documents épigraphiques proviennent des deux bâtiments. Après 1700, on constate à nouveau un abandon et un déclin de l'occupation de la région et Leilan ne reviendra jamais sur le devant de la scène. Les prospections montrent qu'au xv<sup>e</sup> s. av. n. è., le Tell Farfara prend une grande importance et certains considèrent qu'il pourrait s'agir de Waššukanni, l'une des capitales

du royaume de Mitanni. L'auteur termine par un parallèle moderne avec l'histoire ancienne en mentionnant le déclin avéré de la région au cours de la période ottomane et son occupation par des nomades mentionnée par les récits de voyageurs. Il l'explique par le petit âge glaciaire du XVI<sup>e</sup> s. et la poursuite de ces mauvaises conditions climatiques jusqu'au XIX<sup>e</sup> s., repérés grâce à des analyses polliniques datées par <sup>14</sup>C faites sur des prélèvements pris le long de l'oued de Tell Leilan. La ligne ferroviaire jusqu'à Bagdad au début du XX<sup>e</sup> s., nouvelle intrusion étrangère, fut créée peu après le retour de conditions favorables et la réinstallation de populations et facilitait, à nouveau, le transport des céréales et le retour de la richesse dans la Djézireh syrienne.

Jan-Waalke Meyer, avec « Stadtgründung, Stadtstruktur und Zentralität. Zur Stellung von Tell Chuera bei der Urbanisierung Nordostsyriens » poursuit cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. Il évoque rapidement les découvreurs et fouilleurs successifs (dont le baron von Oppenheim) du site mais n'indique jamais son appartenance aux *Kranzhügel*, ni sa taille. Il rappelle la chronologie relative établie par W. Orthmann en deux périodes principales, la Période I correspondant au Bronze ancien et la Période II à la fin de l'âge du Bronze (périodes mitannienne et médio-assyrienne). La longue période I fut subdivisée en IC à IE sur la base de la céramique, laissant les phases IA et IB pour des niveaux plus anciens à venir. Sous la direction de l'auteur, à partir de 1998, un programme de prospections géomagnétiques mit en évidence les structures architecturales sous la surface tant à Chuera que sur d'autres sites des environs comme Kharab Sayyar et Mgeddi. Puis tout un projet de recherches régional fut engagé, englobant ces sites et le site halafien de Tell Tawila en association avec une prospection détaillée, des recherches géomorphologiques, des études satellitaires, des recherches sur l'évolution du paysage et son exploitation au cours du temps par le biais d'analyses palynologiques, archéobotaniques et archéozoologiques, et enfin des séries de datation <sup>14</sup>C. Les recherches géomagnétiques faites à Tell Chuera ont montré une remarquable planification de l'ensemble du site au cours de sa phase la plus récente (ID et IE, ou Bronze ancien IVA). Des sondages furent entrepris sur les niveaux inférieurs, en

particulier le long de l'axe central, pour connaître la date initiale de la fondation de la ville sous cette forme. Ils ont montré la présence de tessons du Chalcolithique récent (LC2), sur une zone couvrant peut-être toute la ville haute. Après un hiatus, la ville circulaire fut fondée au BA I, en 3100 av. n. è. (phase IA) et n'était alors constituée que de la ville haute, mais elle avait déjà toutes ses caractéristiques urbaines comme sa place centrale, son axe principal et son mur extérieur avec porte. Cette dernière, comme le mur, sera légèrement décalée vers le sud en direction de la ville basse au cours de la phase IC (BA III). L'agglomération étendue vers la ville basse et ses diverses rues radiales ne sont connues qu'à partir de la phase IB (BA II) mais l'auteur considère que ce plan était probablement prévu dès l'origine. Autour du Steinbau VI, à peu près au centre de la ville, un *temenos* plus ou moins ovale entourant un temple à antes a été mis en évidence par les prospections géomagnétiques. Les fouilles menées dans cette zone ont montré une succession de 5 phases architecturales datées du BA III (phase IC) et IVA (phase ID), toutes avec le même agencement intérieur. Un temple antérieur existait déjà à cet endroit pendant la période IB, comme l'atteste la découverte d'un bucrâne de bœuf sauvage, mais on ne sait pas quelle était sa forme architecturale. Rien n'a été observé qui remonterait à la période IA. Dans la ville basse, les prospections géophysiques ont pointé l'existence de plusieurs complexes fermés, entourés par des espaces vides. De nombreuses installations ont été mises au jour dans l'une de ces structures. Il pourrait s'agir d'un quartier artisanal et de stockage, sans qu'on puisse exclure des maisons d'habitation. Une étude micro-stratigraphique d'une des rues pavées de pierres a montré le passage fréquent d'hommes et d'animaux (moutons et chèvres). La fouille d'une section du mur extérieur de la ville haute a montré qu'il a été construit au moins à partir de la phase ID, en briques et par sections séparées lui donnant un aspect polygonal. Un glacis, des tours plus ou moins régulièrement espacées et un avant-mur étroit le protégeaient. Enfin, à l'extérieur de la ville, a été trouvée une zone exclusivement artisanale le long d'un canal issu de l'oued. Les prospections faites autour du site, bien qu'incomplètes, indiquent un réseau dense

d'occupation dès l'époque de la fondation du site. Des structures linéaires, canaux ou *hollow ways*, ont été remarqués. Les canaux, tout comme les importantes canalisations trouvées dans la ville, montrent que l'eau était plus abondante au III<sup>e</sup> millénaire et qu'on ne peut exclure l'usage de l'irrigation. La planification observée, tant de la ville que de la région qui l'entoure, et l'importance des constructions témoignent de l'existence d'un pouvoir politique fort, visible par la présence du palais à partir de IC, mais probablement déjà là dès la fondation de la ville. La population urbaine contribuait certainement aux récoltes, comme l'atteste la présence de faucilles dans presque toutes les maisons, mais se consacrait essentiellement aux constructions des divers bâtiments et remparts et aux activités artisanales. La dernière campagne prévue en 2011 n'a pas pu avoir lieu.

Avec « A Synopsis of the Euro-Syrian Excavations at Tell Beydar », Alexander Pruss continue cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. Il rappelle que le site de 22 ha fait partie des *Kranzhügel*, ces sites circulaires entourés d'une ville basse. Il fait brièvement état des recherches qui ont précédé les fouilles régulières commencées en 1992 sous la direction de M. Lebeau et qui se sont ensuite développées avec diverses équipes européennes et syriennes. Dix-sept campagnes ont eu lieu jusqu'en 2010. Quelques tessons montrent une occupation de la ville, probablement installée sur un ancien tell de la période de Halaf, remontant à la période EJZ (Early Jazirah) 1 (XXIX<sup>e</sup> et XXVIII<sup>e</sup> s. av. n. è.) et perdurant, tant sur la ville haute que sur la ville basse, jusqu'à la fin de EJZ 2 (*ca* 2570). À la fin de cette phase, des inhumations sont installées sur le rempart extérieur déjà tombé en désuétude. En EJZ 3 et 4 (*ca* 2570-2100), la ville n'est plus occupée que sur la ville haute. La période urbaine la plus intense (extension maximale 7 ha) date de EJZ 3b (2425-2340) et a fourni des archives administratives. Pendant EJZ 4, l'occupation se réduit fortement (1,50 ha), puis la ville est abandonnée, probablement en raison de la crise environnementale majeure qu'a connue la région. Elle ne sera réoccupée à nouveau sur toute la ville haute que pendant une courte période à l'époque hellénistique. L'auteur se concentre ici sur la période EJZ 3b qui a fourni 247 documents cunéiformes dont 231

datent de la fin de Beydar IIIb (autour de 2350) et 16 d'une cinquantaine d'années auparavant. Sauf un fragment en sumérien, tous sont écrits en akkadien et consistent essentiellement en listes de rations, très probablement du grain (orge). D'après les archives d'Ébla, on suppose que cette ville était Nabada, mentionnée comme faisant partie du royaume de Nagar identifié avec Tell Brak. La population de la ville est estimée à 2 000 habitants, dont la majeure partie aurait habité dans des maisons situées sur la ville haute. Le mur à l'extérieur de la ville basse était probablement percé de sept portes à en juger par la fouille de l'une d'elles. Une des rues radiales de la ville y conduisait. Des rues en anneau et des ruelles complétaient le système de voirie, comparé à celui de Chuera ou de Rawda. Les rues radiales n'allaient pas jusqu'au centre même de la ville haute mais s'arrêtaient à une rue en anneau qui entourait l'acropole dont l'accès était très contrôlé. Seulement 1,18 ha de cette ville administrative a été fouillé. Même si le choix des fouilles relève en grande partie du hasard, l'auteur note que la part importante des découvertes associées à des zones de stockage et à des ateliers (28,8 %), comparée à celles des temples (16,5 %), des palais (14,4 %) et de l'habitat (13,6 %), est certainement significative. Ces zones sont clairement dissociées de l'habitat, probablement pour en faciliter le contrôle administratif. On considère comme un palais le complexe architectural (pièces disposées autour d'une cour centrale pavée de briques) situé au cœur de la ville haute, au sommet d'une série de terrasses. Ce palais de l'acropole a connu quatre phases d'utilisation au cours de la période EJZ 3b et comprenait des pièces de stockage, probablement pour des matières premières de luxe, mais on n'y a pas retrouvé de secteur d'habitat possible, soit qu'il y ait eu un autre bâtiment dévolu à cette fonction, soit qu'il n'y en ait pas eu besoin puisque Nabada dépendait de Nagar. Un autre bâtiment similaire retrouvé plus à l'est (Eastern Palace) aurait eu, lui, quelques pièces ayant pu servir d'habitat. Construit pendant la phase 3a du palais de l'acropole, il aurait été rapidement transformé en un atelier de forgeron contrôlé par l'administration. D'autres ateliers ont été repérés ailleurs sur la ville haute. L'accès principal à l'acropole se faisait par une



place pavée de briques située au sud et bordée de bâtiments dont l'un est couvert d'un enduit blanc, puis par un escalier, comparé au complexe SS de Tell Brak. Sur l'acropole, cinq bâtiments de plan similaire ont été considérés comme des temples. La pièce centrale, la plus grande mais couverte, comporte un bloc de briques crues décoré de redans, une *cella* et, curieusement, deux toilettes. Des plans de temples similaires sont attestés à Brak, Mari et la Diyala. La plupart des maisons qui ont été fouillées se situent au nord de l'acropole. Une seule, exceptionnelle par sa taille (plus de 350 m<sup>2</sup>), pourrait être un bâtiment officiel (résidence ?) avec un rôle dans l'administration locale. Toutes les autres sont petites (40 m<sup>2</sup>), n'ont pas de cour, pas d'étage et sont mitoyennes. Elles semblent avoir été construites sur des lots répartis régulièrement. Diverses transformations ont été faites au cours du temps et elles sont donc différentes dans leur dernier état. Chaque maison était autonome mais ses capacités de stockage étaient limitées. Le stockage était centralisé dans les complexes du temple A et du palais de l'acropole ainsi que dans un grand grenier fait de quatre pièces consécutives (capacité estimée à 240 m<sup>3</sup>) mais, selon l'auteur, il aurait fallu au moins trois bâtiments de ce type pour nourrir la population estimée de la ville. Les fouilles relativement extensives alliées aux textes mis au jour ont permis de mieux connaître l'organisation interne d'une ville. Malgré son rang modeste face à Tell Brak, elle a fourni un grand nombre de bâtiments publics à caractère monumental.

Marilyn Kelly-Buccellati, enfin, avec « Landscape and Spatial Organization. An Essay on Early Urban Settlement Pattern in Urkeš » termine cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. L'un des buts des fouilles sur ce site a été de comprendre son extension et son organisation (en particulier les liens entre la ville haute et la ville basse), sa nature et la raison de son emplacement. Les premières recherches de l'auteur et son équipe remontent à 1983. Une zone centrale presque vide de tessons, entourée par un mur avait été observée sur la butte principale où l'occupation remontait au IV<sup>e</sup> millénaire mais semblait surtout importante entre le milieu (période Ninivite V) et la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Des sondages ont montré que le site fut aussi occupé au cours de la période Halaf. La zone est particulièrement propice en

raison de la présence d'un oued à proximité et d'une quantité largement suffisante de pluie pour une agriculture sèche (plus de 400 mm par an). De plus, le site est proche de la Passe de Mardin, importante pour tous les échanges de matières premières. La zone montagneuse aurait été peuplée par des Hourrites, tout comme Mozan/Urkeš. L'importance de cet horizon montagneux au nord du site se traduirait par le cycle mythologique de Kumarbi, dieu hourrite de la montagne dont le siège était à Urkeš. La forme actuelle du site ne serait pas due à l'accumulation hasardeuse d'occupations, ni à la topographie naturelle, mais à une tentative délibérée de faire écho aux montagnes juste au nord. Cette partie centrale du site serait donc un centre sacré dès l'origine, peut-être dès le Chalcolithique (LC3 voire LC2), autour duquel la butte principale aurait grandi. Le mur intérieur, construit au Dynastique archaïque III, l'aurait délimité mais, tout au long de son existence, le cœur du site était une terrasse à laquelle on ne pouvait accéder que par le sud. Les fouilles de cette terrasse ont montré qu'elle s'élevait déjà de 10-20 m au-dessus de la plaine actuelle au Chalcolithique et qu'un bâtiment à redans (LC3) se trouvait sur une plateforme de briques crues, sous le temple plus tardif. Il semble aussi qu'il y ait déjà eu un escalier sous celui du DA III. Dès le Chalcolithique, donc, il y aurait eu volonté de créer un monument élevé qui servait de point de référence pour toute la région, reliant symboliquement les montagnes à la plaine et servant peut-être aussi de relais commercial. La phase majeure du site, néanmoins, date du DA III. Un vaste programme architectural, de nombreux scellements et des bols à rations témoignent d'une administration mais le palais de cette époque n'a pas été retrouvé. Le rempart, fait en briques crues, avait plus de 4 m d'épaisseur et était renforcé par un glacis et des douves sur lesquelles fut construit par la suite un bâtiment de stockage, à en juger par les scellements de porte, les grandes jarres et les nombreux pots à bec retrouvés dans ses ruines. Bien qu'aucune porte n'ait été trouvée, une sorte de tour ainsi qu'une rue conduisant au centre de la ville ont été mises au jour. La terrasse du temple fut ensuite modifiée et un mur de pierres de 3 m de haut fut édifié à sa base, tandis que l'escalier monumental en pierres était reconstruit, à côté de gradins en éventail. Deux

orthostates en pierres blanches polies marquaient l'entrée. L'ensemble est asymétrique, peut-être parce qu'il existait une structure intermédiaire avec le temple lui-même, comme c'est le cas à Chuera. Au moins deux phases ont été observées, la dernière datant de la fin du DA III. Un seul temple a été retrouvé (Temple BA), sur le point le plus haut. Ses fondations sont en grosses pierres et ses murs en briques crues. Il comporte une seule pièce enduite de plâtre dont l'entrée, à laquelle on accédait par une rampe empierrée, ne se trouve pas dans l'axe principal (*bent axis*). Une pierre de couleur sombre (1 x 1,50 m) enfoncée au centre de la pièce semble avoir servi pour des sacrifices. Au nord et à l'est du temple, des pièces, dont certaines construites en roseaux, abritaient probablement de petits ateliers de métallurgie ou de tissage qui lui étaient associés. Le temple fut détruit à la fin du DA III ou au début de la période akkadienne. Un lion en pierre a été retrouvé dans les débris. À la fin du III<sup>e</sup> millénaire, l'accès fut refait et on suppose que le bâtiment dont il ne reste quasiment rien était également un temple. La zone fut encore occupée pendant la période Khabour et jusqu'à la fin du Mitanni. Le centre de la butte principale était occupé par une place (*Plaza*) vide sur laquelle s'ouvrait le temple. Plusieurs sondages ont montré que les niveaux du DA III étaient à 3-4 m sous la surface actuelle de la place en raison d'un colluvionnement issu de tout ce qui l'entourait. La ville basse, quant à elle, était entourée par une élévation, peut-être un mur en casemate, et un fossé. Un oued la traverse dans la partie ouest. Des fouilles dans la partie est ont mis au jour une zone administrative avec de nombreux scellements de portes et des tessons de la période du DA III.

Hirotohi Numoto, Daisuke Shibata et Shigeo Yamada abordent le II<sup>e</sup> millénaire avec « Excavations at Tell Taban. Continuity and Transition in Local Traditions at Tābatum/Tābetu during the 2nd Millennium BC ». Le site se trouve sur la rive gauche du moyen Khabour, dans une zone de fouilles de sauvetage en raison de la construction d'un barrage, mais il a échappé à une disparition totale sous les eaux et a pu continuer à être fouillé jusqu'en 2010. Les premières fouilles de sauvetage avaient montré une occupation allant du milieu de la période d'Uruk (LC3) à la période hellénistique. Elles avaient aussi

mis au jour 71 inscriptions datées de la période médio-assyrienne (XII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. av. n. è.) ce qui avait permis d'identifier le site avec certitude avec Tābetu, comme cela était supposé depuis longtemps. D'après ces inscriptions, S. Maul avait déduit que le site était, alors, la résidence d'une dynastie locale de rois qui se disaient « rois du Pays de Mari » et affichaient une semi-indépendance tout en admettant la suzeraineté des rois assyriens. Les dernières années de fouilles ont mis au jour certaines parties d'un ensemble palatial, les vestiges d'un système défensif et une tombe souterraine médio-assyrienne. Un grand nombre de textes cunéiformes d'époques médio-assyrienne et paléo-babylonienne ont aussi été découverts. Les premiers sont datés entre le milieu du XIII<sup>e</sup> s. et le début du XII<sup>e</sup> s. ; ils précisent les relations entre ce royaume et l'état assyrien et montrent sa structure administrative interne. Des inscriptions commémoratives donnent une liste des « rois du Pays de Mari » et leur généalogie entre la fin du XIV<sup>e</sup> s. et la première moitié du XI<sup>e</sup> s. av. n. è. La tombe souterraine est celle d'un membre de la famille royale, datée du milieu du XI<sup>e</sup> s. par une inscription sur une de ses briques. Les vingt-six tablettes paléo-babyloniennes mises au jour mentionnent la ville de Tābatum connue par les textes de Mari et de Chagar Bazar et se réfèrent au roi de Terqa qui régnait sur la terre de Hana dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s. Les niveaux fouillés du II<sup>e</sup> millénaire montrent une occupation ininterrompue depuis la période paléo-babylonienne, subdivisée en trois phases, jusqu'à la période médio-/néo-assyrienne. Toutefois, ces occupations ne se superposent pas et varient selon les chantiers. Les auteurs présentent les différents assemblages céramiques par périodes, subdivisées éventuellement en phases, et par types principaux. La présence de tablettes permet de préciser les dates de certaines phases. Ainsi, selon eux, les phases 1 et 2 de la période paléo-babylonienne sont à dater entre la fin de la Dynastie d'Ur III et la fin du règne d'Hammurabi dans la mesure où la phase 3 est bien datée par les tablettes de la fin du XVIII<sup>e</sup> s. La période qui suit, subdivisée en deux phases, est datée avec moins de certitude car on ne sait pas s'il y eut un hiatus entre elle et la période précédente. Une tablette trouvée hors contexte mentionne un roi de Hana que l'on peut dater du XV<sup>e</sup> s. et les auteurs supposent

qu'elle provient de la phase 2 de la période post-paléobabylonienne. La période mitannienne est également subdivisée en deux phases, elles aussi datées indirectement par le biais d'inscriptions. La période médio-assyrienne comporte aussi deux phases, bien datées par les nombreux textes mis au jour, la première entre le milieu du XIII<sup>e</sup> et la première moitié du XII<sup>e</sup> s., la seconde de la fin du XII<sup>e</sup> et début du XI<sup>e</sup> s. La ville fut alors incendiée, peut-être à la fin du règne de Tiglath-Pileser I<sup>er</sup>. Le niveau qui suit est attribué sans précision à une phase médio-/néo-assyrienne. L'étude de la poterie tout au long de ces siècles montre une évolution progressive sans changement abrupt, ce que les textes confirment puisqu'ils témoignent de la poursuite des traditions locales. On voit en effet que la dynastie locale refusa d'appliquer le nouveau calendrier assyrien et que les noms des mois sont toujours ceux connus dans les textes de Mari. De même, on continua d'y vénérer le dieu Addu de Mahanum depuis la période paléobabylonienne jusqu'au début de la période médio-assyrienne. Enfin, elles montrent que les noms des rois médio-assyriens des anciennes générations sont hourrites et que seuls les derniers furent assyrianisés.

Les découvertes récentes sur le II<sup>e</sup> millénaire se poursuivent avec « Tell al-Hamidiyah/ Ta'ïdu? Residenzstadt des Mitanni-Reiches », de Oskar Kaelin. Les fouilles sur ce site ont commencé en 1984 sous la direction de M. Wäfler. L'auteur est devenu co-directeur depuis 2008. Le tell est situé au cœur du triangle du Khabour, le long du Djagh-Djagh, à la croisée des routes nord-sud et est-ouest. C'est dans cette région que se trouvait le Royaume de Mitanni qui la contrôla entre le XVII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> s. avant d'être supplanté par les Assyriens au XIII<sup>e</sup> s. av. n. è. Toutefois, les informations que l'on en a proviennent surtout de ses adversaires, c'est-à-dire des archives de Amarna, Hattusha, Ugarit, Nuzi ou Qatna et il était donc nécessaire de trouver des archives directes. Deux noms de capitales sont connus, Waššukanni et Ta'ïdu, mais leur position n'est pas assurée, et seule la dernière avait le rang de ville royale, comme le prouve une inscription de Adad-nīrārī I<sup>er</sup> qui mentionne la prise de son butin rapporté à Aššur. Ta'ïdu conserva une certaine importance par la suite puisqu'elle fut la résidence du gouverneur pendant la période

médio-assyrienne puis une ville de culte pendant la période néo-assyrienne. L'identification de Ta'ïdu avec Tell al-Hamidiyah repose sur quelques textes. On sait, ainsi, que la ville de Kahat a été identifiée à Tell Barri, que Ta'ïdu est proche de Nilibšinnu et que cette dernière est proche de Kahat, ce qui fait que les deux villes sont voisines. Enfin, on sait que la distance entre Makrisi (que l'on estime se trouver sous la ville actuelle de Hasseke) et Ta'ïdu est de 54 km. Tout ceci concourt à pointer Tell Hamidiyah comme étant Ta'ïdu. De plus, une prospection faite sur le site avant le début des fouilles a confirmé son importance à la fin de l'âge du Bronze. Après vingt-sept saisons de fouilles, cette identification est presque assurée. La ville s'étend sur 245 ha et est entourée par un mur et un fossé. Elle se divise en deux parties inégales. La terrasse de la résidence palatiale (terrasse I) s'élève à 5,50 m au-dessus de la ville, et trois autres terrasses successives s'y élèvent, dominées par un bâtiment. Des études géophysiques faites en 2010 ont révélé la présence du mur de soutènement de la terrasse I, lequel avait plus de 200 m de long et 20 m de large. Les dernières recherches se sont consacrées à la phase la plus ancienne du Palais central qui date de la période du Mitanni. Le bâtiment est considéré comme un palais en raison de la taille de sa pièce centrale, de sa cour et des terrasses qui le mettent en valeur, mais aussi grâce à des inscriptions médio- et néo-assyriennes qui prouvent l'existence d'un palais. Son accès était impressionnant et se faisait par trois grands escaliers. Sur la terrasse III, des pièces étaient dévolues à des prêtres, tandis que le palais se trouvait sur la terrasse la plus haute. Ce type de construction s'inspire des ziggurat babyloniennes tout en adoptant la monumentalité des Égyptiens. On estime le temps de travail pour le construire à 1 100 à 1 200 ouvriers pendant 10 ans ou son coût à une tonne d'argent. En raison de l'érosion latérale, seules ont été conservées les structures internes du Palais. Il fut utilisé encore longtemps après la conquête assyrienne, au moins jusqu'à Salmaneser III, et fut même agrandi. Il fut ensuite détruit par un incendie. Des reconstructions, destructions et restaurations pendant une centaine d'années depuis la conquête de Adad-nīrārī I<sup>er</sup>, puis les intrusions hellénistiques, celles du Mandat français ainsi que l'érosion naturelle font que la restitution de

ce palais est difficile. Un autre palais se trouve au sud-ouest et on considérerait auparavant qu'il était composé de deux bâtiments différents, l'un plus ancien que l'autre, mais on sait désormais qu'ils font partie du même ensemble. En 2007, dix-sept documents économiques et une centaine de scellements de portes très fragmentaires y ont été mis au jour. Les textes en hourrite et akkadien mentionnent des rations de bière accordées à des hommes venant d'Égypte, d'Ougarit, d'Arrapha et d'Alašia, partenaires internationaux importants du royaume de Mitanni, donnant ainsi de sérieux arguments pour interpréter le site comme la capitale du royaume de Mitanni. Un bâtiment, à l'est du site, pourrait être le temple dédié à Kumarbi, Naparbi et Samanuha encore connu à l'époque néo-assyrienne, mais il est malheureusement partiellement recouvert par le village moderne. Des fouilles y ont commencé en 2011. Bien qu'on manque toujours d'une inscription qui prouverait clairement que Tell al-Hamidiyah est bien l'ancienne Ta'idu, tant les vestiges d'une architecture monumentale que le contenu indirect des textes montrant l'existence d'une administration centrale importante vont dans ce sens et incitent à poursuivre les recherches. Toutefois, le fait que les quelques textes retrouvés proviennent tous de l'extérieur de bâtiments en ruines ne laisse guère d'espoir de retrouver intactes les archives du Royaume de Mitanni, d'autant que l'on sait que les dirigeants assyriens emportaient leurs butins à Aššur.

Avec « Tell Barri. Recherches 2006-2010 », par Raffaella Pierobon-Benoit, on poursuit sur ces mêmes périodes même si le site en recèle beaucoup d'autres. Le site (H. 32 m, 34 ha) se trouve sur le Djaghdjagh, l'ancien Mygdonios qui aurait été navigable à l'époque médiévale. Il a été occupé continuellement au moins depuis le IV<sup>e</sup> millénaire jusqu'au XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. de n. è. La découverte d'une inscription en 1960 a permis de l'identifier avec la ville de Kahat où s'élevait un temple important à l'époque mitannienne. Les fouilles ont débuté en 1980 sous la direction de P. E. Pecorella, puis de l'auteur à partir de 2006. La ville basse n'aurait été occupée densément qu'à partir de la fin du I<sup>er</sup> millénaire. Après avoir brièvement présenté les résultats majeurs obtenus par son prédécesseur, l'auteur présente les siens, à partir du Chalcolithique. À l'ouest, un ensemble

de petites maisons modestes avec cours le long d'une ruelle, associées à du matériel céramique Ninivite 5 et une empreinte de sceau dans le style du Piémont attestent une occupation au cours des périodes EJO à II. Des tessons trouvés dans une fosse remontent au Chalcolithique mais la fouille n'a pas pu être continuée. Il n'y a pas eu de fouilles nouvelles sur les niveaux datés de la période akkadienne et de la transition avec le Bronze moyen mis au jour par P. E. Pecorella mais l'étude du matériel montrerait l'absence d'une rupture brutale à la fin du III<sup>e</sup> millénaire. À partir du début du Bronze moyen, d'importants travaux de terrassement aurait été faits sur le bas de la pente sud permettant l'installation d'un habitat pendant toute la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire. Ces maisons sont les mêmes que celles qui avaient déjà été mises au jour plus à l'est mais la céramique présente quelques traits distinctifs. Au nord, un autre ensemble de maisons de construction soignée de la période Khabour a été fouillé, remplacé au début de l'époque mitannienne par un habitat plus modeste (maisons à une ou deux pièces), comme ailleurs sur le site. Pour la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire, l'étendue des fouilles permet de mieux rendre compte de l'occupation du site. Au nord, à partir de la fin de la période mitannienne, on observe un nouvel essor : les maisons comportent plusieurs pièces, chacune avec une fonction précise, et les activités artisanales sont bien représentées. Avec la période médio-assyrienne, ce quartier connaît des transformations partielles mais aussi une continuité certaine. En revanche, un terrassement majeur eut lieu à l'époque néo-assyrienne en raison de la construction d'un bâtiment important à enduit peint (palais ?) et détruisit tout ce qui précédait. À cette même époque, on assiste à une transformation du plan de l'habitat sur le flanc sud. Le palais néo-assyrien (et néo-babylonien ?) fut à son tour nivelé à la période suivante (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), laquelle est attestée surtout par des trouvailles isolées et hors contexte mais néanmoins fort intéressantes car elles montrent une circulation entre Athènes et la Perse achéménide. La découverte de quelques tombes et d'une maison avec un tronçon de canalisation montre que l'occupation à cette époque ne devait pas être négligeable. Les pesons pyramidaux bien connus à l'ouest sont alors adoptés sur le site. En

dépit de la rareté des documents épigraphiques, les fouilles, menées dans des conditions difficiles en raison de la forte pente du tell, ont néanmoins réussi à identifier les différentes occupations du site. Les projets pour les années à venir visaient à poursuivre les investigations sur le IV<sup>e</sup> millénaire et les phases de transition ainsi que, pour chaque période, l'organisation spatiale.

Dominik Bonatz, avec « Tell Fekheriye. Renewed Excavations at the 'Head of the Spring' », termine la partie sur le II<sup>e</sup> millénaire av. n. è. L'auteur rappelle que le site se trouve en bordure de la ville moderne de Ras al-Ain, au centre d'un réseau karstique qui constitue les sources du Khabour, dans une zone recevant une moyenne de pluie de 400 mm et donc propice à l'agriculture sèche. Le roi Adad-nīrārī II (911-891 BC), au cours de sa 5<sup>e</sup> campagne dans le Hanigalbat, aurait reçu un tribut à Sikāni, à la tête de la source du Khabour. Dès 1927, Max von Oppenheim pensait que le site devait être Waššukanni, l'une des capitales du Royaume de Mitanni, pendant que D. Opitz recueillait toutes les preuves philologiques à cette fin. Le baron faisait aussi établir une carte topographique du site mais il n'y fouilla jamais car son permis de fouilles fut abrogé à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale et accordé à l'Oriental Institute de Chicago et au Musée des Beaux-Arts de Boston. Les fouilles sous la direction de C. McEwan commencèrent dès 1940 mais furent de courte durée car Oppenheim fit intervenir le régime de Vichy et les autorités du Mandat français. Une publication des travaux américains a néanmoins paru, malgré une documentation incomplète et partiellement perdue et le fait que ses auteurs n'étaient pas les fouilleurs. Elle montrait l'importance des niveaux datés des périodes médio- et néo-assyrienne, puis de l'époque romano-byzantine. Les auteurs montraient que le site correspondait à la ville de Rhesaina, devenue Theodosiopolis à partir de 383. Elle avait deux remparts, plusieurs bâtiments militaires et occupait une surface de 90 ha. Pour l'époque néo-assyrienne, un bâtiment monumental ou palais était apparu dans l'un des sondages. Douze tablettes cunéiformes avaient été trouvées sur les sols d'une maison et dataient des règnes de Salmaneser I<sup>er</sup> et Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> s.). Ces découvertes semblaient confirmer l'identification

du site avec Sikāni, un toponyme qui aurait dérivé de Waššukanni, mais aucune preuve d'une occupation importante à la période mitannienne n'avait été décelée car ces niveaux n'avaient pas été atteints. Deux campagnes de fouilles furent menées en 1955-1956 par A. Moortgart dans ce but et mirent au jour du matériel des périodes Khabour et mitannienne mais, découragé par les mauvaises conditions de fouilles, celui-ci préféra aller à Chuera. En 1979, la découverte fortuite d'une statue d'un roi araméen de Gūzāna, vassal de l'empire néo-assyrien et portant une inscription bilingue, remit le site à l'honneur car elle était dédiée au temple du dieu de l'orage à Sikāni. En 1996, le buste d'une statue d'un empereur romain, probablement Septime Sévère, fut aussi fortuitement mis au jour. Ceci contribua à l'établissement d'une mission syro-allemande, laquelle mena six campagnes, d'abord sous la direction d'A. Pruss puis sous celle de l'auteur, avec A. M. Baghdo. L'objectif principal était de conduire des fouilles extensives sur l'âge du Bronze récent, la butte principale pouvant être considérée comme une citadelle de 10 à 12 ha. Un but à plus long terme était la reconstruction de la séquence d'occupation du site, malgré l'importance des vestiges datés de la période romano-byzantine qui le recouvrent. Une prospection géomagnétique a détecté un système dense de rues. La présence de Tell Halaf à proximité incitait aussi à étudier les interrelations entre les deux sites. Il semble que l'un ait été occupé lorsque l'autre ne l'était pas. L'article présente surtout les résultats des dernières campagnes, des plus anciennes aux plus récentes. Au nord, au-dessus de l'une des sources, sous le palais néo-assyrien fouillé par les Américains, Moortgart avait dégagé un mur muni de contreforts intérieurs qu'il pensait appartenir à un temple daté de la période Khabour. La reprise des fouilles a montré qu'il s'agissait d'un bâtiment néolithique, de plan rectangulaire, aux murs en pisé mais enduits et aux contreforts régulièrement espacés à l'intérieur. Il ne contenait que du matériel lithique daté du PPNB. À l'ouest, deux niveaux attribués pour la première fois à la période Mitanni ont été mis au jour. L'architecture du second niveau est de type monumental avec des murs de 4,4 m de large. Du premier niveau proviennent des tessons du début de la période mitannienne (MJ IA-IB), tandis que dans une fosse

ont été trouvés de nombreux scellements de jarres et de portes portant des impressions témoignant d'une administration complexe. Des preuves de la poursuite de ces activités administratives dans le bâtiment monumental sont aussi présentes. Dans les niveaux supérieurs qui lui sont associés, du matériel médio-assyrien mélangé à du mitannien a été mis au jour, témoignant peut-être d'une transition pacifique d'une période à l'autre. Puis le bâtiment fut comblé afin de créer une plateforme pour une nouvelle construction d'époque médio-assyrienne. Dans ce comblement furent trouvées 48 tablettes fragmentaires confirmant l'existence d'une administration palatiale sur le site remontant à la première partie du règne de Salmaneser I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> s.), mais ne permettent pas d'identifier le site. Une reconstruction importante eut lieu à l'époque de son successeur Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (1233-1198) comme le montre la découverte de plusieurs maisons au même endroit, partiellement fouillées par les Américains qui y avaient mis au jour quelques tablettes. D'autres fragments et des impressions de sceaux ont été découverts, dont une, attribuée au grand vizir Aššur-iddin, a également été trouvée à Tell Sheikh Hamad. Or on sait que les sièges administratifs de ce dernier étaient Waššukanni et Dūr-Katlimmu d'où il contrôlait le Hanigalbat. D'autres impressions de sceaux sont comparables à celles provenant de Chuera et permettent de les attribuer à un autre administrateur de haut rang dont on sait que la résidence était à Waššukanni. Enfin, l'une des tablettes souligne la position géostratégique au sein du royaume médio-assyrien avec le transport de chevaux et d'ânes à Aššur. Les cités de Ta'idu, Waššukanni et Nihriya y sont mentionnées. À la mort de Tukulti-Ninurta, les maisons sont abandonnées et la zone est utilisée comme cimetière (tombes en jarres ou en cistes) pendant deux ou trois siècles.

Dans « Tell Sheikh Hamad. The Assyrian-Aramaean Centre of Dūr-Katlimmu/Magdalû », Hartmut Kühne donne une excellente synthèse sur la fin du II<sup>e</sup> millénaire et l'âge du Fer. Les fouilles du site, situé sur la rive gauche du bas Khabour, ont commencé en 1978 et sont depuis 1980 sous la direction de l'auteur. Trente-deux campagnes de fouilles s'y sont succédées. Dès l'origine, la découverte d'une tablette médio-assyrienne trouvée en surface suggérait que le site pouvait

être la ville de Dūr-Katlimmu. Le projet de fouilles a porté non seulement sur le site, depuis les origines à sa fin, mais aussi sur l'histoire régionale du bas Khabour et son environnement avec prospections, fouilles d'autres sites et toute une série de recherches interdisciplinaires. Un mur d'environ 4 km de long encercle deux villes basses et la citadelle, tandis que deux faubourgs se trouvent à l'extérieur. D'après la céramique, l'histoire du site commence sur la citadelle au cours de la fin de la période urukéenne et se maintient à cette taille au cours du III<sup>e</sup> millénaire. Il s'agrandit au cours de la période Khabour sur la ville basse I et couvre alors 12 ha. Ceci se poursuit pendant la période médio-assyrienne. C'est au cours du X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s. que la ville s'est surtout agrandie avec la fondation de la seconde ville basse, l'ensemble atteignant 52 ha à son maximum. Pendant le premier quart du VIII<sup>e</sup> s., le plan de la ville est entièrement refait et se maintiendra ainsi jusqu'à la fin de l'empire néo-babylonien. Au cours de la période achéménide, la ville revient à ses dimensions du II<sup>e</sup> millénaire et les conservera pendant la période romano-parthe. Elle est abandonnée au début de la période byzantine (ca 500). C'est probablement sous Adad-nīrārī I<sup>er</sup> (1295-1264) que la ville est fondée en tant que Dūr-Katlimmu. Au VII<sup>e</sup> s., le nom araméen Magdalû est ajouté à son nom assyrien. Parmi les monuments fouillés en extension, l'un des plus remarquables est, sur la citadelle, le palais médio-assyrien dans lequel furent retrouvées les archives du grand vizir Aššur-iddin qui officia au XIII<sup>e</sup> s. sous les rois Salmaneser I<sup>er</sup> et Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup>. Les impressions des sceaux personnels de ces souverains sont attestées sur certains des documents. D'après les documents, la ville était le siège du gouverneur et le centre d'un nouveau district conquis par les Assyriens, mais elle avait un statut privilégié car Aššur-iddin lui-même faisait partie d'une lignée cadette issue de Adad-nīrārī I<sup>er</sup> et portait le titre de roi du Hanigalbat. Les textes, tout comme la poterie très standardisée à l'époque, ont permis de restituer l'étendue du royaume médio-assyrien qui englobait le Balikh au XIII<sup>e</sup> s., ainsi que son économie et son administration. Dans la ville basse II, fondée à l'époque néo-assyrienne, les fouilles ont porté sur la partie nord-est du mur d'enceinte, lequel était muni de tours disposées

tous les 18 m, ainsi que sur plusieurs bâtiments à proximité et sur le système d'approvisionnement en eau de la ville. Au centre, un complexe de cinq résidences néo-assyriennes a été fouillé en extension. Elles étaient destinées à l'élite en raison de leurs dimensions et des peintures murales trouvées mais n'ont livré que peu de documents épigraphiques. Les fouilles faites jusqu'au sol vierge ont montré qu'un niveau immédiatement antérieur avait existé, daté par un scellement associé au nom de Nergal-ēreš. De plus, sous la rue associée au premier niveau d'occupation des résidences, les vestiges d'un canal ont été retrouvés. Ses dimensions correspondent à celle du canal régional du Khabour qui passe à plus de 2 km à l'est de la ville et dont une branche se dirige vers elle. Les textes néo-assyriens parlent peu des canaux mais l'un des textes médio-assyrien mentionne l'existence du fossé de la ville et il est donc possible que ce système d'adduction d'eau puisse remonter au XIII<sup>e</sup> s. av. n. è. Enfin, les vestiges des bâtiments arasés sous les résidences masquaient eux-mêmes une chambre funéraire creusée dans le rocher mais pillée, datable du IX<sup>e</sup>, voire du X<sup>e</sup> s. D'autres tombes sont contemporaines des résidences, dont certaines témoignent de la crémation du corps déposé dans une fosse sur un lit avec ses offrandes. À côté des résidences, une très grande demeure de 5 200 m<sup>2</sup>, la Maison Rouge, a été entièrement fouillée. Son plan rappelle les palais néo-assyriens. Les archives de Šulmu Šarri, un homme important à la cour du roi Assurbanipal (668-627) y ont été retrouvées mais sont antérieures à la dernière phase de la maison car quatre textes trouvés sur le sol d'une des pièces datent des années 603-600, donc sous le règne de Nebuchadnezzar II. Il semble donc que la Maison Rouge et la ville aient survécu après la fin de l'empire néo-assyrien. La ville est néanmoins abandonnée à la fin de la période achéménide et sous les Séleucides. À l'époque romano-parthe (150 av. n. è. - 250), l'ensemble de la ville basse II est utilisé comme cimetière, avant l'abandon total de la ville. Des fouilles avaient commencé sur la citadelle au-dessus du palais médio-assyrien et avaient mis au jour ce qui semble être un palais néo-assyrien, mais elles n'ont pu être continuées. Un fragment d'orthostate montrant un roi assis semble indiquer que la ville avait conservé son statut royal au

IX<sup>e</sup> s. Il fut certainement modifié au VIII<sup>e</sup> s. lorsque la ville s'agrandit considérablement et devint un centre royal important tant stratégiquement qu'économiquement. Si les maisons des officiels de haut rang ont été retrouvées, ce n'est pas le cas de celles de la population ordinaire. Néanmoins, quelques indices écrits montrent que la population araméenne locale était bien intégrée et participait à l'administration avec les Assyriens au moins depuis le IX<sup>e</sup> s. Malgré son environnement aride très défavorable, la ville a réussi à se développer grâce à son canal d'irrigation et à son réseau routier.

L'article « Gōzān and Gūzāna. Anatolians, Aramaeans, and Assyrians in Tell Halaf », par Mirko Novák, termine le livre. L'auteur revient sur les niveaux de l'âge du Fer de Tell Halaf, fouillés par Oppenheim. Le nom de la ville à cette époque signifie « lieu de transit ». Aux X<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s., elle était la capitale d'une principauté araméenne (Bīt-Bahiani), puis elle devint un centre provincial assyrien entre le IX<sup>e</sup> et la fin du VI<sup>e</sup> s. La ville fortifiée couvrait environ 75 ha. Elle fut encore occupée sous les empires néo-babylonien, achéménide et séleucide. L'auteur rappelle les grandes découvertes d'Oppenheim sur lesquels il reviendra car les nouvelles fouilles les ont reprises, tout en visant à préciser la chronologie, à revoir l'organisation de la ville et sa fonction, et à mettre en évidence les processus d'acculturation après la conquête assyrienne. L'absence de tessons du II<sup>e</sup> millénaire montre que le site n'était pas occupé à l'époque où Waššukani s'épanouissait. On sait par ailleurs que sous Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (1233-1197), ou peu après, tous les bâtiments administratifs du Hanigalbat auraient été détruits, soit par des invasions, soit par des révoltes internes, mais que les Assyriens auraient néanmoins conservé leur mainmise sur le triangle du Khabour, en particulier à la fin du XII<sup>e</sup> s. sous Tiglath-Pileser I<sup>er</sup>. Les premières traces de réoccupation à Tell Halaf furent faites sur un remblai massif destiné à niveler l'ancien tell inoccupé depuis *ca* 3500 av. n. è. et correspondent à celles d'un petit village. Il pourrait s'agir de populations déportées du haut Euphrate par Tiglath-Pileser I<sup>er</sup> qui auraient été sous le contrôle de Waššukani. Puis, tandis que la population s'assyrianisait peu à peu, le nord-ouest du tell devint un cimetière. Plusieurs tombes à cistes construites en briques crues contenaient un riche

inventaire et sont datables du XI<sup>e</sup> ou du début X<sup>e</sup> s. Cet épisode prit fin avec l'arrivée des Araméens qui s'installèrent dans les zones nord du triangle du Khabour, et fondèrent Palê/Bīt-Bahiani aux sources du Khabour tandis que les Assyriens gardaient le contrôle du moyen et du bas Khabour. L'origine de ces nouveaux venus n'est toujours pas claire. Les premiers chefs de la principauté de Palê étaient Hadiānu et son fils Kapara, suivis par un chef d'une autre lignée, Bahianu. Dans la documentation assyrienne, le royaume de Gōzān n'est connu que par le terme Bīt-Bahiani et jamais par celui de Palê. Après une période de déclin, l'Assyrie reprit ses conquêtes vers l'ouest à la fin du X<sup>e</sup> et au début du IX<sup>e</sup> s. et le souverain de Gōzān dut verser tribut à Adad-nīrārī II après une rencontre à Waššukani. C'est à Kapara qu'est associé le niveau de totale reconstruction de la ville, y compris par-dessus les tombes au nord-ouest, avec l'érection d'un grand palais dans le style levantin avec décor de cariatides mis au jour par Oppenheim. La ville était alors fortifiée, de même que la citadelle intérieure. On ne connaît rien de l'habitat de cette époque. Au sud de la citadelle, une zone d'inhumations pour l'élite fut établie avec ses chapelles dédiées au culte des ancêtres. Dans deux d'entre elles se trouvaient des statues monumentales de femmes assises, et sous l'une fut découverte une urne contenant les vestiges d'une crémation et quelques objets de luxe. Aucun temple n'a encore été découvert sur le site. Pourtant, une inscription sur l'un des orthostates mis au jour mentionnait celui du dieu de l'orage et a fait croire qu'il était présent sur le site. Mais on pense désormais qu'il se trouvait à Sikāni (Tell Fekheriye), pourtant alors presque totalement abandonné, grâce à une statue portant une inscription bilingue qui en provient. Elle montre que ce dieu y était vénéré et que les deux villes étaient confondues, Sikāni correspondant au terme araméen et Gōzān au terme assyrien. L'orthostate trouvé à Tell Halaf, comme l'ensemble de la décoration de ce temple, auraient été déplacés à Tell Halaf sans qu'on comprenne pourquoi. La ville devint vassale des Assyriens dès le début du IX<sup>e</sup> s. et l'est restée tout en jouant un rôle important puisqu'elle fut le siège d'un gouverneur jusqu'à la fin de l'empire assyrien, sauf pendant de brefs épisodes. Dès la mainmise des Assyriens, la ville connut des transformations

majeures avec construction de grandes terrasses de briques crues qui ont recouvert les tombeaux précédents et sur lesquelles étaient édifiées les résidences des élites, au plan typiquement assyrien. Un grand palais fut érigé pour le gouverneur dans la partie est de la citadelle dès le IX<sup>e</sup> s. mais sa partie administrative n'a pas encore été mise au jour. La ville basse était densément peuplée alors et plusieurs bâtiments y ont été fouillés (temple, maisons de l'élite et ordinaires), montrant plusieurs phases d'occupation et donnant lieu à la découverte de scellements de portes et d'une statue inscrits. Cette dernière témoignerait de la poursuite des traditions araméennes par son style et les noms y figurant. Il semble qu'aucun changement majeur soit intervenu après la prise de contrôle néo-babylonienne, et des découvertes faites dans la dernière phase d'occupation du palais du gouverneur sont datables de la phase post-assyrienne, sans qu'on puisse établir précisément la date de son abandon (période achéménide ?). Quelques découvertes montrent que la ville était encore occupée et riche, quoique fort réduite, pendant l'époque séleucide. De nombreux objets importés trouvés dans des maisons en témoignent. Elle fut finalement abandonnée au profit de Fekheriye/Rhesaina à la fin du I<sup>er</sup> s. av. n. è. L'auteur termine son chapitre en donnant une nouvelle périodisation détaillée du site, depuis ses origines à la période de Halaf jusqu'à la période actuelle, et les noms de tous ceux qui l'ont dirigé entre 1100 et 610 d'après les documents épigraphiques. Enfin, il vise à une chronologie régionale en suivant le modèle d'ARCANE pour l'âge du Bronze et propose celle d'un NJZ (Néo-Jazirah) pour l'âge du Fer qui fait suite à la MJZ (Middle-Jazirah) avancée par P. Pfälzner.

Comme le montre ce résumé, le livre, centré principalement autour du Khabour, est très riche en informations archéologiques et historiques depuis le Néolithique jusqu'à la période néo-assyrienne surtout, les périodes qui suivent n'étant que brièvement ou pas du tout mentionnées. La très malheureuse situation politique actuelle de la région, son pillage et ses destructions, le rendent plus appréciable encore. Certains articles sont d'excellentes synthèses des travaux menés au cours de nombreuses années. On regrettera cependant que des fouilles importantes comme



celles de Seker el-Aheimer, un site néolithique pré-céramique sur le Khabour proche de Tell Halaf, celles de Tell Aarbid, de Chagar Bazar, de Tell Mohammed Diyab ou de Hamoukar n'aient pas donné lieu à des articles et soient à peine, voire pas du tout, mentionnées. L'importance des questions environnementales est souvent abordée par les différents auteurs, soulignant ainsi la position marginale de cette région et son extrême sensibilité aux variations climatiques. Si la trame historique énoncée par les auteurs pour les périodes à textes permet de faire le lien entre certains sites et d'avoir une vision régionale, on regrette que rien n'ait été fait en ce sens pour les

périodes qui précèdent, du Néolithique à la période akkadienne au moins, et que les différences régionales mises en évidence depuis longtemps dans la culture matérielle ou l'architecture entre l'ouest et l'est (au Néolithique, au III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> millénaire par ex.) ne soient jamais abordées. Les sites concernés apparaissent de ce fait seulement juxtaposés. Les chronologies utilisées varient aussi souvent d'un article à l'autre et il aurait été préférable de les harmoniser en suivant les propositions d'ARCANE. Mais les auteurs ont visiblement pris le parti de ne pas intervenir dans cette présentation, ni de la conclure.

Bertille LYONNET

**Daniele MORANDI BONACOSSO (éd.), *Settlement Dynamics and Human-Landscape Interaction in the Dry Steppe of Syria (Studia Chaburensia, 4)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, 284 p., ISBN 978-3-447-10166-0.**

L'approche archéologique de la Steppe syrienne durant la période holocène s'est considérablement élargie depuis les travaux pionniers des équipes lyonnaises, dirigées par O. Aurenche et M.-C. Cauvin sur les débuts du pastoralisme, puis sur la manière dont il faut comprendre nomadisme et sédentarité (O. Aurenche, M.-C. Cauvin « Qdeir 1, campagne 1980 : Une installation néolithique du VI<sup>e</sup> millénaire », *Cahiers de l'Euphrate Saint-André-de-Cruzières* 3, 1982, p. 51-77 ; O. Aurenche [éd.] *Nomades et sédentaires : Perspectives ethnoarchéologiques*, Paris ERC, 1984) suivis par les enquêtes diachroniques dirigées par B. Geyer et R. Jaubert (B. Geyer, série *Conquête de la steppe* 1 [2001] à 4 [2015] publiée dans les *Travaux de la Maison de l'Orient*, Lyon, MOM). De nombreuses équipes internationales, stimulées par la politique constante de la Direction des antiquités et des musées de Syrie, se sont impliquées d'une part dans des prospections archéologiques de secteurs peu ou pas connus, souvent accompagnées de travaux sur l'environnement, et d'autre part dans des fouilles de sites localisés à la lisière de la steppe. C'est ainsi que le même éditeur scientifique avait réuni un colloque autour des travaux sur Qatna et la steppe occidentale (D. Morandi Bonacossi [éd.],

*Urban and Natural Landscapes of an Ancient Syrian Capital. Settlement and Environment at Tell Mishrifeh/Qatna and in Central-Western Syria* [SAQ 1], DAS XII, Udine, Forum, 2007).

Ce volume réunit 17 articles issus de l'atelier organisé dans le cadre du 8<sup>e</sup> ICAANE à Varsovie en 2012, promptement publiés 18 mois plus tard. La plupart de ces articles portent sur la zone comprise entre Oronte et Euphrate, trois autres abordant les steppes de la Jezireh, et au sud la steppe basaltique autour de Jawa. Si les études archéologiques prédominent, ce sont par les textes que trois auteurs abordent la question. Du point de vue chronologique, les études vont du néolithique (2) à la période omeyyade (2), mais le plus grand nombre est consacré aux âges du Bronze.

Plusieurs angles d'attaque pour l'étude de la steppe sont nouveaux ou redéveloppés. Le domaine géographique du Jabal Bishri et des plateaux bordant l'Euphrate au sud étudié par les équipes japonaises (S. Fujii, Y. Nishiaki, A. Hasegawa, K. Ohnuma, S. Kume) et finlandaise (M. Lönnqvist) permet de discuter les questions de relations et de dépendances entre centres sédentaires villageois ou urbains de la vallée et sites temporaires de la steppe voisine : populations différentes ou bien population unique se déplaçant dans des cycles saisonniers ?

L'étude de plus en plus fine et souvent la datation des structures hydrauliques, pastorales, agricoles, funéraires, cynégétiques et commerciales (B. Geyer, M.-L. Chambrade, É. Coqueugniot, D. Morandi Bonacossi, M. Iamoni, S. Fujii, B. Müller-Neuhof, O. Rouault, M. G. Masetti-Rouault, E. Randazzo) montrent que la steppe a été aménagée à l'échelle régionale dès la fin du néolithique et de manière spectaculaire au III<sup>e</sup> millénaire, période à laquelle on peut identifier sur le terrain de véritables domaines et paysages agro-pastoraux autour de villes de la steppe (S. L. Smith, T. J. Wilkinson, D. Lawrence, O. Barge, C. Castel, J. E. Brochier, B. Müller-

Neuhof), ce qui est perceptible également dans les textes (M. G. Biga, N. Ziegler, H. Reculeau, F. M. Fales) qui donnent des aperçus sur les populations des âges du Bronze et du Fer et sur leurs usages de la steppe. Les aménagements et les villes byzantines et omeyyades enfin (D. Sack, M. Gussone, D. Kurapkat, E. Randazzo), mieux connus, complètent utilement ce tableau.

Ce volume reflète donc très bien et de manière fort utile l'actualité d'une recherche qui, par le cours malheureux de la guerre, n'a pas connu de développements depuis cette date.

Frank BRAEMER

***Polish Archaeology in the Mediterranean, XXI, Research 2009, Varsovie, University of Warsaw Press, 2012, 718 p., ISBN 978-83-235-1144-1.***

Le très utile volume annuel des comptes rendus des travaux polonais en Méditerranée orientale apporte comme à chaque fois son lot de nouveautés. Nous avons choisi de ne signaler ici que ce qui concerne l'espace syro-libanais auquel est vouée notre revue.

Pour le Liban, le rapport de Tomasz Waliszewski *et al.* sur les fouilles de Jiyeh (*Porphyreon*) apporte quelques précisions sur les édifices identifiés, un quartier résidentiel et une basilique byzantine, mais surtout sur la chronologie de l'occupation du site. Il s'avère que la première occupation remonte aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. et se poursuit jusqu'à l'époque romano-byzantine, avec de brèves interruptions entre le Fer II et l'époque achéménido-hellénistique, et entre la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et l'époque romano-byzantine. On signalera surtout deux points qui ont fait l'objet d'un appendice spécial. D'une part, de nombreuses pièces du complexe résidentiel tardif possèdent une poterie enterrée dans le sol. Marius Gwiazda suggère plusieurs hypothèses (piège à scorpions ou vipères, crachoirs, lave-pieds, pots pour plantes repoussoir de reptiles comme l'absinthe, etc.) et n'en écarte aucune, même l'idée qu'il puisse s'agir d'un humidificateur d'air (ce qui nous paraît exclu compte tenu du degré d'hygrométrie de l'air ambiant sur la côte libanaise). D'autre part, Ursula Wicenciak met en évidence un type d'amphore locale d'époque

hellénistique dont Porphyreon dut être l'un des centres de production.

En Syrie, la mission syro-polonaise de Palmyre a continué en 2008-2009 la fouille de la basilique IV, la plus vaste des églises de Palmyre, située à l'ouest du temple de Baalshamin. Cet édifice à abside unique polygonale à l'extérieur et à trois nefs a pris la place d'un édifice antérieur non identifiable mais dont l'église a pu réutiliser l'un des murs comme mur nord. Il se distingue entre autres par l'aménagement d'un *martyrion* flanquant l'abside au sud. La nef centrale abrite un *bêma* rectangulaire qui se différencie donc des *bêma* semi-circulaires fréquents en Syrie du Nord. Face à lui, un aménagement inhabituel est identifié par Grzegorz Majcherek comme un *solea*, un vestibule muni d'un plancher reliant le *bêma* à l'entrée de l'abside. Après l'abandon de l'église, l'espace fut réoccupé aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s. (date fournie notamment par les trouvailles de céramiques vernissées dites « Samarra horizon ») par un vaste édifice qui peut être soit un caravansérail, soit un bâtiment administratif. En tout cas, son abandon au X<sup>e</sup> s. confirme que désormais toute la ville se situe dans le temple de Bel.

La poursuite des travaux autour du *mithraeum* de Huarté par l'équipe de M. Gawlikowski a permis de découvrir une seconde grotte naturelle prolongeant celle du *mithraeum*, où une nouvelle peinture (deux démons noirs) a été découverte.

Cette partie fut visiblement comblée tardivement lors de l'édification de l'église située au-dessus, grâce notamment aux débris d'une maison dont les murs étaient recouverts de stucs peints. Par ailleurs, le baptistère de l'évêque Alexandros, daté de 421 par une inscription sur mosaïque, a été dégagé entièrement et une chronologie précise est donnée des transformations qui l'affectent peu après son achèvement. En effet, la construction d'un autre baptistère à l'autre extrémité de l'église rendait celui-ci superflu et il fut transformé en une petite chapelle abritant quelques beaux objets en marbre. On consultera aussi l'étude particulière des verres donnée par K. Gawlikowska (avec en particulier de belles lampes en verre et les vestiges métalliques d'une suspension portant à l'origine des lampes en verre).

Pour les périodes anciennes, deux sites retiennent l'attention. Ryszard Mazurowski poursuit le compte rendu des fouilles de Tell Qaramel dont furent étudiés en 2009 les niveaux les plus profonds datés du Protonéolithique et dont

l'importance pour comprendre la néolithisation de la région se confirme. À Tell Arbid, durant les saisons 2008 et 2009, souligne Piotr Bielinski, les fouilles du secteur S confirment l'importance du site pour la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire, en même temps qu'apparaissent clairement de grandes différences de conception entre le quartier sud et les quartiers est et nord-est de la ville du III<sup>e</sup> millénaire. Pour la partie plus récente (II<sup>e</sup> millénaire), Rafal Kolinski rapporte qu'un grand nombre de tombes de la période dite « du Khabur Ware » ont été fouillées livrant une abondante céramique et quelques pièces métalliques (haches, épées), tandis que la fouille d'un édifice d'époque post-akkadienne se poursuivait. Par ailleurs le volume rassemble quelques études particulières, l'une de Dariusz Szlag sur des tombes d'époque « ninivite 5 », une autre sur des fragments de chariots en céramique par Mattia Raccidi.

Maurice SARTRE

**Harriet CRAWFORD (dir.), *The Sumerian World*, Londres / New York, Routledge, 2013, 688 p., ISBN 978-0-415-56967-5.**

La série des « *Routledge Worlds* », ouvrages de synthèse historique publiés pour le public anglo-saxon, compte aujourd'hui une vingtaine de titres qui couvrent des domaines allant de Rome ou de l'Égypte pharaonique, jusqu'à l'Empire ottoman ou à l'Angleterre victorienne. Dans ce cadre, le présent volume consacré au « monde de Sumer » devrait susciter l'intérêt, tant il existe finalement peu de synthèses sur cet ensemble chrono-géographique qui concerne l'histoire du sud de l'Irak et le III<sup>e</sup> millénaire av. n. è. (en français, au cours de ce dernier quart de siècle, on ne peut guère citer que l'ouvrage *Les Sumériens* de J.-L. Huot, paru en 1989 [aux éditions Errance], ou la synthèse par une douzaine d'auteurs pour l'article « Sumer » du *Supplément au Dictionnaire de la Bible* en 1999 [aux éditions Letouzey & Ané]).

Cet ouvrage explore donc l'archéologie, l'histoire et les productions culturelles et artistiques de la Mésopotamie du Sud ainsi que les relations qu'a entretenues cette région avec

ses voisins entre 3000 et 2000 av. n. è. Pour sa mise en œuvre, Harriet Crawford, déjà auteur elle-même d'un ouvrage largement diffusé consacré à *Sumer and the Sumerians* et réédité à Cambridge en 2004, a réuni autour d'elle une trentaine de spécialistes, tous bien connus pour leurs travaux sur l'histoire et l'archéologie du Proche-Orient à l'âge du Bronze ancien.

Le livre est réparti en six sections thématiques de cinq ou six chapitres chacun, soit une trentaine de contributions au total.

La première section (« The Background ») dresse la scène et le contexte environnemental et historique, avec des chapitres sur la géographie physique et les systèmes d'irrigation et d'agriculture de la Mésopotamie du Sud (J. Pournelle, T. Wilkinson, M. Widell) ; sur « l'entrée dans l'Histoire » à la fin de la période d'Uruk (G. Algaze) ; sur la langue sumérienne (G. Cunningham) ; et sur l'établissement de la chronologie (N. Brisch, à compléter désormais avec le tout récent volume de W. Sallaberger

& I. Schrakamp [éd.], *History & Philology* [ARCANE 3], Turnhout, Brepols, 2015).

La section II (« Sumerian Society ») traite du peuplement et des types d'organisation urbaine (J. Ur, E. Stone, M. Heinz) et de divers aspects de l'organisation sociale et religieuse à travers les textes et les images (C. Suter, K. McCaffrey, J. Goodnick Westenholz).

La section III (« Systems of Government ») évoque l'organisation politique et administrative du Sud mésopotamien (M. Van De Mierop, J. Taylor, T. Sharlach, H. Pittman).

La section IV (« Life and Death ») est relative à la vie quotidienne (P. Collins, J. Asher Grave, L. Al Gailani) ; aux réalités du travail dans les ateliers textiles (R. Wright) ; et aux croyances et rituels funéraires ainsi qu'à la mythologie (H. Vogel, B. Foster).

La section V (« The Neighbours ») élargit la scène vers la Mésopotamie du Nord et le domaine syro-anatolien, en s'intéressant aux voisins de Sumer (H. Crawford, A. McMahon, L. Cooper, C. Bachhuber), et notamment à Mari et Ebla (J.-C. Margueron, F. Pinnock).

La section VI (« The Ends of the Sumerian World ») élargit encore plus l'espace géographique en traitant des situations de l'Iran, des régions du Golfe, de la vallée de l'Indus (Meluhha) et de l'Égypte, contemporaines du temps des Sumériens, jusqu'à la disparition de ces derniers.

La lecture de l'ouvrage est stimulante et plusieurs contributions offrent un panorama particulièrement complet et à jour des tendances actuelles de la recherche, autour de certaines questions abordées parfois de façon inédite et novatrice par quelques-uns des meilleurs spécialistes du moment. On observera par exemple la façon dont la quatrième section du livre sait tirer parti de l'actuelle vague porteuse des *Gender Studies*.

On peut se demander pourtant si le danger d'une telle entreprise (et du titre même de l'ouvrage) n'est pas d'« essentialiser » un concept — Sumer — pour reconstruire une identité qui n'a sans doute jamais existé en tant que telle au III<sup>e</sup> millénaire. En réalité, la seule certitude sur laquelle on puisse s'appuyer pour caractériser une éventuelle identité sumérienne est d'ordre linguistique. Or c'est un fait qu'une bonne part de la production des textes en sumérien sur lesquels on s'appuie pour évoquer le « monde de Sumer »

provient d'un temps où cette langue était devenue morte, dans le premier tiers du II<sup>e</sup> millénaire. Et s'il y eut jamais tentative de construction d'une « identité sumérienne », elle a surtout été le fait des élites du sud de la Mésopotamie qui, à cette époque, ont souhaité pour des raisons idéologiques récupérer à leur profit le riche et vieil héritage des siècles précédents en montrant la force de leur « sumérité ». Dans un contexte multiculturel et multi-ethnique, les historiens ont donc raison de préférer continuer à parler, faute de mieux, de « civilisation suméro-akkadienne » pour évoquer l'histoire de l'Irak du Sud et de ses voisins immédiats au III<sup>e</sup> millénaire av. n. è.

Il faut reconnaître cependant que, dans le présent ouvrage, ce danger d'essentialisme est en partie écarté grâce aux regards croisés de spécialistes de multiples disciplines archéologiques ou historiques et à l'intérêt porté aux régions voisines de Sumer ainsi qu'à l'étude des relations qu'elles ont entretenues entre elles.

Quelques regrets en refermant ce livre : on n'y trouve quasiment rien sur l'histoire ancienne de Kiš, à l'époque du Dynastique archaïque, ni aucune allusion aux importants débats qu'a occasionnés l'idée — même si elle a été très critiquée — de l'existence d'une « Kish civilization », lancée dans les années 1980 par I. J. Gelb (son nom ne figure même pas dans l'index final ; voir en dernier lieu sur cette question l'article de P. Steinkeller dans *RAAO* 107, 2013, p. 131-157, notamment 145-151).

L'index final, particulièrement utile pour ce genre de recueil, est bienvenu, mais on y déplore certains manques : ainsi par exemple n'y trouve-t-on aucun mot comme « war », « army », « soldier » ou « weapon », alors que la guerre fut une réalité majeure dans la Mésopotamie du III<sup>e</sup> millénaire et qu'elle est bien documentée. *Idem* pour des termes ou notions comme « boat » / « shipping » / « navigation », ou pour « equid » / « donkey » / « horse ».

D'autre part, une seule bibliographie unifiée en fin d'ouvrage aurait sans doute été préférable, plutôt qu'une trentaine de bibliographies individuelles, afin d'éviter les doublons et de pouvoir s'orienter rapidement vers des recherches complémentaires.

Enfin, la cartographie, pourtant si importante dans ce type de production, est tout au long du livre malheureusement très déficiente, sinon

indigente (au moins sur l'exemplaire que j'ai entre les mains) : on ne voit ni Tigre ni Euphrate sur les cartes des p. 133, 142, 144 ; les supposées « interaction spheres » de la carte de la p. 574 ne sont pas visibles. Et l'ouvrage souffre de plusieurs autres défauts de fabrication : les illustrations (toutes en noir et blanc) sont souvent de piètre qualité, telles ces reproductions des p. 306-308 qui sont floues et en très basse définition. Quant aux signes diacritiques spécifiques pour noter le sumérien et l'akkadien, ils ont tous disparu dans l'article de M. Van De Mierop, rendant pénible la lecture matérielle de cette contribution. Au total, ce

sont là des défauts difficilement pardonnables dans un livre aussi onéreux, le prix annoncé (250 USD) étant particulièrement déconcertant pour ce qui devrait être un « manuel » de large diffusion.

Ces quelques réserves ne doivent cependant pas cacher l'intérêt de cet ouvrage de synthèse particulièrement complet et bien informé, qui arrive bien sûr à un moment très opportun pour un état des lieux détaillé sur nos connaissances de l'archéologie et de l'histoire de l'Irak aux premiers temps de l'Histoire.

Bertrand LAFONT

**Cyril BROSCHE & Annick PAYNE, *Na-wa/i-VIR.ZI/A MAGNUS.SCRIBA. Festschrift für Helmut Nowicki zum 70. Geburtstag (Dresdner Beiträge zur Hethitologie 45)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, 219 p., ISBN 978-3-447-10229-2.**

Ce volume a été rassemblé par les éditeurs scientifiques en l'honneur du soixante-dixième anniversaire de Helmut Nowicki, indo-européaniste qui contribue depuis de nombreuses années à l'étude des langues indo-européennes d'Anatolie. En raison de ma propre spécialisation en philologie hittite, je me pencherai sur les études sur la langue hittite et la philologie cunéiforme qui sont présentes dans ce volume.

Cyril Brosch (« Zu zwei hethitischen Hapax Legomena », p. 27-32) examine deux hapax legomena hittites : *ūrta-* et *pariššān*. Le terme *ūrta-* intervient dans un texte de serment militaire KUB 43.38 Vo 23. Le texte indique notamment : « Que le dieu Lune frappe à plusieurs reprises ce qui (est dans?) leurs têtes (...) ; que le dieu Lune fasse des *ūrta-* dans leurs [...] intérieurs ! » (cité par l'auteur p. 28). En raison de cet extrait qui impose un sens péjoratif à *ūrta-*, l'auteur propose d'y voir le nom d'une maladie touchant les entrailles d'une personne. Il suggère une étymologie indo-européenne signifiant « crampe ». Quant à *pariššān*, il apparaît dans la bilingue hurro-hittite de l'épopée de la libération et plus particulièrement KBo 32.15 iii 15 qui correspond à la section en hittite. Le texte indique : « (C'est) moi (qui) l'ai donné, le *pariššān*, mais ma ville ne va pas le donner. Le fils de Pazz[anik]arri, Zazalla, ne va pas donner la libérati[on]. » Le terme *pariššān*

est donc mis en parallèle avec celui de libération (hittite *parā tarnumar* et hurrite *kirenzi*) dans ce passage. L'auteur pense que *pariššān* est formé sur le louvite *pari* « devant, en face de » et *sā-* « laisser », ce qui ferait de lui l'exact équivalent du hittite *parā tarnumar*.

Paola Dardano (« Šanda e i Hurriti : nota su KBo 3.34 I 24-25 », p. 41-49) réétudie un passage des Chroniques du Palais, à savoir KBo 3.34 i 24-25 dans lequel un certain Šanda est mentionné en association avec les Hourrites. Le sens exact du passage dépend de la lecture du verbe dont « les Hourrites » sont l'objet direct. Les deux lectures envisagées sont : *na-ah-ta* « il craignait » ou *tar-ah-ta* « il vainquit ». Le texte d'Uršu CTH 7 fait, lui aussi, allusion à un Šanda qui est, lui, un fonctionnaire informant le roi des opérations militaires. Il semble donc qu'il était un responsable militaire hittite. Selon l'auteur, ce second Šanda serait le même que celui des Chroniques du Palais. Haššu qui est mentionnée en relation avec Šanda et les Hourrites dans ce même passage des Chroniques est connue pour s'être rebellée contre le pouvoir central hittite et pour avoir été conquise ou reconquise par Hattušili I<sup>er</sup> (selon ses annales). Pour toutes ces raisons, l'auteur suggère de lire, dans le passage des Chroniques sur lequel elle se penche, *hurlaš=(š)a tarahta* « Le Hourrite avait le pouvoir » (*tarh-* sans la particule enclitique *-za* et sans objet direct), où *hurlaš* serait un nominatif

singulier à sens collectif. Quant à l'enclitique *-al-ya* utilisé après *hurlaš*, l'auteur explique sa présence par le caractère tardif de la copie. Le scribe aurait, selon elle, confondu *-al-ya* avec la conjonction de coordination enclitique *-al-ma* qui est plus attendue dans ce contexte. La phrase qui suit immédiatement *hurlaš=(š)a tarahṭa* indique : *nu ešhe penniš* « Il retourna auprès de (son) maître », action dont le sujet sous-entendu est vraisemblablement Šanda. Ainsi, ce passage ferait allusion à la rébellion de Šanda au bénéfice des Hourrites alors qu'il était à Haššu.

Alexandra Daues (« Stellung und Funktion der selbständigen Personalpronomina der 1. und 2. Person in den hethitischen Gebeten », p. 51-60) recense les fonctions des pronoms personnels autonomes des première et deuxième personnes du singulier dans les textes de prières hittites. L'auteur confirme que l'utilisation de ces pronoms au nominatif peut servir à insister sur les personnes désignées par eux ou à créer un contraste avec une autre personne exprimée, en particulier quand ces pronoms sont placés en début de phrase. Elle rappelle également leur caractère indispensable dans le contexte des phrases nominales. Concernant la position des pronoms personnels autonomes en fin de phrase nominale, l'auteur suggère dans ce cas une influence de l'akkadien, beaucoup des textes de prières hittites étant en effet des traductions de modèles babyloniens. D'après l'auteur, les textes de prières les plus anciens utilisent principalement le pronom personnel autonome de la deuxième personne en début et en fin de phrase pour interpeler la divinité. En revanche, les textes plus récents utilisent surtout le pronom personnel autonome de la première personne toujours placé au début de la phrase et jamais à la fin. La disparition du pronom à la fin de la phrase pourrait être due au développement des phrases nominales en *-za* telles que les a décrites Hoffner en 1969. Quant à la prédominance de la première personne sur la deuxième, elle pourrait illustrer une plus grande attention apportée au locuteur, ce qui est surtout caractéristique des *arkuwar* « prières-plaidoyers ».

José Virgilio García Trabazo (« Luwische Zehen oder Zehennägel? », p. 65-69) étudie l'adjectif génétival louvite *patašša-* « du pied » qui a aussi le sens nominal d'« orteil » ou d'« ongle d'orteil » selon l'auteur. Il compare

ce terme à plusieurs noms indo-européens de l'orteil, montrant que le louvite a adopté une stratégie différente des autres : au lieu d'utiliser le terme « doigt », il a construit un adjectif basé sur *pāta-* « pied ».

Detlev Groddek (« Neue Fragmente zu CTH 585 », p. 71-77) présente de nouveaux fragments de tablettes appartenant, selon lui, aux textes de vœux de la reine Puduhepa (CTH 585). Certains fragments forment des joints avec les exemplaires déjà connus, d'autres en sont des duplicats.

Markus Hartmann (« Numerus, Numeralität, Kollektivität und Kollektivum », p. 95-105) s'intéresse à l'expression du collectif en hittite et dans les autres langues indo-européennes. Notons la faute de frappe mal venue de la p. 99, qui a transformé à tort *uttanaš* « de(s) mot(s) » (anglais « of the word(s) ») en « du monde » (« of the world »), alors que la faute n'est pas reproduite dans la version allemande (« der Worte »). La thèse de l'auteur suit celle de Melchert 2011 en la développant : selon ces deux auteurs, les collectifs indo-européens seraient formés sur les pluriels des noms ou des adjectifs neutres.

Massimo Marazzi (« 'Jenseits von Gut'... aber nicht 'von Böse'. Gedanken über hethitisch *tameuman* », p. 125-131) analyse, entre autres choses, deux extraits d'édits royaux hittites dans lesquels l'adjectif *tameuman* apparaît. Le premier extrait, KUB 1.16+ iii 46ff. indique : « [Vous], respectez mes paroles, (à moi), Labarna, le grand roi. [Ne] (les) respectez [pas] et votre pays deviendra *tameuman* (cité par l'auteur p. 125). » Le second extrait est KBo 3.27 Ro 4'-5' : « Il viendra rendre *tameuman* la ville de Ha[ttuša]. » Ces deux contextes, ainsi que d'autres brièvement examinés par l'auteur, montrent que *tameuman* a un sens négatif, comme cela avait déjà été remarqué auparavant. L'auteur propose de traduire cet adjectif par « aliéné ».

H. Craig Melchert (« The Hieroglyphic Luvian Verb PUGNUS.PUGNUS », p. 133-138) se penche sur le verbe louvite hiéroglyphique PUGNUS.PUGNUS dont la traduction est encore débattue. Le sens militaire repérable, notamment, dans l'inscription du SÜDBURG n'est pas le seul attesté : les lettres néo-hittites d'Assur et de Kirşehir utilisent PUGNUS.PUGNUS dans un contexte de salutation. À la lumière de toutes ces occurrences, l'auteur rejette la traduction

proposée par Yakubovich et Rieken en 2010, à savoir « servir/asservir » et insiste sur le fait qu'un nom/adjectif et un verbe relevant de la même racine sont généralement rendus par le même logogramme en louvite hiéroglyphique. Étant donné que « serviteur/esclave » est rendu par le logogramme SERVUS (\*387), il serait par conséquent étonnant que le verbe « asservir » se cache derrière PUGNUS.PUGNUS. L'auteur propose de traduire ce logogramme par « saisir, tenir », avec le sens parfois plus abstrait de « posséder, avoir ».

Clelia Mora (« An Interesting Group of Post-Hittite Biconvex Seals », p. 139-147) revient sur la période d'utilisation des sceaux biconvexes en Anatolie hittite et post-hittite. Ces sceaux présentent parfois des signes hiéroglyphiques presque illisibles, au point qu'on peut se demander s'il ne s'agit de mauvaises imitations antiques de hiéroglyphes. Cela amène l'auteur à adhérer à l'hypothèse formulée en 1998 par Ali et Belkis Dinçol et Eric Jean, hypothèse selon laquelle ces sceaux à écriture hiéroglyphique dégénérée dateraient de la période de déclin sise entre la fin de l'époque impériale hittite et la fondation des principautés néo-hittites. L'auteur pense qu'il est envisageable d'associer ces sceaux biconvexes, qui sont fabriqués dans un matériau bon marché, à des classes sociales populaires parmi lesquels ils pourraient avoir été utilisés comme amulettes, par exemple.

Annick Payne (« Zum Herrscherhaus von Karkamiš », p. 149-156) mène une investigation sur les rois de Karkamiš, de Piyaššili/Šarri-Kušuh, fils de Šuppiluliuma I<sup>er</sup>, jusqu'à ceux de l'époque néo-hittite. Les inscriptions hiéroglyphiques néo-hittites de Karkamiš voient se côtoyer des mentions de « Grands Rois » (MAGNUS.REX), titulature issue de la tradition hittite, et celles de « maître du pays » (REGIO.DOMINUS), ces

deux hauts personnages se partageant le pouvoir. L'auteur remarque par ailleurs que Karkamiš est principalement qualifiée de « pays » (REGIO) dans les inscriptions néo-hittites mentionnant Ura-Tarhunza et Astuwalamanza, alors qu'elle n'est plus qu'une « ville » (URBS) pendant la gouvernance de Suhi II, ce qui illustrerait la perte de puissance de Karkamiš au cours du x<sup>e</sup> s.

Johann Tischler (« Hethitische Kleinigkeiten III », p. 175-179) montre que le signe lourd HAL peut également parfois se lire *hel* en contexte hittite. Les exemples qu'il donne, comme, notamment, l'alternance entre <sup>DUG</sup>HAL-*wa-at-tal-la* et *he-el-wa-ta-al-la*, semblent confirmer cette lecture déjà proposée par Emmanuel Laroche (voir la bibliographie donnée par l'auteur).

Susanne Zeilfelder (« Probleme des hethitischen Nominativs: split-ergativity und Casus commemorativus », p. 199-210) suggère, entre autres choses, que l'ergatif n'existe pas en hittite, contrairement à ce que pensait Emmanuel Laroche, ainsi que plusieurs grammairiens après lui (voir la bibliographie fournie par l'auteur). L'auteur examine un à un les facteurs qui ont été associés à l'existence d'ergativité ou de *split ergativity* en hittite. Le premier facteur serait l'impossibilité d'utiliser un nom neutre comme sujet d'un verbe transitif. Trois exemples issus de textes hittites remettent en cause cette hypothèse. Le deuxième élément conditionnant l'ergativité serait l'absence de noms à « l'ergatif » (-*anza*) en association avec des verbes intransitifs. L'auteur cite un exemple de nom en -*anza* servant de sujet d'un verbe d'état.

Dans l'ensemble, ce recueil est riche en nouvelles réflexions sur les sources de l'Anatolie hittite, et l'on ne peut que féliciter les éditeurs scientifiques pour cette initiative.

Alice MOUTON

**Doris PRECHEL & Helmut FREYDANK, *Urkunden der königlichen Palastverwalter vom Ende des 2. Jt. v. Chr. Das „Archiv“ Assur 21101 (M7 F), Studien zu den Assur-Texten 5, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, 145 p., ISBN 978-3-447-10184-4.***

L'ouvrage propose une édition en transcription, traduction et commentaire des tablettes portant le numéro de fouille Ass. 21101,

correspondant à l'archive M7 F retrouvée à Aššur (selon la nomenclature de O. Pedersén, *Archives and Libraries in the City of Assur. A Survey of the*

*Material From the German Excavation. I* [*Studia Semitica Upsaliensia* 6], Uppsala, 1985, p. 68-81). Ce groupe de textes a été découvert sur le pavement en brique d'une grande cour entourée de pièces du bâtiment Nr. e7 : 40 situé entre les temples de Sîn et Šamaš et le temple d'Ištar. Il appartient à une archive plus vaste, comportant au moins 420 tablettes, auxquelles on pourra ajouter des tablettes trouvées lors des fouilles du secteur en 2001 (voir E. Frahm, « Assur 2001: Schriftfunde », *MDOG* 134, 2002, p. 62-86), produite par les bureaux de l'intendant AGRIG du palais (pour cette archive voir en dernier lieu N. Postgate, *Bronze Age Bureaucracy. Writing and the Practice of Government in Assyria*, Cambridge, 2013, p. 147-176), du palais, pour lequel les auteurs préfèrent ne pas choisir entre la lecture traditionnelle d'*abarakku* ou celle (assyrienne) de *mašennu*. Sur ces questions voir S. Jakob, *Mittelassyrische Verwaltung und Sozialstruktur. Untersuchungen* (CM 29), Leyde/Boston, 2003, p. 94, n. 180. Samnuha-ašarêd, intendant bien connu par d'autres lots (N. Postgate, « Administrative Archives from the City of Assur in the Middle Assyrian Period », K. R. Veenhof, *Cuneiform Archives and Libraries. Papers read at the 30<sup>e</sup> RAI, Leiden, 4-8 July 1983*, Istanbul, 1986, p. 174-175) en provenance du même bâtiment, n'est ici mentionné que dans trois textes (45, 76 et 89), et c'est son successeur, Aplîya, qui porte le titre de grand intendant AGRIG GAL (voir les commentaires des auteurs sur la compréhension de l'idéogramme GAL p. 27, texte 7, commentaire l. 4), qui apparaît majoritairement dans le lot. Il est d'ailleurs fort probable que la majorité des textes illustrent les activités de ce dernier.

Même si leur titre n'est pas explicitement lié au palais, la nature de la documentation et la place qu'il y tient ne laissent aucun doute sur le statut de ces personnages.

L'ouvrage se compose d'une introduction (p. 1-12) présentant l'archive, avec notamment un catalogue des textes et une longue discussion sur les éponymes. Il est dommage que les auteurs n'y discutent pas l'éponyme du texte 44 que le catalogue donne comme étant « Sîn-... » tandis que l'édition p. 61-62 propose et discute la restitution en Sîn-[še<sup>2</sup>-ja<sup>2</sup>].

La seconde partie du volume est consacrée à l'édition des tablettes, comportant notamment

toutes les informations concernant le texte (n° d'inventaire par exemple), la bibliographie, un résumé, la transcription, la traduction et le commentaire philologique. L'ordre de publication des textes suit celui des copies de H. Freydank, D. Prechel, *Mittelassyrische Rechtsurkunden und Verwaltungstexte X* (WVDOG 134), Wiesbaden, 2011, à l'exception du n° 68, publié en copie comme MARV (I) 42, ainsi que les n°s 87 à 92 publiés en copie dans des volumes antérieurs.

L'ouvrage se termine par des tableaux de concordances et des index copieux, comportant le vocabulaire, les toponymes, les théonymes et des noms propres. On ajoutera, p. 137, les références suivantes au mois de *abu-šarrâni* : 14 : 12' ; 27 : 17 ; MARV (I) 10 : 21.

Cette documentation donne une vue assez claire des fonctions du bureau des intendants et des possibles activités qui auraient pu se dérouler dans le bâtiment, mais le peu de textes retrouvés rend difficile la reconstitution de dossiers spécifiques.

Il est un lieu névralgique dans le traitement de biens en provenance du palais ou destinés à ce dernier. Ainsi la majorité des textes enregistrent-ils des biens reçus, transférés à des artisans pour être transformés, ou réparés (c'est notamment le cas des chars) et des biens envoyés au palais.

Une bonne partie des textes traitent des textiles au sens large. Il est regrettable que les auteurs ne discutent pas plus avant des nomenclatures, notamment avec l'ouvrage de J.-M. Durand, *La Nomenclature des habits et des textiles dans les textes de Mari* (ARMT XXX), Paris, 2009. Par exemple, la question du <sup>tu</sup>gú.è *nahlaptu* y est discutée p. 1, p. 67-68, p. 161 et p. 167 ; ou le <sup>tu</sup>gi'lu « à trame serrée », p. 35. On y trouve aussi (voir le commentaire des auteurs p. 2-3 pour un résumé du contenu des textes et J. LLOP, « Compte rendu de H. Freydank, D. Prechel, *Mittelassyrische Rechtsurkunden und Verwaltungstexte X* [WVDOG 134], Wiesbaden, 2011 », *AuOr* 30, 2012, p. 390, pour une liste des biens mentionnés) des plantes pour faire de l'huile et des produits issus de l'abattage des animaux, utilisés dans l'artisanat, tels les peaux, les tendons, etc. On constate que, comme dans le cas d'autres archives, telle celle de Mari, les textes enregistrant ces produits ne mentionnent pas de viande pour la consommation, montrant que les deux aspects étaient gérés par différents bureaux.



Le texte 26 révèle que ces produits, même issus d'animaux offerts en sacrifice, étaient récupérés pour être utilisés. On notera que les intendants géraient aussi les stocks d'herbes nécessaires aux rituels et onguents, comme l'illustrent les textes 23 (réception par un exorciste de diverses plantes pour accomplir le rituel du palais), 68 et 90, où un autre exorciste en reçoit pour réaliser un onguent pour une fille et un fils du roi.

Ce lot ainsi édité comporte quatre-vingt douze textes dont quarante-sept portent une date identifiable. Si l'intervalle de temps couvert va donc au moins des règnes de successeurs de Tukultî-Ninurta I<sup>er</sup> jusqu'à celui de Aššur-bêl-kala, la majorité des textes (vingt-huit au minimum) datent du règne de Tiglath-phalazar I<sup>er</sup>. Cela montre que cette documentation n'est qu'une infime partie de ce que ce bureau a produit, puisque le règne le plus représenté ne livre, tous types de textes confondus, qu'une moyenne de moins d'un texte par année. Néanmoins, parmi les éponymes les plus représentés (il s'agit de Gadî'u et Ninurta-aha-iddina avec six textes chacun), il est possible de faire apparaître de petits dossiers cohérents. Ceux datés de Ninurta-aha-iddina illustrent à la fois la nature de l'archive et le fonctionnement de ce bureau. Il était par exemple particulièrement concerné par des travaux de menuiserie ; les textes 16, 31, 43 et 50 mentionnent tous du <sup>gis</sup>še-har, ce que les auteurs traduisent par « Aschebaum » — cette essence fait d'ailleurs partie de celles que le roi Aššurnaširpal II dit avoir rencontrées au cours de ses campagnes (*RIMA* 2, A.101.30, l. 44). Les trois premiers datent du même mois (Sîn). Le texte 43 date du 19 et correspond à une dépense pour fabriquer des chevilles en bois. Le texte 16, daté du 24, enregistre la réception par le bureau de 5 <sup>gis</sup>še-har de la ville de Umzahi, apportés par un batelier du palais. Le texte 31, daté de quatre jours plus tard, mentionne un apport d'un autre batelier au palais de 10 <sup>gis</sup>še-har en provenance de la même ville. Le palais fournit la matière première au bureau de l'intendant qui la lui rend quelques jours plus tard. On peut même se demander, à ce propos, s'il ne s'agissait pas simplement de faire la découpe de ce bois, puisque celui qui sort est le double de celui qui a fait l'objet d'une entrée.

Il pouvait aussi s'agir de réparer des chars, comme le montre par exemple le texte 57, daté

du même mois. Il n'est d'ailleurs pas impossible que le texte 9, sans date, mentionnant un char et du <sup>gis</sup>še-har, soit à rattacher à cet ensemble.

Le texte 18, livraison de *qermu* au palais, montre que le bureau de l'intendant fournissait aussi le palais. On ne s'étonnera pas, comme les auteurs, du fait que, dans ce texte, les producteurs des biens ne soient pas mentionnés. En effet, ce texte est issu de l'administration du bureau des intendants et fournisseurs de ce bien, c'est pourquoi il ne mentionne que celui qui a reçu les *qermu*. Il s'agit d'un document de gestion interne. On notera pour ce texte avec grand intérêt leur poids, qui oscille entre 36,5 mines (environ 18 kg) et 38 mines (19 kg). Il est évident qu'il ne peut pas s'agir de vêtement, mais plutôt d'une couverture, d'une tenture ou d'un tapis. On notera le poids relativement équivalent de ces trois biens, qui devaient être de dimensions assez proches.

Le fait d'avoir retrouvé ces textes, qui possèdent une cohérence archivistique certaine, montre qu'ils devaient être conservés ensemble, unité qui est matérialisée par le fait que les documents se retrouvèrent éparpillés sur le sol de la même cour. Ces tablettes montrent aussi que la plus grande partie de l'archive est encore à retrouver. J'ajouterais les remarques suivantes :

– p. 39, texte 22 : la copie porte l. 3 : 1 *šu-ši* 8<sup>?</sup> *kuš\* gu<sub>4</sub>\*<sup>1</sup>-meš a-na é-gal-lim<sup>1</sup>* ;

– p. 43, texte 26 : on peut se demander si les produits issus de l'abattage des moutons aux l. 1 à 4 ne proviennent pas tous des mêmes animaux, ce qui permet ainsi d'en comprendre la structure. [x] peaux de <udu>-húl-meš, [y] peaux de <udu>-nita<sub>2</sub>, [x+y] uzu sa.sal, tendons issus de [x+y] moutons ;

– p. 47, texte 28 : la copie permet de proposer :

l. 2 (...) *kuš udu<sup>?</sup>.máš<sup>?</sup><sup>1</sup>-meš sa<sub>5</sub>\*-meš<sup>\*1</sup>*

l. 4 6 *kuš eme<sub>5</sub>\*<sup>1</sup>-meš sa<sub>5</sub>-meš*

l. 7 30 *uzu sa-sal-meš [šá<sup>?</sup>] eme<sub>5</sub>\*-meš<sup>\*1</sup>*

– p. 52-53, texte 34 : la structure des l. 1 à 5 et 6 à 10 est la même ; l. 3 plutôt que *i<sup>?</sup>-[ma<sup>?</sup>]-har<sup>?</sup>* on devrait trouver un NP ; il vaut mieux lire l. 6 1 anše *[š]e\*-u[m\*-me]š\** ;

– p. 81, texte 61 : compte tenu des nets parallèles existant entre l'ordre des toponymes de ce texte et de celui des offrandes-*ginâ'ê*, la copie permet de proposer les lectures suivantes :

- l. 8 (...) <sup>1</sup>uru<sup>1</sup> [<sup>š</sup>u\*]-<sup>1</sup>du<sup>1</sup>  
 l. 9 (...) [uru\* ta\*-i\*-d]u\*  
 l. 10 (...) [uru\* a\*-ma\*-sa\*]-<sup>1</sup>ku\*<sup>1</sup>  
 l. 11 (...) <sup>1</sup>uru<sup>1</sup> [<sup>k</sup>u]-<sup>1</sup>liš<sup>1</sup>-[hi-na]-<sup>1</sup>áš\*<sup>1</sup>

Le x de la l. 11 appartient en fait à la l. 12 ; la logique de succession des toponymes permet de supposer que la l. 15' suit directement la l. 14.

- 15' (...) [pa-hu-tu ki-ta]  
 16' (...) <sup>1</sup>uru<sup>1</sup> [<sup>t</sup>ú[r\*-šá]-<sup>1</sup>an\*<sup>1</sup>  
 17' (...) <sup>1</sup>uru<sup>1</sup> [<sup>š</sup>ā\*-bi\*-uru\*<sup>1</sup>

Les lignes 26'-27' de la transcription ne correspondent pas à la traduction. Il ne faut certainement pas comprendre ici qu'il est question d'orge, mais plutôt du total en *ikû*.

Ce texte est très intéressant car, comme le remarquent les auteurs, la liste des toponymes suit scrupuleusement l'ordre que l'on retrouve dans les récapitulatifs de réception des offrandes *ginâ'ê*.

On ne peut que remercier les auteurs d'offrir une édition complète de ces textes si intéressants, les rendant enfin accessibles à la communauté assyriologique. Nous ne pouvons qu'espérer la poursuite de ces publications de qualité qui permettront de profiter au mieux des richesses du monde médio-assyrien.

Lionel MARTI

**Daniel SCHWEMER, *Rituale und Beschwörungen gegen Schadenzauber (Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts 2, WVDOG 117), Harrassowitz, Wiesbaden, 2007, 199 p., ISBN 978-3-447-05592-5.***

Le recueil publié ici présente 66 autographies de textes cunéiformes en rapport avec la magie noire, qualifiée communément en langue akkadienne de « sortilège » ou d'« œuvre de sorcellerie » (*kišpu*) et qui ont été identifiés dans la collection des textes cunéiformes découverts lors des fouilles d'Aššur, au début du xx<sup>e</sup> s. Cet ouvrage est le second tome de la série des textes cunéiformes « littéraires » (au sens large) d'Aššur (*Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts*), dont la publication est en cours sous la direction de S. Maul, à Heidelberg.

Une introduction détaillée (p. 1-8) présente ce que l'on appelle « magie noire » dans le contexte mésopotamien, puis les thérapies à l'œuvre contre les ensorcellements, les types de textes composant le corpus des conjurations contre la magie noire et les particularités du groupe des textes d'Aššur par rapport aux recueils provenant d'autres sites assyriens. Comme dans le reste de la littérature exorcistique, on distingue, entre le « faire » et le « dire » et, parmi les textes reconstitués, ceux qui détaillent les recettes pratiques (*bulṭu*) et ceux qui fournissent l'ensemble des rituels conjuratoires (*nēpešu*) destinés à combattre la sorcellerie, sachant que les deux méthodes sont régulièrement associées. Parmi les manipulations, on relève le recours fréquent à des figurines, substitués du

sorcier ou de la sorcière qui sont traités comme des adversaires judiciaires contre lesquels on demande l'aide des dieux.

L'introduction est suivie d'un catalogue détaillé (p. 9-19) puis les textes font l'objet d'une édition en transcription et traduction (p. 21-126), abondamment annotée et mise en rapport avec les séries canoniques auxquelles le document se rapporte. Les principales séries de textes de conjuration sont ici représentées et les textes sont regroupés par un intitulé significatif, à commencer par la série *Maqlu*, illustrée par sept extraits de plusieurs de ses tablettes (I à V et VII). Viennent ensuite des textes de rituels conjuratoires comportant la rubrique sumérienne uš11-búr-ru-da, « (rituel) pour neutraliser les sorcelleries », (nos 8-20), des rituels de conjuration effectués devant le dieu Šamaš ou d'autres divinités pour protéger les personnes ensorcelés (n° 21-41), des rituels de conjuration caractérisés par la formule *ana pišerti kišpi*, « pour délivrer d'un ensorcellement » ou *šumma amēlu kašip*, « si un homme est ensorcelé » (nos 2-47). Les nos 48 et 49 énumèrent des ingrédients et des préparations magiques. Les nos 50 à 66 sont, enfin, des fragments dont le rattachement à une série précise n'est pas possible. La majorité de ces textes sont d'époque néo-assyrienne (première moitié du

I<sup>er</sup> millénaire), quelques-uns (n<sup>os</sup> 22, 35, 42 [?], 45, 47, 48 [?], 50-52) sont mentionnés comme médio-assyriens (fin du II<sup>e</sup> millénaire).

D. Schwemer considère que la plupart de ces documents, y compris les plus anciens, relèvent de la bibliothèque personnelle de l'exorciste Kišir-Aššur, qui fut en activité au VII<sup>e</sup> s. à Aššur. Sa bibliothèque fut probablement détruite lors de la prise de la ville en 614 par les Mèdes. On relève des différences formelles et de contenu entre les textes de cette bibliothèque d'Aššur et leurs correspondants de la bibliothèque royale de Ninive contemporaine, tant dans le classement

interne de certaines séries que dans certaines versions de rituels spécifiques à Aššur. On note également que la paléographie montre une pratique du cunéiforme proprement locale, sans influence scripturale babylonienne (à la différence de ce que l'on trouve à Ninive). Outre son intérêt pour la connaissance de la littérature exorcistique néo-assyrienne, cet ouvrage documente donc l'état des bibliothèques savantes de la ville d'Aššur du I<sup>er</sup> millénaire et présente de ce fait un grand intérêt pour l'histoire de la transmission des éléments propres à la culture assyrienne.

Francis JOANNÈS

**Nils HEESSEL, *Divinatorische Texte II. Opferschau-Omina (Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts 5, WVDOG 139)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2012, XII + 446 p., ISBN 978-3-447-06742-3.**

Cet énorme travail est une édition systématique des textes hépatoscopiques provenant de la ville d'Assur. Une partie de ces textes avait été copiée par Ebeling dans ses *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts (KAR)*, mais jamais étudiée systématiquement. L'auteur reprend tous les textes de *KAR*, les copie parfois à neuf (l'édition des foies inscrits est particulièrement réussie) et ajoute un grand nombre de textes nouveaux provenant surtout du musée de Berlin, mais aussi d'Istanbul ou d'ailleurs. Tous les textes sont systématiquement transcrits, traduits et commentés en détail. Une partie des textes conservés à Istanbul reste inédite, ce qui est dommage pour l'exhaustivité, mais notre livre offre déjà une matière très riche.

L'introduction donne une vue d'ensemble très claire de la divination mésopotamienne, de ses techniques, et particulièrement de la *bārûtu*, le grand traité d'extispicine comprenant une bonne centaine de tablettes, sans compter les commentaires.

Le commentaire de l'auteur, qui suit chaque édition de texte, recèle des renvois aux parallèles, des recherches originales, avec de nombreuses études de vocabulaire très poussées et de nouvelles interprétations.

Le livre étant déjà très épais, on aurait dû éviter les répétitions entre les indications du

catalogue et celles de l'édition. Les index sont très bien conçus, très complets, et rendent de grands services.

L'auteur a classé les textes dans l'ordre de la *bārûtu*, comme l'aurait fait un scribe mésopotamien, progressant de l'observation d'ensemble de l'animal à l'étude détaillée de divers organes pour terminer par la *multābiltu* et les traités permettant de faire la synthèse des observations et d'établir le diagnostic final. Le n<sup>o</sup> 1 est donc le grand texte *KAR* 423, une sorte d'épitomé du traité, qui donne un aperçu du contenu des textes suivants et constitue presque un résumé du livre entier ; la nouvelle copie et l'édition de cette énorme tablette sont une sorte de chef-d'œuvre où l'auteur étale sa maîtrise. Comme le livre a pour but l'édition des textes provenant d'Assur, on aurait pu imaginer un ordre différent, par exemple en fonction du contexte archéologique ou archival, mais un tel classement s'avère impossible car ce qui subsiste de la documentation archéologique est insuffisant (pour beaucoup de textes le *locus* d'origine manque), d'autre part parce que le contexte archival, même après les travaux d'O. Pedersén, (*Archives and Libraries in the city of Assur*, I, Uppsala, 1985 ; II, Uppsala, 1986), est en partie flou et incertain. Seulement trois tablettes hépatoscopiques proviennent de la « maison de

l'exorciste » (archive N4 selon la classification de Pedersén) : n° 30 (copié d'un original babylonien ancien), 19 et 71.

On aurait pu aussi envisager un classement chronologique, fondé sur des critères paléographiques et codicologiques. L'édition donne pour chaque texte une indication chronologique (avec un aperçu synthétique dans un index p. 316), selon les rubriques suivantes : médio-assyrien (mA), néo-assyrien (nA), médio-babylonien (mB), et les sous-catégories spätmittelassyrisch, frühmittelbabylonisch (très faiblement représentées) et frühneuassyrisch (un peu plus de la moitié du groupe nA). Statistiquement, en simplifiant un peu, le groupe le plus large comprend les textes mA (ca 58 %) ; suivent les textes mB (ca 22 %), et les textes nA (ca 20 %). Il ne faut certes pas exagérer la validité de ce classement, qui garde quelque chose d'arbitraire tant que les critères ne sont pas explicités : les textes catégorisés mB pourraient, à mon œil peu exercé, tout aussi bien être qualifiés d'ancien babylonien (aB) ou, si on veut, d'aB récent. Il y a aussi quelques détails troublants : le n° 2 est qualifié de frühmB, cependant il présente (face, l. 20 sq.), parmi des graphies massivement babyloniennes, une forme du signe KIŠ où les oreilles sont simplifiées en une seule tête de clou, très proche de la forme assyrienne. Le n° 87, qualifié de mB, a pour ĠIRI (rev. 1 sq.) une forme typiquement assyrienne (dans la copie d'Ebeling). On pourrait imaginer que des scribes babyloniens vivant à Assur s'adaptèrent peu à peu aux habitudes graphiques du milieu environnant. Inversement — l'auteur le souligne — on rencontre sporadiquement des formes aB dans un texte mA (n° 89), ce qui s'explique aisément si les scribes avaient sous les yeux des modèles babyloniens. C'est peut-être à des phénomènes de ce genre que faisait allusion la remarque de Weidner, balayée peut-être trop rapidement p. 11, n. 134.

Il n'en reste pas moins que l'importance des textes mB est frappante. On ne peut tout expliquer par les rapines de Tukulti-Ninurta ; cette forte proportion pourrait fort bien s'expliquer aussi par la présence de scribes babyloniens, attestée dès Assur-uballit, à la fin du xiv<sup>e</sup> s. (voir n. 134), et montre en tous cas que l'hépatoscopie est avant tout une science babylonienne. Comparons avec

les *omina* oblatifs non provoqués (publiés par le même Heessel dans *KAL* 1) : sur les 65 textes d'Assur on a 24 mA (37 %), 41 nA + 15 frühnA (en tout 63 % nA), mais aucun texte babylonien ; l'origine babylonienne de ces *omina* aussi ne fait aucun doute, mais on attachait peut-être moins d'importance en ces domaines à la *veritas babyloniaca*. Aux p. 10 à 15, l'auteur discute de la spécificité du corpus d'Assur et de sa place dans l'histoire de la littérature divinatoire mésopotamienne. Il ne parvient pas à des résultats définitifs sur l'existence d'une école assyrienne d'hépatoscopie mais met bien en lumière la complexité de l'histoire des compilations qui précéderent la série *bārûtu* telle que nous la connaissons au I<sup>er</sup> millénaire et l'ancienneté de la *multābiltu*, la partie la plus spéculative de la série. L'histoire de la diffusion de l'extispicine, déjà délicate pour la seule ville d'Assur, devrait aussi s'étendre aux centres urbains plus lointains (Hattusa, Emar, Ugarit...), une ligne de recherche à peine ébauchée (p. 10).

N'étant pas spécialiste, je n'oserais mettre en question les traductions dont je ne comprends pas toujours la justification ; il me semble cependant que l'expression « Luftröhre der Leber » (n° 69, l. 1, p. 225) mériterait au moins des guillemets. Ci-dessous quelques observations et propositions alternatives :

P. 3, n. 26 : dans *YOS* 11 iii 16 sq. *imtaqtam* « tombe sur » ne doit pas être pris au sens littéral, mais signifie « s'applique à (au propriétaire du mouton, et non au pays) ».

P. 7, 1 et *passim* (avec discussion p. 52) : le thème du premier chapitre de la *bārûtu* est peut-être « Knochengerüst », mais ce n'est pas le sens littéral du mot *iSruleSru*. On rencontre ce mot au pluriel dans les recettes culinaires, où il est associé à *šisurru* « gésier ». J. Bottéro (*Textes culinaires mésopotamiens*, Winona Lake, 1995), p. 61, traduisait « entrailles » ; c'est une partie de l'animal qu'on cuit à part de la viande. Dans le Rituel du devin *YOS* 11, 23, l. 136, il est associé à *kursinnu* « jarret », suggérant à Y. Starr (*SAAB* 6/1, 1992, p. 46) qu'*iSruleSru* pourrait être proche des cuisses. Si l'intuition de Bottéro est juste, *iSruleSru* pourrait correspondre à la fressure, l'ensemble des viscères, mais encore en place, ce qui pourrait expliquer l'emploi singulier aussi bien que pluriel ; J.-M. Durand (*Archives*

*épistolaires de Mari I/1*, 1988), p. 283, propose « partie comprimée », de la racine 'sr « lier », ce qui me semble plausible, malgré les réserves de J.-J. Glassner (ZA 95, 2005), p. 287. Le texte K 3978+, souvent cité (déjà A. Boissier, *Choix de textes*, 1905, p. 106 ; Y. Starr, *loc. cit.*), mais — autant que je sache — jamais édité, devrait nous apporter de précieux indices.

N° 2, l. 7-10 (p. 67) : restaurer [ú-šu]-ul-tam peštam « un dépôt blanchâtre » ? *Ibid.* l. 11 (p. 68) : « Je laisserai entrer l'ennemi » ; *ibid.* l. 15 « [la ville] sera sauvée grâce à sa richesse ».

N° 19, l. 23 (p. 99) : ÉRIN-ni KASKAL-ša ŠUB IGI. Ce passage, qui a embarrassé l'auteur, livre peut-être un indice intéressant : IGI/ši est inexplicable dans ce contexte, il pourrait provenir de la fin de la ligne précédente (qu'il faudrait lire *ikallû-ši*), ou de l'initiale de \*ŠI-ib-sa-ti (l'apodose suivante). Il est surtout remarquable que la même graphie apparaisse dans n° 1 ii 8. On peut en déduire que le n° 19 est une des sources de la compilation n° 1.

N° 22 (p. 109 sq.), l. 8' : ka-sú<sup>1</sup>-ú<sup>1</sup>-tum « des prisonniers » ; *ibid.* 19' peut-être DIGIR URU KI.MAḤ<sup>2</sup> eriš « le dieu de la cité réclame un tombeau ». Le signe MAḤ semble avoir été méconnu par le scribe sur un texte copié *de visu* !

N° 37, rev. 41-42 et p. 149 : il est bien question de BIR5 « criquet » et non BURU5 « moineau ».

N° 51, 62' et commentaire p. 181 : les signes mystérieux (qu'on pourrait transcrire ILIMMU. AŠ, ILIMMU.U = 9.1 ou 9.10) qui séparent le texte proprement dit du colophon remontent à une notation babylonienne. On les trouve encore dans les textes édités par M. Rutz (ZA 101, 2011, p. 303, l. 14 et p. 306, l. 9'). Leur présence au n° 73 est à mon sens un indice d'origine babylonienne (voir la discussion p. 14 et 15), même si, d'après le colophon, ce texte fut copié d'un original d'Assur.

N° 70, rev. 65 sq. (p. 233 et 241) : la formule magique (ÉN) sur laquelle l'auteur attire l'attention est vraiment inattendue à cet endroit. Je risquerais l'interprétation suivante pour le début : « Elle a abondamment fourni à l'oiseleur

(les moyens de) renverser (l'interprétation des données), la main des dieux de l'oiseleur, la main des dieux de l'oiseleur ». Comme nous l'enseigne le commentaire à la Théodicée 202, « oiseleur » est une désignation métaphorique du scribe, qui fige sur l'argile les mots ailés, comme l'oiseleur immobilise les oiseaux sur la poix ; les empreintes cunéiformes peuvent aussi évoquer celles des pattes d'oiseaux. La ligne suivante est tout aussi obscure, avec peut-être une formule de « mathématique divinatoire ».

N° 80-82 (p. 254 sqq.) : un rare exemple de texte en trois copies ! « Gegenteil » (l. 6 et *passim*) pour rendre GABA.RI paraît bizarre ; plutôt « entsprechend, *vice versa, mutatis mutandis* » ? C'est la même interprétation, mais appliquée à la partie adverse.

Au n° 93 (p. 286), on peut tirer plus de la copie : aux l. 3 et 4 : u<sub>4</sub>-ma-am « aujourd'hui » ; l. 12 : [... mar-š]ú a-na u<sub>4</sub>-um a-da<sup>1</sup>-nim i-[ma-a]t « [le mala]de mourra (?) pour le jour fixé », apodose qui se poursuit à la l. 13 [... re-m]a iraššiakkum « [mais si tu pries (?) le dieu,] il prendra pitié de toi » ; *ibid.* rev. 1' : ši-i-ši-tam šú-u[l-lu]-lu rubâm kišp[ū šabtū] « (si les ...) sont couverts d'une membrane, le prince est sous l'emprise de sorcelleries » ; la membrane est associée à la sorcellerie, comme dans la sentence YOS 10, 24, 4. La ligne suivante semble contenir un petit rituel destiné à annihiler le maléfice : [... i-na šu-ta]-ás-suk kirbāni (LAG<sup>1</sup>) a-si-ir-šu in-né<sup>1</sup>-se<sup>1</sup>-er « [il jettera (à l'eau ?) une motte de terre] ; ainsi celui qui le lie sera lié » ; *ibid.* rev. 4' : il doit s'agir de la « position » (*manzāzu*) de [Lum]-ma et Ḥadaniš, les deux génies gardiens (udug) de l'Ekur ; *ibid.* rev. 5' [... šar-ra]-am (?) i-du-ku « ils tueront le roi (?) » ; *ibid.* rev. 7' : [... nakrum m]āt (KALAM) rubê a-na dan<sup>1</sup>-na-tim<sup>1</sup> ú-še-re-eb « [l'ennemi] contraindra le pays du prince à entrer dans une ville forte ».

En résumé on retiendra que ce travail méthodique, exhaustif et approfondi apporte un enrichissement important à notre connaissance de l'extispicine mésopotamienne.

Antoine CAVIGNEAUX

**Aron A. DORNAUER, *Das Archiv des assyrischen Statthalters Mannu-kī-Aššūr von Gūzāna/Tall Halaf (Vorderasiatische Forschungen der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 3, III)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, 116 p., ISBN 978-3-447-10111-0.**

Cet ouvrage est une édition d'un ensemble particulièrement intéressant de documents cunéiformes découverts en décembre 1912 lors des fouilles de Max Freiherr von Oppenheim à Tell Halaf, l'ancienne Guzana/Gozan. Ces documents appartenaient aux archives du gouverneur Mannu-kī-Aššūr, installé dans la citadelle de Guzana au début du VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. pour y représenter le pouvoir central assyrien.

L'intérêt de ce livre tient autant au contenu des tablettes qu'à l'histoire de la collection. On sait qu'une partie des textes et des documents découverts par Oppenheim à Tell Halaf fut transportée à Berlin et présentée dans un musée spécialement aménagé dans le quartier de Charlottenburg, le reste étant conservé au Musée d'Alep. Le musée berlinois fut victime d'un bombardement en 1943 et une grande partie de ses collections très sérieusement endommagée. Il ne subsiste, en particulier, presque plus rien des tablettes cunéiformes. Dès la Première Guerre mondiale, d'autre part, les trouvailles d'Oppenheim avaient également connu des vicissitudes, puisqu'une partie du matériel laissé sur le site fut détruit, et qu'une autre finit par parvenir au British Museum de Londres où elle fut intégrée dans les collections du musée. Les archives de Mannu-kī-Aššūr donnèrent lieu à une première publication en 1940 (J. Friedrich, G. R. Meyer, A. Ungnad & E. F. Weidner, *Die Inschriften von Tell Halaf. Keilschrifttexte und aramäische Urkunden aus einer assyrischen Provinzhauptstadt* [Archiv für Orientforschung, 6], Berlin, 1940), mais une partie des tablettes ne put être copiée que d'après les photos de fouilles. Une première série de collations fut effectuée par F. M. Fales dans sa reprise des textes en 1979 (« Studies in neo-assyrien Texts I: Joins and collations to the Tell Halaf documents », *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie* 69, p. 192-216). Le travail d'A. Dornauer a donc été de reprendre l'ensemble des textes conservés à Berlin et à Londres, de collationner systématiquement les originaux encore accessibles et de les comparer

aux photos de fouilles qui en présentent parfois un meilleur état, voire, comme dans le cas des tablettes de Berlin, la seule ressource désormais disponible. Tous les textes sont donc présentés avec une nouvelle copie, accompagnée pour certaines d'une photo (n<sup>os</sup> 5, 7, 12, 21, 22 et 70). Les n<sup>os</sup> 82 et 93, fragmentaires, n'ont pas été copiés. Le n<sup>o</sup> 97 est présenté en copie sous la mention TH 96 (corriger en TH 97, p. 99). Le n<sup>o</sup> 98 est un scellement non inscrit.

Les 81 textes catalogués comme « archives de Mannu-kī-Aššūr » se répartissent, du point de vue du contenu entre 7 lettres royales (TH 1 et 3-8), 4 lettres officielles (TH 9-12), 4 lettres de Mannu-kī-Aššūr lui-même (TH 13-16), 61 documents administratifs, essentiellement des listes de comptabilité (TH 2 et 17-91) et 5 documents non identifiables (TH 93-98). Plusieurs documents font joint : TH 10+88, TH 17+80, TH 31+47, TH 37+71, TH 43+44+45, TH 53+58, TH 54+84+86, TH 59+79, TH 60+87, TH 73+77+85+89, TH 76+81, TH 91+92+94, ce qui explique la différence entre le nombre de textes (81) et le nombre de numéros d'inventaire (98).

L'ouvrage comporte un commentaire introductif de 30 p. présentant les « archives de Mannu-kī-Aššūr », les particularités de format selon les types de textes et de paléographie (tableau exhaustif des signes p. 6-14) et des éléments synthétiques sur l'histoire et l'environnement géographique de Guzana, attestée aux X<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s. comme capitale de la principauté araméenne du Bēt-Baḥiāni, puis comme capitale du *māt Palē* sous le règne du roi Kapara. Après la conquête assyrienne de la Haute-Mésopotamie, la province de Guzana, pourvue d'un gouverneur autonome, Mannu-kī-Aššūr, fut intégrée à la grande zone d'influence du général en chef (*turtānu*) Samsi-ilu, puis à celle de son successeur Nergal-ēreš. Elle devait fournir au *turtānu* des ressources militaires, objets de nombre des textes de l'archive publiée ici. Cette situation illustre le passage d'une Assyrie dont le pouvoir résidait initialement sur le contrôle d'un réseau d'États vassaux à un véritable empire territorial ayant

vocation à contrôler tout le Proche-Orient. Dans sa propre zone territoriale, Guzana jouait un rôle clé puisque la ville contrôlait à la fois les flux nord-sud par la vallée du Habur, et les relations entre l'Assyrie historique des bords du Tigre et son extension occidentale du moyen Euphrate, sur laquelle régnait le *turtānu*.

L'étude des textes permet de préciser des points importants sur le système administratif provincial assyrien du début du VIII<sup>e</sup> s. et sur les modalités de recrutement et d'entretien des

troupes, destinées tant aux besoins de l'armée royale qu'au contrôle du territoire de la province de Guzana, avec une attention particulière portée aux équipés et aux disponibilités en armement. Cette nouvelle édition, soignée et complète, pourvue de nombreux index, fournit un état à jour de l'un des lots de documentation les plus intéressants pour comprendre le fonctionnement de l'empire assyrien du VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. et constitue donc un ouvrage de référence.

Francis JOANNÈS

**Eckart FRAHM, *Historische und historisch-literarische Texte (Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts 3, WVDOG 121)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, xi + 276 p., ISBN 978-3-447-05896-4.**

Le troisième tome de la série des textes cunéiformes littéraires d'Aššur (*Keilschrifttexte aus Assur literarischen Inhalts*), est l'œuvre d'E. Frahm et présente les autographies de 80 tablettes cunéiformes (pour l'essentiel fragmentaires) de nature historique accompagnées d'un choix de reproductions photographiques (n<sup>os</sup> 22, 29, 40, 56, 61, 76). La plupart des documents sont en assez piètre état et leur édition fait honneur aux qualités d'épigraphiste de l'auteur qui en a tiré le meilleur parti possible.

L'ouvrage comporte une introduction (p. 1-9) situant la ville d'Aššur dans le devenir historique de l'Assyrie, les circonstances de la redécouverte du site et de son exploitation archéologique et la place que tient la littérature cunéiforme historique dans la documentation textuelle fournie par les fouilles. Suit un catalogue raisonné des différents textes publiés ici, en commençant par les inscriptions royales, présentées par ordre chronologique depuis Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> s.), jusqu'au dernier souverain assyrien local, Sîn-šar-iškun, disparu en 612 : parmi ces rois sont particulièrement bien représentés Tiglath-Phalasar I<sup>er</sup> (n<sup>os</sup> 2-12), Adad-nērārī II (n<sup>os</sup> 15-18) et Sennachérib (n<sup>os</sup> 33-40). La plupart des textes sont des duplicats fragmentaires d'inscriptions et d'Annales royales déjà connues. On note, avec le n<sup>o</sup> 29, une inscription d'Adad-nērārī II sous forme de lettre au dieu Aššur.

Une deuxième série d'inscriptions royales (n<sup>os</sup> 44-58) est présentée sans attribution à un souverain précis, le plus souvent en raison de l'état très lacunaire des textes. On trouve ensuite des fragments de chroniques assyriennes (n<sup>os</sup> 59-61), surtout d'époque médio-assyrienne, puis des textes regroupés sous la dénomination « lois, décrets, donations et traités », dont une copie des paragraphes 265 et 266 du Code d'Hammurabi (n<sup>o</sup> 62), et plusieurs extraits de serments de fidélité (*adê*), attribués aux règnes d'Aššurnaširpal II (n<sup>o</sup> 66), Sennachérib (n<sup>os</sup> 67-69) et Assarhaddon (n<sup>os</sup> 70-71). Une cinquième partie présente deux inscriptions dédicatoires d'objets du culte de la part d'individus privés. Enfin, dans une sixième et dernière partie sont présentés des fragments de nature historique, dont un texte relevant du genre du mariage sacré (n<sup>o</sup> 75), deux autres de copies du VII<sup>e</sup> s. d'un dialogue entre le roi Išme-Dagan (XVIII<sup>e</sup> s. av. J.-C.) et le dieu Enlil (ou Aššur). Ces deux extraits, duplicats l'un de l'autre (n<sup>os</sup> 76 et 76a), proviennent l'un de la collection d'Aššur, l'autre, qui est actuellement conservé au British Museum, de la bibliothèque d'Aššurbanipal à Ninive. Ils témoignent de l'intérêt porté à la transmission de la tradition historique tout au long de l'histoire assyrienne.

Francis JOANNÈS

Salvatore GASPA, *Contentori neoassiri. Studi per un repertorio lessicale (PHILIPPIKA, albertumwissenschaftliche Abhandlungen. Contributions to the Study of Ancient World Cultures 67)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, ISBN 978-3447101264.

Plusieurs ouvrages ont déjà traité de la lexicographie des récipients. On se souvient, par exemple, de l'étude de A. Salonen (*Die Hausgeräte der alten Mesopotamier, II : Gefässe*, Helsinki, 1966), fondée sur un ordre typologique et fonctionnel des contenants, tout matériaux confondus, plus récemment de celle de W. Sallaberger (*Der Babylonische Töpfer und seine Gefässe*, Gand, 1996), consacrée aux termes suméro-akkadiens associés au potier et aux vases d'argile, complétée par M. Civil (*HARRA = hubullu: Tablet X, dug = karpatu*, et enfin celle de M. Guichard (*La vaisselle de luxe des rois de Mari [ARM 31]*, Paris, 2005), dédiée aux vases précieux paléo-babyloniens. Dans cette lignée, l'étude de Salvatore Gaspa choisit de recueillir et d'analyser le lexique des récipients documentés dans les textes de l'empire néo-assyrien (IX<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Tous les matériaux sont représentés, durables et périssables. Les appellations des différents types de contenants se réfèrent à trois dialectes attestés dans l'Assyrie du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. : le néo-assyrien, le néo-babylonien et le dialecte littéraire connu sous le nom de « babylonien standard ». L'originalité de cette recherche est de présenter une étude actualisée du vocabulaire lié à la culture matérielle assyrienne. Elle s'appuie en effet sur une enquête interdisciplinaire impliquant l'analyse lexicale et la comparaison des données textuelles, iconographiques et archéologiques sur les ustensiles assyriens du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.

Dès l'introduction, un point sur les objectifs pose les bases de la démarche, la notion de récipient, l'exigence de production, matérielle ou immatérielle, la dimension sociale et culturelle des récipients nommés dans les textes, le cadre linguistique de la société de l'empire... L'auteur n'élude pas les problèmes et limites rencontrés par les spécialistes dans l'analyse du lexique des récipients et dans leur identification avec des vases archéologiques ou représentés dans l'iconographie. De même, il aborde d'entrée la question du statut et de la destination de nombreux récipients nommés dans les textes néo-assyriens,

celle des vases mentionnés dans les inscriptions dédicatoires, ou encore l'usage de certains termes collectifs et génériques. L'étude est divisée en six sections de longueur inégale : I. Répertoire lexical, p. 25-375 ; II. Partie analytique, p. 377-468 ; III. Glossaire, p. 469-491 ; IV. Annexes, p. 493-505 ; V. Tableaux, p. 507-513 ; VI. Figures de récipients néo-assyriens, p. 515-538. S'y ajoutent un résumé en anglais, p. 533-542, une abondante bibliographie, p. 543-559, un index, p. 561-565 et la liste des figures, p. 566.

**I. La première partie** de l'étude se présente sous la forme d'un catalogue d'entrées lexicales. Titrée **Répertoire lexical**, elle est divisée en une série de sections. Chacune concerne un nom de récipient. Les 160 entrées, prises dans l'ensemble du corpus néo-assyrien, sont classées selon des catégories typologiques et fonctionnelles :

- Vases (105 entrées) ;
- Boîtes et autres récipients (21 entrées) ;
- Paniers (10 entrées) ;
- Sacs (10 entrées) ;
- Sacs de cuir : outres d'eau et de vin (5 entrées) ;
- Braseros et encensoirs (7 entrées) ;
- Creusets (2 entrées).

Pour chaque nom de récipient, on donne la liste complète des « attestations », ou les plus significatives, sélectionnées dans tout le corpus néo-assyrien. Les textes pris en compte englobent les catégories principales : textes administratifs, documents juridiques, décrets royaux, traités, textes divinatoires et rituels, compositions littéraires, inscriptions, listes lexicales, autres textes.

Chaque appellation est commentée. Les « observations » concernent l'origine et l'étymologie du mot, la variation dialectale de l'orthographe, la sémantique ainsi qu'une analyse linguistique minimale, celle-ci étant détaillée dans la section II. La comparaison de la forme assyrienne avec d'autres langues sémitiques est ainsi reportée en notes de bas de page. Cette partie de commentaires vise à présenter toutes les données sur le matériau, le contenu et l'usage de chaque récipient. Dans ce but, l'auteur examine



les contextes d'usage de chaque récipient, dans la vie quotidienne. Grâce à une évaluation en profondeur des données textuelles, à la prise en compte des récipients représentés dans l'art assyrien, comparés aux vases en métal et en céramique des périodes médio- et néo-assyriennes, il lui est possible de suggérer, pour plusieurs d'entre eux, des identifications plausibles. C'est le cas d'environ 43 termes nommés par ordre alphabétique, p. 540. Seules quelques-unes des interprétations proposées sont bien sûr certaines ou très vraisemblables, d'autres sont possibles ou conjecturales. Mais, en tout cas, les résultats de cette étude encouragent un dialogue plus étroit entre textes et archéologie sur les typologies et volumes des récipients assyriens. C'est le groupe des vases qui comprend le plus grand nombre de noms, en différents matériaux : argile, métal, bois, pierre, verre. Fonctionnellement, ils sont classés en sept groupes principaux :

- Les vases à boire (§1.1) ;
- Les vases pour la nourriture et les boissons (§ 1.2.1) ;
- Les vases pour le stockage de substances solides et liquides (§1.3) ;
- Les vases à eau (§1.4) ;
- Les vases à huile et onguents (§1.5) ;
- Les vases d'usage rituel (§1.6) ;
- Les autres types de vases (§1.7).

Dans les groupes restants (§§2-7), des récipients de différents types, matériaux et fonctions sont répertoriés. Des paragraphes particuliers sont consacrés à l'étude des supports de vases et autres types de contenants (§8), à des parties de récipients, encensoirs et supports de vases (§9), à la taille des récipients (§10), aux particularités techniques ou décoratives (§11) ou aux notations métrologiques (§12). Cette dernière partie donne une vue d'ensemble des mesures de capacité concernant les récipients attestés. L'auteur évalue ainsi quatre modèles métrologiques et établit une échelle métrologique de quelques récipients typologiquement et fonctionnellement différents.

Les données textuelles concernant les fonctions et volumes des récipients attestés donnent un éclairage sur les formes et typologies possibles. Elles autorisent une comparaison avec les examens volumétriques pratiqués sur le matériel céramique et métallique issu de sites

assyriens. Les résultats de l'analyse des mesures de capacité figurent dans les tableaux 1-3. La dernière partie du répertoire lexical concerne les appellations de récipients utilisées dans les noms de divinités (§13) ou de temples (§14), dans les qualifications professionnelles (§15), dans les anthroponymes (§16) ou toponymes (§17), et enfin dans les comparaisons formulées dans les passages narratifs des inscriptions royales néo-assyriennes (§18).

**II. La deuxième partie** de cette étude, l'**analyse**, est axée sur des aspects grammaticaux du lexique des récipients à la lumière d'études linguistiques sur le dialecte néo-assyrien. L'auteur examine les particularités orthographiques (§1), phonologiques (§2), morphologiques (§3) d'un certain nombre de termes. Nombre d'exemples sont pris dans les textes néo-assyriens, illustrant divers éléments propres au dernier stade du dialecte assyrien en Mésopotamie. Par exemple, l'usage de certains signes cunéiformes ou phénomènes phonologiques. Cette section s'achève par quelques remarques sur les types d'appellations de récipients (§4) et sur la manière qu'avaient les scribes de les enregistrer dans les textes néo-assyriens (§5). Les noms assyriens montrent que la fonction, le contenu, la forme ou l'apparence, l'origine géographique, le matériau et la capacité des récipients ont joué un rôle dans l'appellation. D'autres observations concernent la distribution des noms de récipients dans les dialectes assyriens et babyloniens ; d'autres encore ont trait aux mots empruntés au sumérien ou à l'araméen, aux mots cultivés, littéraires ou archaïques, dans la terminologie assyrienne. Les récipients sont, par ailleurs, énumérés dans les inventaires. L'analyse porte ainsi sur les critères selon lesquels les scribes les classaient et les enregistraient dans la pratique administrative. Elle révèle que des modèles de classements entraînent dans la composition des enregistrements administratifs, des listes lexicales, des inscriptions royales. Les listes de récipients de métal, issus des inventaires et des listes de tribut des inscriptions royales, en livrent les éléments de continuité et de variation (tableaux 4-5).

**III. Le glossaire** est structuré selon les mêmes groupes et sous-groupes que dans le répertoire lexical (section I). Il comprend 229 mots et toutes les attestations de noms de récipients documentés

dans le corpus néo-assyrien. L'orthographe des mots est en assyrien, à l'exception des mots uniquement attestés dans la forme babylonienne, dans les inscriptions royales. Pour chaque entrée, les sens de mots et les occurrences sont donnés en orthographe syllabique ou logographique.

**IV.** Suit une section d'**annexes** :

A. Classification des récipients néo-assyriens par catégories fonctionnelles ;

B. Classification des récipients dont les mesures de capacité sont connues ; c'est un résumé de la section I, § 12.

C. Liste de denrées alimentaires comprises dans la stèle du banquet d'Assurnasirpal II à Kalhu : transcription, traduction et identifications possibles des récipients utilisés pour le stockage et le service.

**V.** Les données des sections I et II sont synthétisées dans cinq **tableaux** :

1-3 : mesures de capacité et équivalences métrologiques de 17 récipients ;

4-5 : structure des listes de récipients de métal dans différents inventaires.

**VI.** Enfin la dernière partie est une sélection de **représentations archéologiques et iconographiques** de récipients néo-assyriens pouvant être reliés aux sources écrites.

On ne peut qu'admirer l'ampleur et la richesse documentaire de cette étude lexicographique des récipients de l'époque néo-assyrienne, bien structurée, claire, rigoureuse, systématique, minutieuse et aboutie : le classement typologique et fonctionnel du répertoire, très commode, donne corps à cet ensemble ; la question est abordée de façon exhaustive ; les réponses sont synthétiques et scientifiques. L'ouvrage de S. Gaspa succède, par le champ chronologique étudié et par l'actualisation des données, à des études majeures ; il les complète à plus d'un titre. Il est désormais un outil de référence indispensable pour quiconque s'intéresse aux récipients, sous tous leurs aspects — textuel, archéologique et iconographique — mais aussi à la culture matérielle en général.

*Xavier FAIVRE*

**Alain CHAMBON (éd.), *Gaza, from Sand and Sea, 1: Art and History in the Jawdat al-Khoudary collection, Gaza, Ébaf, Mansour Bookshop & Press, 2012, 203 p., sans ISBN.***

Comme le sous-titre l'indique, l'ouvrage est un catalogue sélectif de la collection constituée à Gaza par Jawdat Al-Khoudary. Rédigé en anglais, ce beau livre rassemble les notices de 27 contributeurs.

Les textes liminaires d'Anis Nacrou, d'Alain Chambon et de Yasmien Al-Khoudary présentent la genèse de cette collection archéologique et son contexte si particulier, Gaza. Jawdat Al-Khoudary dirige une entreprise de travaux publics dans cette bande côtière de la Palestine. Il y a près de 25 ans, lors du creusement des fondations d'un immeuble, il trouve dans les déblais un petit sceau en verre de la période omeyyade, sur lequel figure la profession de foi islamique. Cette découverte l'entraîne dans l'abîme de l'Histoire et lui permet d'oublier un temps la prison à ciel ouvert qu'est Gaza. Dès lors, il consacrera une partie de ses moyens à collecter les objets antiques qu'on lui apporte, la plupart issus de la mer et du littoral de Gaza.

À la fin des années 1990, J. Al-Khoudary

fait la connaissance de Jean-Baptiste Humbert et d'Alain Chambon qui mènent alors, sous l'égide de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, des fouilles à Blakhiyah, à l'emplacement de l'antique Anthédon, le port de Gaza. Cette rencontre fortifiera l'engouement et le discernement du collectionneur qui poursuit son œuvre. Il valorise le patrimoine palestinien dont il est dépositaire en prêtant certains objets lors d'une exposition à Genève en 2007 et, l'année suivante, en faisant construire un petit musée à Gaza. Un exploit compte tenu de la situation de ce territoire. L'impression à Gaza du livre d'A. Chambon constitue un second tour de force, étant donné les difficultés rencontrées sur place.

Après un tableau chronologique, le catalogue présente 77 objets (ou lots d'objets) en suivant un découpage chronologique par chapitre :

– Les périodes anciennes (2000-250 [sic] av. J.-C.), avec 11 objets ;

– La période grecque (500-333 av. J.-C.), avec 7 objets dont 2 monnaies hellénistiques glissées dans ce chapitre ;

– La période hellénistique (333-63 av. J.-C.), avec 8 objets ;

– La période romaine (63 av. J.-C.-324 apr. J.-C.), avec 20 objets ;

– La période byzantine (324-636 apr. J.-C.), avec 12 objets ;

– La période islamique (depuis 636 apr. J.-C.), avec 19 objets.

Chaque objet (ou lot) est présenté sur deux pages en vis-à-vis, avec à gauche la notice et à droite une illustration pleine page. La sélection est assez variée et d'un intérêt inégal. Les monnaies de toutes périodes occupent un quart du catalogue. Elles sont analysées par André Lemaire et Thomas Bauzou, qui est également l'auteur de deux notices complémentaires sur le monnayage d'Ascalon et sur le système monétaire de Gaza sous Hadrien. La numismatique de Gaza étant encore assez peu étudiée, c'est un des points forts de l'ouvrage.

Les fragments de statues, statuettes et autres figurines (15 objets en marbre, bronze et terre cuite) constituent près d'un cinquième des objets présentés. Dans la plupart des cas, les traces de concrétions indiquent qu'ils ont été retrouvés dans la mer, le long de la côte. Il s'agit des pièces les plus spectaculaires de la collection avec les éléments d'architecture et d'épigraphie (chapiteaux, plaques décoratives

et stèles funéraires surtout islamiques) qui sont représentés dans les mêmes proportions. Le reste du catalogue comprend jarres, vaisselle et lampes en céramique ; candélabres et fragments d'armures en bronze ; verrerie ; bijoux ; poids, fourneau et sarcophage en plomb ; vase en albâtre ; ancre en pierre, etc.

La publication de la collection Khoudary est remarquable. Elle complète utilement les catalogues des expositions de Paris (2000) et de Genève (2007) et permet ainsi d'avoir une vue d'ensemble des découvertes faites à Gaza depuis 20 ans. L'enclave possède un vaste patrimoine archéologique dont le potentiel et l'intérêt ne cessent de se confirmer. Surmontant les nombreuses difficultés d'étude et de préservation, l'entreprise menée par J. Al-Khoudary et A. Chambon pour faire connaître ce patrimoine au public local et international ne peut être que félicitée et encouragée. On regrettera seulement l'absence d'une version française et arabe sachant que, parmi les contributeurs, quatre sont arabophones et tous les autres francophones, voire français. Le titre d'un chapitre aurait pu être amélioré ; au lieu de « période grecque », il aurait été plus approprié de parler de « période perse avec influence grecque ». Enfin, il faut signaler la présence d'objets de provenance ou de datation douteuses, notamment un petit scorpion en argent qui ressemble beaucoup aux bijoux à la mode dans les années 1980-1990.

Jean-Sylvain CAILLOU

**Werner Eck, *Judäa – Syria Palästina. Die Auseinandersetzung einer Provinz mit römischer Politik und Kultur (Texts and Studies in Ancient Judaism 157)*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2014, 307 p., ISBN 978-3-16-153026-5.**

Avec ce livre soigné, publié en avril 2014, Werner Eck nous apporte un concentré d'érudition historique sur un thème qui lui est cher depuis longtemps : Rome et la Judée. Il s'agit en fait d'un recueil de 24 articles ou encore de contributions à des ouvrages collectifs déjà publiés. Une étude remonte à 1992 ; toutes les autres sont plus récentes, parues entre 1998 et 2012 ; quatre textes sont en anglais, vingt en allemand, dont l'un pour la première fois, sa

publication ayant été faite initialement en hébreu (2011). Les observations du savant allemand, en ces textes parfois réalisés en collaboration — ainsi, avec Andreas Pangerl, pour certains diplômes militaires, ou Hannah M. Cotton, plutôt pour la papyrologie —, portent surtout sur la Judée, mais s'étendent aussi à l'Arabie romaine et à des cités comme Gaza et Ascalon ; une minorité de chapitres, plus synthétiques, englobent même tout l'empire. Les deux premiers siècles de

notre ère, surtout, sont concernés. Un seul point est à regretter à l'occasion de cette publication groupée : la perte, parfois, des illustrations, un fait mineur qui n'empêche nullement de suivre les raisonnements scientifiques et d'évaluer le poids des démonstrations. Ainsi, n° 20 : « Sex. Iulius Severus, Statthalter der Provinz Iudaea/Syria Palaestina, und seine Militärdiplome » (= *ZPE* 175, 2010, de titre légèrement différent, au texte presque identique, avec six clichés).

Les thèmes abordés, bien que divers, viennent se recouper et se compléter. Les représentants et acteurs de la puissance romaine en Palestine y tiennent la première place, notamment les légats, d'autres officiers et administrateurs, ainsi que les troupes. Les aspects culturels ne sont pas oubliés non plus. En fonction des sujets précis, les sources utilisées varient ou se renforcent les unes les autres, mais l'on constate que l'épigraphie tient la première place, ce qui n'est pas pour surprendre, puisqu'il s'agit ici le plus souvent d'études nouvelles, ou de réinterprétations, réalisées à partir de documents archéologiques.

Le livre offre trois index : noms de personnes, lieux, matières. Le texte principal est soutenu par de nombreuses notes infrapaginales, signalétiques et érudites, parfois critiques, toujours précieuses. C'est dire déjà l'immense intérêt du recueil et de l'œuvre accomplie.

Les trois premiers chapitres, les plus synthétiques, montrent à quel point Rome a développé une culture épigraphique impressionnante, à la fois moyen de communication et de pouvoir. La publication des édits des proconsuls et des empereurs, sur différents supports, est illustrée de nombreux exemples, et de même la diffusion de documents comme les *S. C.*, avec le cas remarquable du *S. C. de Cn. Pisone patre*. La datation usuelle, dans les provinces, Égypte mise à part, se fait toujours par les noms des consuls, y compris des *suffecti*. Il en est ainsi pour l'Arabie, dès 106, y compris pour les documents de droit privé rédigés en grec, en araméen ou en nabatéen. Plusieurs inscriptions monumentales sont abordées, notamment celle de Tel Shalem. Le nom d'Hadrien, sur l'aqueduc de Césarée, est assurément à lire à l'ablatif, et non au datif. Il n'existe pas dans le monde romain de texte épigraphique purement honorifique : les inscriptions dont l'objet est d'honorer un

personnage font toujours partie d'un monument figuratif. Un point très important, souvent encore négligé ou incompris, c'est que, dès avant le remplacement d'Archélaos par les préfets, en 6 n. è., la région faisait déjà partie intégrante de l'empire, étant soumise à l'autorité supérieure du légat de Syrie — voir, particulièrement, p. 49-54 et, tout à fait dans le même sens, G. Labbé, *L'affirmation de la puissance romaine en Judée (63 a.C.-136 p.C.)*, Paris, Les Belles-Lettres, 2012. Les représentants de Rome en Judée n'ont pas été, fondamentalement, des agents provocateurs, comme le donnent à penser bien des récits de Josèphe, mais les représentants de la puissance romaine. L'intervention des légats de Syrie a été constante et ne s'est pas limitée aux aspects guerriers (chap. xv, p. 166-185).

Les questions militaires, précisément, ne sont pas négligées dans ce recueil aux multiples facettes. De nouveaux diplômes relatifs à la Judée ont été découverts. Avec 3 ailes de cavalerie et 12 cohortes auxiliaires, dont deux étaient milliaires, et l'arrivée d'une seconde légion, l'armée romaine, en cette province, a dû compter environ 20 000 hommes, au plus tard à la fin du règne de Trajan (p. 52). La guerre contre Bar Kokhba est évoquée à plusieurs reprises, étant fortement éclairée par les données épigraphiques, soit directement, s'agissant surtout des principaux généraux et des distinctions qu'ils ont alors reçues, soit indirectement, par le biais des diplômes militaires plus tardifs qui viennent souligner l'importance des recrutements opérés vers 133-134. La venue d'Hadrien auprès des troupes est déjà attestée par Dion Cassius ; elle est à situer au second semestre 132, ou même en 133. Les lourdes conséquences du conflit sont indiquées et analysées.

Les archives de Babatha livrent de précieuses informations sur l'exercice de la juridiction civile par les légats d'Arabie et, indirectement, de Judée, avec exemples, notamment, de délégation à un *iudex datus*.

Bien des aspects culturels sont abordés ou traités en liaison avec les textes épigraphiques et juridiques : les langues employées en ces documents sont toujours révélatrices d'une situation spécifique aux plans démographique, juridique et institutionnel. Ainsi, Caesarea Maritima a dû recevoir, à l'époque flavienne, de

nombreux vétérans ; la forte imprégnation latine de la colonie romaine se laisse maintenant bien discerner et ne doit pas être sous-estimée : il y eut remplacement de population.

L'intérêt du recueil, en ses nombreux aspects, est patent. Informations nouvelles, réinterprétations et conclusions importantes sont bien là ; et le plus notable peut-être, ce

sont toujours les qualités méthodologiques de l'auteur, qui unit la rigueur scientifique et la clarté d'exposition, dans l'analyse comme dans la synthèse. L'on a beau y être habitué, c'est un plaisir sans cesse renouvelé. Un livre à avoir sous la main.

Gilbert LABBÉ

**Maurice SARTRE, *L'historien et ses territoires. Choix d'articles (Scripta Antiqua 70)*, textes réunis par P. Brun, Bordeaux, Ausonius, 2014, 740 p., ISBN 978-2-35613-125-6.**

C'est un jeune Maurice Sartre, barbu, fumant la pipe, l'œil pétillant, que l'on découvre avec plaisir parmi les premières pages du volume. Il scrute ses « territoires », ceux d'un historien qui, comme le note judicieusement Patrice Brun dans son « Avant-propos » (p. 11-12), a su rompre avec les frontières et a inlassablement œuvré à désenclaver l'histoire ancienne (que l'on songe à son rôle dans les « Rendez-vous de l'Histoire » à Blois). Ce recueil, qui est un hommage à sa carrière, donne donc à voir des cheminements, des défrichements, des paysages à la fois cohérents et amples, variés et complexes, sur un empan chronologique qui va, en gros, de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive (pas loin de dix siècles !). Lorsque l'on a terminé la lecture de ce fort volume, on reste admiratif face à un travail qui combine si harmonieusement et si fructueusement histoire, épigraphie, archéologie, sans oublier la numismatique, l'histoire de l'art, la géographie historique, et une sensibilité historiographique rare, bref une approche complète des données historiques, adossée à une remarquable érudition au service de l'intelligibilité du passé. Cet hommage à Maurice Sartre, qui rassemble 49 essais et une précieuse bibliographie de ses travaux (p. 733-740, avec 142 références), dessine aussi en filigrane le portrait d'un grand enseignant qui a largement transmis ses savoirs et essaimé en France et bien au-delà. On n'oubliera pas de souligner aussi la collaboration constante avec son épouse Annie Sartre-Fauriat, qui fut de bien des voyages en ces territoires, à l'interface de ce que nous appelons communément la Grèce et l'Orient : Bostra,

Palmyre, Pétra, Canatha, Antioche... de l'Arabie à l'Asie Mineure, d'Alexandre à Zénobie.

Lire aujourd'hui ces belles (et nombreuses : 740 !) pages acquiert une signification particulière. Combien, en effet, de ces territoires sont encore accessibles ou intacts ? Plus que jamais, ce que Maurice Sartre nous livre, c'est un *ktéma es aei*, qu'il est important de préserver, de méditer, de prolonger par nos études, afin que ce domaine survive aux terribles épreuves qu'il traverse. Les mots « religion », « domination », « mémoire », « identité », fréquents sous la plume de Maurice Sartre, prennent un sens particulier dans le contexte actuel ; il est vrai que, de tout temps, ces régions ont constitué un enjeu en termes de circulation et d'échanges, un espace où les empires se sont succédés, complexifiant les langages, les cultures, les pratiques. Hellénisation, romanisation, culte impérial, découpages territoriaux ou chronologiques, bref « chances et risques de la métamorphose », comme le dit joliment un des articles proposés : telles sont les questions majeures des pages qui nous sont proposées et qui composent une mosaïque historique à la fois belle et riche de sens.

Il serait vain, et il est même franchement impossible, dans le cadre contraint d'un compte rendu, de rendre justice à chacun des 49 articles. En fournir la liste n'a pas davantage de sens. Signalons simplement qu'ils sont regroupés en trois sections : 1. Épigraphie, 2. Syrie et Arabie, 3. Histoire. Le découpage se tient mais il est, inévitablement, quelque peu artificiel, puisque les trois thématiques sont présentes partout. La première donne à voir, volontiers en collaboration

avec tel ou tel collègue, l'épigraphiste, éditeur des *IGLJ* et *IGLS*, maîtrisant parfaitement ces supports et les problèmes techniques qu'ils soulèvent, et capable de les faire parler de langue, de religion, d'institutions, de toponymie, de relations familiales ou commerciales... Exemplaire, à cet égard, est le travail sur le dieu Théandrios de Canatha (p. 27-38), qui repose sur un dossier de onze inscriptions. Concernant cette divinité arabe au nom grec, Maurice Sartre discute diverses hypothèses interprétatives, hiérarchisant les informations et remettant, si je puis dire, l'église au milieu du village, prudemment, solidement. C'est une leçon de méthode que cet article, comme bien d'autres dans le recueil du reste.

La deuxième section balade le lecteur dans de vastes territoires, certains familiers comme Antioche, Pétra, Bostra, Jérusalem ou Palmyre, d'autres moins connus, comme ces innombrables localités où culture grecque et traditions indigènes se rencontrent, ainsi que le rappelle l'article analysant cette dynamique dans l'Arabie romaine (p. 383-391). « Rien n'est plus délicat à interpréter que la trace d'un emprunt culturel ou artistique », écrit M. Sartre (p. 383), une sentence que l'on devrait graver au fronton de bien des édifices historiographiques, avec la même portée gnomique que le « *Gnôthi seauton* » delphique. « La seule manière de procéder consiste sans doute à faire l'inventaire systématique des signes de toute nature, à tenter de les classer et à en comprendre la portée », poursuit-il, donnant à voir sa méthode toujours empirique, solidement ancrée dans les données et les terrains, et en même temps la modestie qu'il manifeste naturellement, en dépit de son extraordinaire maîtrise des territoires qu'il fréquente. Ce dernier aspect donne à l'homme et à l'œuvre un charme tout particulier. Qu'il s'agisse de l'hellénisation ou de la romanisation du Proche-Orient, on relira en tout cas avec grand profit les pages que contient ce recueil, où les phénomènes sont nuancés, déconstruits, appréciés à l'aune de la variété géographique, politique et sociale. On est impressionné par l'article (p. 369-381) sur les progrès de la citoyenneté romaine dans les provinces romaines de Syrie et d'Arabie sous le Haut-Empire qui prend en compte tous les paramètres d'une société dont la stratification s'avère d'une grande complexité et

qui illustre bien les « chances » et les « risques » qu'impliquent les changements de statut.

Enfin, dans la section intitulée « Histoire », les questions religieuses, culturelles, sociales, politiques, économiques, territoriales contribuent à broser un tableau vivant, dynamique, toujours nuancé, sans cesse attentif aux pièges de la terminologie moderne. De même que pour « hellénisation » et « romanisation », Maurice Sartre s'interroge sur la pertinence de la catégorie moderne (et monothéiste) de « religion » pour les polythéismes antiques et il livre, dans la foulée (p. 509-530), une analyse à la fois solide et fine de la manière dont les Séleucides se sont emparés des cultes locaux avec la complicité des communautés (surtout des élites) locales. Qu'il s'agisse des légendes de fondation en tant que récits identitaires ou de l'évergétisme comme comportement social et/ou moyen de gouvernement, M. Sartre a la capacité d'aller au-delà des discours convenus que recèlent souvent les inscriptions pour sonder le jeu des intentions souvent multiples, parfois contradictoires. Avec clarté, avec érudition, avec le sens de la synthèse (voir notamment « Les colonies romaines dans le monde grec : essai de synthèse », p. 563-602, essai particulièrement réussi !), avec art (cf. « L'Histoire : un art du récit ? », p. 651-657), il restitue aux lecteurs des territoires éclairés de sens mais encore riches de questions qu'il conviendra d'approfondir. « La capacité de l'historien à construire un récit mettant en œuvre la totalité de ses sources pose nécessairement une limite à chacune de ses entreprises » (p. 655) : on ne peut que souscrire à cette sage affirmation. Pourtant, au terme de la lecture du volume, l'impression dominante n'est pas celle de « limites », mais au contraire celle de l'ampleur. Tel un « nomade » (cf. l'essai intitulé « Les nomades dans l'Empire romain », p. 659-688), M. Sartre échappe à toute autorité extérieure, si ce n'est celle des sources qu'il connaît et interprète si magistralement. S'il nous apprend (p. 665) que les nomades jouissent d'une réputation détestable, tout à l'inverse l'historien nomade qu'est Maurice Sartre est très estimé de la communauté scientifique. Il nous reste donc à remercier les collègues bordelais et les éditions Ausonius d'avoir publié un volume si bienvenu, qui fait très justement ressortir

l'importance et la portée de l'œuvre de M. Sartre, et à l'encourager à poursuivre son nomadisme scientifique, avec l'espoir que les territoires qu'il affectionne retrouvent aussi vite que possible quiétude et respect.

Pour prolonger la lecture de ce volume très stimulant, qu'il me soit permis de conseiller au lecteur de lire l'entretien avec Maurice Sartre

sur le métier d'historien, paru dans la revue toulousaine *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, et disponible en ligne (Maurice Sartre, « Entretien : Maurice Sartre et le métier d'historien », *Anabases* [En ligne], 13 | 2011, consulté le 11 juillet 2015. URL : <http://anabases.revues.org/1886>).

Corinne BONNET

**Pierre LERICHE (dir.), *Arts et civilisations de l'Orient hellénisé. Rencontres et échanges culturels d'Alexandre aux Sassanides. Hommage à Daniel Schlumberger*, Paris, Picard, 2014, 328 p., ISBN 978-2-7084-0983-5.**

Cette publication constitue les actes d'un colloque, organisé à Paris en 2009 par Pierre Leriche, à l'initiative de son Excellence G. Anastasopoulos qui présidait alors l'Assemblée permanente de l'Unesco. L'objectif était de réunir les spécialistes de l'Orient hellénisé pour dresser un bilan des travaux accomplis depuis la parution de l'article de Daniel Schlumberger « Descendants non méditerranéens de l'art grec » (*Syria* 37 [1960], p. 131-166. Cf. aussi du même auteur, *L'Orient hellénisé*, Paris, 1970), article fondamental qui orienta toute la recherche ultérieure. Le livre qui est issu de ce colloque est donc conçu comme un hommage à cet immense savant. On regrettera toutefois l'absence de Paul Bernard, qui a marqué ce champ disciplinaire par ses nombreux travaux et fut le successeur de Daniel Schlumberger en Afghanistan.

L'ouvrage commence par une introduction de Pierre Leriche (p. 11-16) qui pose les bases de la réflexion : le renouvellement de la documentation nous amène à envisager autrement que Daniel Schlumberger ne le faisait les phénomènes des contacts culturels et leurs conséquences sur le long terme pour les populations. C'est la documentation archéologique qui est ici prise en compte, mais il aurait été possible d'élargir l'investigation à d'autres types de sources ou à d'autres champs disciplinaires. Le livre présente des découvertes récentes et se divise en deux parties chronologiques, la première consacrée à l'époque où le Proche- et Moyen-Orient étaient sous domination grecque, la seconde aux

époques postérieures. L'ouvrage se termine par deux contributions, qui auraient pu être intégrées à cette seconde partie, l'une consacrée aux routes maritimes à travers l'Océan Indien et l'autre à la postérité d'Alexandre en terre d'Islam.

La première partie s'ouvre par deux articles introductifs qui exposent le contexte historique dans lequel s'est développée la présence grecque au Proche-Orient. On doit la première à Amelie Kuhrt (« The Persian empire, c. 550-330 BC », p. 51-60), qui décrit de manière synthétique les modes d'organisation et de fonctionnement de l'empire achéménide dont ne purent s'affranchir entièrement les pouvoirs grecs qui lui succédèrent. Dans le second, Pierre Leriche reprend et systématise un ensemble de réflexions qu'il a déjà publiées sur la politique de fondation séleucide (« L'hellénisation de l'Orient : urbanisation ou colonisation », p. 61-74). Il conteste l'idée autrefois répandue que les rois gréco-macédoniens eurent une politique d'urbanisation et qu'ils fondèrent des villes pour promouvoir la culture grecque. Reprenant la liste des fondations séleucides connues par l'archéologie, il montre que beaucoup d'entre elles ne furent que des postes de garde ou des colonies militaires dont le développement fut progressif.

Les autres contributions de cette première partie se partagent en trois catégories : certaines font connaître les résultats de travaux récemment conduits sur un ensemble de sites archéologiques importants ; d'autres présentent des bilans régionaux ; plusieurs enfin traitent de diverses

catégories de matériel, archéologique ou littéraire, qui éclairent notre compréhension des transferts et contacts culturels.

Les sites nabatéens d'Hégra (Arabie) et Pétra (Jordanie) sont d'abord examinés par François Villeneuve (« Chez les Nabatéens : Hégra l'Arabe et Pétra l'Alexandrine », p. 91-95). On avait tendance à considérer de manière trop simpliste que Pétra avait été marquée par les traditions hellénistiques, Hégra par les traditions arabes et Bosra par l'influence romaine, ce que nuance l'auteur. Il met aussi en évidence la diversité avec laquelle les populations parvenaient à affirmer leur identité culturelle au sein d'un même espace géographique et politique. De leur côté, Graeme Clarke et Heather Jackson présentent le site de Jebel Khalid, fondation séleucide localisée dans la boucle de l'Euphrate et fouillée à partir de 1984, qui constitue l'une des découvertes importantes de ces dernières décennies (« Evaluating cultural and ethnic identities from archaeological remains: the case of Hellenistic Jebel Khalid », p. 97-110). Cet exemple est particulièrement intéressant, car nous ne connaissons au Proche-Orient que très peu de villes contemporaines de Jebel Khalid, qui exista entre le début du III<sup>e</sup> s. et 70 av. J.-C. environ. Ils examinent ce que l'archéologie nous en apprend (graffiti, urbanisme et architecture des bâtiments publics, habitat privé, coutumes funéraires, céramique, figurines de terre cuite, sceaux et empreintes). Les auteurs concluent néanmoins, à raison, qu'il n'est guère possible d'en tirer des éléments significatifs pour caractériser les identités culturelles et ethniques des populations, car celles-ci mettent en jeu des dynamiques spécifiques qui relèvent de la psychologie et de la sensibilité des individus, qui nous sont ici totalement inaccessibles par manque de sources. Poursuivant le tour d'horizon, Roberta Menegazzi nous conduit à Séleucie du Tigre (« Seleucia on the Tigris, A Greek city in Mesopotamia », p. 117-122), immense ville qui s'étendait au moment de son développement maximal sur près de 550 ha et que l'on connaît très peu. Bien qu'elle ait constitué l'une des principales résidences du pouvoir séleucide, comme le révèle la présence de plusieurs bâtiments publics monumentaux, et que de nombreux Grecs y aient vécu, elle ne s'est pas développée en rupture avec son environnement local. C'est ce

que montre l'auteur, qui synthétise de manière très utile le résultat des travaux archéologiques et donne un aperçu des publications les plus récentes dont celles du théâtre, des sceaux et archives et des figurines de terre cuite — voir à cet égard A. Bollati, V. Messina & P. Mollo, *Seleucia al Tigris. Le impronte di sigillo dagli Archivi*, Alexandrie, 2004 ; V. Messina, *Seleucia al Tigris. L'edificio degli archivi. Lo scavo et le fasi architettoniche*, Florence, 2006 ; V. Messina, *Seleucia al Tigris. Il monumento di Tell'Umar. Lo scavo et le fasi architettoniche*, Florence, 2010 ; R. Menegazzi, *Seleucia al Tigris. Le terrecotte figurate dagli scavi italiani e americani*, Florence, 2014). Aï Khanoum constitue un autre site célèbre de l'Orient hellénisé. Grâce aux travaux menés au début des années 2000 par une équipe franco-japonaise pour réaliser un documentaire télévisé qui lui était consacré, une reconstitution 3D de la ville a été faite. L'article de Noriaki Hashimoto, Guy Lecuyot et Futuba Ueki présente l'entreprise et ses étapes, ainsi que la méthode adoptée (« Une grande cité grecque d'Asie centrale restituée en 3D : Aï Khanoum », p. 145-148). Quelques illustrations donnent une idée du résultat et montrent l'intérêt à disposer pour la première fois d'une image de la ville qui, même si elle doit être utilisée avec prudence, nous la restitue dans une forme proche de celle qu'elle dut avoir.

Changeant d'échelle, Francis Joannès s'intéresse à la Babylonie hellénistique (« La Mésopotamie à l'époque séleucide », p. 111-116). Il montre qu'elle occupa une place centrale au sein de l'espace séleucide, en raison notamment de sa richesse agricole et de ses densités humaines, et que les traditions religieuses et culturelles y conservèrent leur dynamisme, même si la confrontation avec le monde grec favorisa des transferts culturels. Cet article doit néanmoins être désormais complété par les travaux des élèves de Francis Joannès, Philippe Clancier et Julien Monerie, qui ont depuis approfondi ces différents aspects : Ph. Clancier, *Les bibliothèques en Babylonie dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.*, Münster, 2009 ; Ph. Clancier, « “Le šatammu, l'assemblée de l'Esagil et les Babyloniens”, les notables de Babylone : du relais local à la marginalisation », L. Graslin-Thomé *et al.* (éd.), *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient*



*hellénistique et romain*, Nancy, 2012, p. 297-325. J. Monerie, « Les communautés grecques en Babylonie (VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », L. Martinez-Sève (éd.), *Les diasporas grecques du VIII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Pallas 89)*, 2012, p. 345-365 ; J. Monerie, « Notabilité urbaine et administration locale en Babylonie du Sud aux époques séleucide et parthe », L. Graslin-Thomé et al. (éd.), *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient hellénistique et romain*, Nancy, 2012, p. 327-352 ; J. Monerie, *D'Alexandre à Zoilos*, Stuttgart, 2014 ; Ph. Clancier & J. Monerie, « Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique : évolution d'un relais de pouvoir », Ph. Clancier & J. Monerie (éd.), « Les sanctuaires autochtones et le roi dans le Proche-Orient hellénistique : entre autonomie et soumission », *Topoi* 19 (2015), p. 181-237 ; J. Monerie, *Aspects de l'économie de la Babylonie à l'époque hellénistique*, à paraître. L'Iran constitue un autre ensemble régional, étudié ici par Rémy Boucharlat dans une remarquable synthèse (« L'Iran à l'époque hellénistique et parthe : un état des données archéologiques », p. 123-138). Cet article prend en compte la totalité des sites identifiés, en traitant des vestiges architecturaux comme du mobilier, et s'intéresse aussi aux nécropoles. Il rend accessibles des travaux conduits par des équipes iraniennes et publiés en persan et met en évidence la complexité des influences culturelles qui se manifestèrent en Iran, différemment selon les régions et selon les périodes. Celles qui provenaient du monde méditerranéen ne s'affaiblirent pas après la disparition du royaume séleucide et connurent des réinterprétations locales. On observe aussi que l'époque parthe fut un moment de densification des espaces. Les régions du Caucase furent en revanche bien moins profondément touchées par l'hellénisme, comme le montre Florian S. Knauss qui leur consacre sa contribution (« Caucasus and hellenism. Not the common practice », p. 139-144). Il étudie l'Arménie, la Colchide, l'Ibérie, la Médie Atropatène et le royaume d'Albanie, où ce n'est qu'à partir du I<sup>er</sup> s. que devinrent visibles ces influences méditerranéennes, conséquence du développement du royaume du Pont de Mithridate VI et de l'action des Romains en Anatolie.

En bien d'autres endroits du Proche- et Moyen-Orient, des transferts culturels se produisirent dès

le début de l'époque hellénistique et contribuèrent à façonner la culture matérielle des territoires de l'Orient hellénisé. À Alexandrie, les rois lagides commanditèrent des portraits sculptés qui, dès les premiers temps de la dynastie, mélangeaient des éléments d'origine égyptienne et d'origine grecque. Mona Haggag en conclut que ces rois voulurent apparaître comme les souverains d'un monde à la fois nouveau et enraciné en terre égyptienne (« Duality and the fusion in the royal portraits of Ptolemaic Alexandria », p. 75-81). Elle envisage aussi la possibilité que leurs portraits colossaux de style égyptien érigés à l'entrée des ports d'Alexandrie et d'Héracléion-Thonis les représentaient comme les dieux protecteurs de ces deux cités, de leurs ports et de la navigation. Alexandrie constitue aussi le sujet de Joan B. Connelly qui nous propose une réflexion fort intéressante sur l'alexandrinisme, un style qui serait pour certains propre à la capitale lagide (« Alexandrianism: a twenty-first century perspective », p. 173-182). L'auteur examine la question à la lumière des découvertes récemment faites à Alexandrie, mais également à Chypre dont les productions culturelles et artistiques reflétaient au moins partiellement les tendances artistiques de la capitale. Une fois éliminée de la discussion une série d'œuvres attribuées à tort aux artistes alexandrins, il apparaît que cet art fut fortement marqué par les traditions égyptiennes. Nous devons le concevoir de manière dynamique, en évolution constante, et marqué par la recherche du monumental et du spectaculaire. Ehud Netzer (†) examine quant à lui des exemples de bâtiments qui témoignent de l'impact des traditions et des modes de vie grecs sur les rois hasmonéens et sur Hérode le Grand (« The Near East: Judea and Hellenism », p. 83-89). Sont pris en compte les palais d'hiver qu'ils construisirent à Jéricho ainsi que plusieurs autres monuments d'Hérode dont le temple de Jérusalem et son mausolée d'Hérodiûm. Élargissant la réflexion à l'ensemble de l'Orient hellénistique, Susan B. Downey revient sur l'architecture religieuse, un thème qui lui est cher (S. B. Downey, *Mesopotamian Religious Architecture*, Princeton, 1988) et qu'elle reprend à l'aune des nouvelles découvertes qui confirment ses premières conclusions. Elle étudie successivement un temple de Jebel Khalid, deux temples d'Aï Khanoum, deux autres de Séleucie

du Tigre et pour finir les temples d'Artémis et de Zeus Megistos de Doura Europos, en s'appuyant pour ces derniers sur les résultats de ses propres fouilles. Ces bâtiments présentaient un ensemble de caractéristiques typiques de l'architecture sacrée mésopotamienne ou iranienne, alors qu'ils constituaient les principaux édifices religieux de ces établissements, qui étaient tous des fondations séleucides. On notera néanmoins que, pour Ai Khanoum, l'article doit être complété par les publications récemment parues sur ce site et sa vie religieuse : L. Martinez-Sève, « À propos du temple aux niches indentées d'Ai Khanoum : quelques observations », P. Carlier & Ch. Lerouge (dir.), *Paysage et religion en Grèce antique*, Paris, 2010, p. 195-207 ; « Les cultes dans le sanctuaire principal d'Ai Khanoum (Afghanistan) : remarques sur la vie religieuse des Grecs de Bactriane », M.-C. Ferrière, M. P. Castiglioni & F. Létoublon (éd.), *Forgerons, élites et voyageurs, Mélanges à la mémoire d'Isabelle Ratinaud*, Grenoble, 2013, p. 483-504 ; H.-P. Francfort, « Ai Khanoum 'temple with indented niches' and Takht-i Sangin 'Oxus temple' in historical cultural perspective: outline of a hypothesis about the cults », *Parthica* 14 (2012), p. 109-136 ; voir aussi désormais M. P. Canepa, « Seleukid Sacred Architecture, Royal Cult and the Transformation of Iranian Culture in the Middle Iranian Period », *Iranian Studies* (1/2015), p. 71-97 et « Dynastic Sanctuaries and the Transformation of Iranian Kingship between Alexander and Islam », S. Babaie & T. Grigor, *Persian Kingship and Architecture*, Londres / New York, 2015, p. 65-117, articles que l'auteur ne pouvait connaître en raison de leur date de parution.

La céramique est un autre indicateur des échanges qui se produisirent au Proche-Orient durant l'époque hellénistique. C'est l'objet de l'analyse de Lise Hannestad qui étudie plus précisément les assemblages de Faïlaka et d'Uruk (« Hellenistic and local pottery in Southern Mesopotamia and the Persian Gulf: change and continuity », p. 157-161). Sur ces deux sites, les formes dérivent à la fois de la céramique grecque et de la céramique produite en Mésopotamie et dans le sud-ouest de l'Iran avant l'arrivée des Grecs, même si le faciès d'Uruk est un peu plus marqué par les traditions locales que celui de

Faïlaka. Ce n'est pas étonnant puisque les deux établissements n'avaient pas le même statut : Faïlaka fut surtout une colonie militaire ; Uruk devint la principale ville de Babylonie du Sud et le centre d'un renouveau de la culture akkadienne. Le propos d'Osmund Bopearachchi est de présenter quatre importants trésors monétaires récemment découverts en Afghanistan et au Pakistan et dont certaines pièces ont été analysées chimiquement (« Le monnayage des successeurs grecs et kouchans d'Alexandre le Grand », p. 163-166). Le premier, trouvé à Shaikhan Dehri (Pushkalavati), atteste que les techniques de la fonte et de la purification de l'argent étaient connues en Inde dès le v<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les deuxième et troisième contiennent des monnaies mauryas et indo-grecques et proviennent de la région de Bir Kot pour l'un, et du village de Chakval (dans le Salt Range) pour l'autre. Ils font connaître de nouveaux monogrammes et confirment certains classements proposés antérieurement. Le dernier trésor, découvert à Bégram, était constitué de monnaies kouchanes et romaines. Les analyses ont permis d'infirmer l'hypothèse, parfois avancée, que les rois kouchans ont utilisé les seuls *aurei* romains comme source d'approvisionnement pour leurs monnaies d'or. Enfin O. Boeparachchi fait état de la découverte d'une pièce d'or provenant du Cachemire, frappée au nom d'Héliodote, un roi indo-grec encore inconnu. Christina Scherrer-Schaub s'intéresse enfin aux royaumes indo-grecs en décrivant le contexte historique et culturel dans lequel ils se sont développés (« Le roi indo-grec Ménandre discuta-t-il avec les philosophes bouddhistes ? », p. 167-171). Elle part des *Questions de Milinda*, célèbre texte bouddhique qui met en scène le roi Ménandre, et s'interroge sur l'éventualité d'une présence du bouddhisme dans le nord-ouest du Pakistan pendant le II<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Parmi les analyses les plus marquantes de Daniel Schlumberger figure la réflexion qu'il avait consacrée à l'art parthe, question sur laquelle reviennent plusieurs des contributions de la seconde partie du volume. Vito Messina traite en premier lieu des réalisations artistiques de la Mésopotamie parthe (« Parthian Mesopotamia », p. 191-199). Fortement marquées par le passé babylonien de la région, elles révèlent aussi clairement l'impact de l'hellénisme. Le mélange de ces diverses

traditions favorisa le développement d'une culture et d'un art propres à la Mésopotamie, qui restèrent vivants pendant une grande partie de l'époque parthe, comme en témoignent la décoration architecturale, la sculpture ou encore la coroplathie. Les œuvres de la fin de l'époque parthe, marquées par la frontalité et de plus en plus déconnectées de leur environnement, s'en affranchirent néanmoins. Prudemment, l'auteur se demande si ces représentations, malgré leur manque de réalisme, ne furent pas les derniers avatars de l'art hellénistique et non le produit d'un art que l'on a qualifié de parthe. C'était en fait la position défendue en son temps par Ernest Will (« Art parthe et art grec », *Annales de l'Est* 22 [1959], p. 125-135 [= *De l'Euphrate au Rhin, Aspects de l'hellénisation et de la romanisation du Proche-Orient*, Beyrouth, 1995, p. 783-795]) et sur laquelle revient aussi Michal Gawlikowski, en prenant appui sur l'art de Palmyre (« Palmyre entre l'Orient et l'Occident », p. 201-207). Il estime que si les Parthes ont introduit en Orient certains éléments iconographiques (costume, armement), ils ne furent pas les créateurs de la convention de frontalité, omniprésente dans l'art figuré de leur époque. L'auteur préfère y reconnaître une influence des traditions artistiques romaines et le résultat de contraintes économiques : les populations du désert syro-mésopotamien préférèrent représenter leurs divinités sous la forme de reliefs, donc en deux dimensions, plutôt que sous la forme de statues, trop coûteuses et complexes à exécuter. Françoise Alabe reprend elle aussi la question, mais à propos de l'art de Doura Europos (« Y a-t-il un art parthe à Europos-Doura ? », p. 209-216). Son objectif est surtout de présenter plusieurs découvertes récentes de la Mission franco-syrienne d'Europos Doura et de préciser le contexte historique et artistique dans lequel ces œuvres ont été produites. Elle montre que des tendances artistiques d'origine diverse se manifestaient dans la ville. Ces tendances coexistaient, mais elles pouvaient aussi parfois se mélanger, ce qui impose une approche prudente et nuancée lorsqu'on cherche à qualifier les réalisations artistiques qui y furent produites. Hatra constitue un autre centre important de la région. Roberta Venco Ricciardi et Alessandra Peruzzetto décrivent plusieurs de ses temples (« Hatra, ville arabe entre monde hellénistico-

romain et monde parthe », p. 217-222). Ils furent les produits d'une école architecturale marquée à la fois par le monde syrien romanisé, où l'héritage hellénistique se combina aux nouvelles tendances de l'art romain, mais également par les innovations mises au point dans le monde parthe. Carlo Lippolis propose enfin une synthèse actualisée des connaissances sur Nisa, la première grande capitale des Arsacides, probablement fondée par Mithridate I<sup>er</sup> sous le nom de Mithradatkert (« Parthian Nisa: art and architecture in the homeland of the Arsacids », p. 223-230). Le plan de ses monuments est représentatif de l'architecture centrasiatique, mais de nombreuses trouvailles montrent que travaillaient aussi à Nisa des artistes grecs ou formés aux techniques grecques, capables d'adapter les modèles grecs au goût des élites et de la cour royale. Nisa fut donc l'un des grands centres artistiques du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.

À l'exception de la contribution de Nevzat Çevik consacrée au Hierothésion du Nemrud Dağ, sanctuaire fondé par Antiochos I<sup>er</sup> de Commagène qui symbolise pour l'auteur les relations entre les mondes orientaux et occidentaux (« Nemrud Dağ of Commagene: *dexiosis* of East and West », p. 185-190), les autres articles de la seconde partie portent sur l'Asie centrale. Pierre Leriche, Eduard V. Rtveladze et Ségolène de Pontbriand donnent un aperçu de l'histoire de la Bactriane hellénistique et kouchane (« La Bactriane du Nord hellénisée », p. 231-238). Selon eux, c'est principalement après la chute du royaume gréco-bactrien que la région s'urbanisa et fut le centre d'une culture profondément marquée par l'hellénisme. De son côté, Pierre Cambon réexamine les problèmes soulevés par le trésor de Bégram, qu'il présente en détail et date de l'époque des rois indo-parthes ou de l'époque de transition entre ces derniers et les premiers Kouchans (« Bégram entre l'Inde, l'Asie centrale et le monde méditerranéen », p. 239-244). Ce trésor est un bon révélateur de l'intensification des échanges commerciaux à longue distance entre le monde méditerranéen, l'Inde et la Chine. Les deux contributions suivantes débordent un peu de la thématique générale sur l'Orient hellénisé. Christian Luczanits étudie l'impact de l'art du Gandhara sur les régions voisines et conclut qu'il fut assez limité (« The diffusion of

Gandharan and Indian models in South Asia », p. 245-250). De son côté, Michel Tardieu évoque la figure de Mani, fondateur du manichéisme, et montre l'importance du livre et de la tradition littéraire pour les tenants de cette religion (« Les signes manichéens de la nouveauté religieuse », p. 251-255).

Avant une brève note de Pierre Leriche sur le pillage des sites du Proche- et Moyen-Orient et la destruction du matériel archéologique, l'ouvrage se clôt par deux communications d'Ariane de Saxcé et de Maria Kampouri-Vamvoukou. Dans la première, l'auteur étudie la façon dont les différentes routes maritimes qui joignaient la péninsule indienne à l'Égypte et au Proche-Orient se sont constituées et ont évolué, accordant une attention spéciale au phénomène de la mousson et à l'exploitation qui en était faite par les navigateurs. Elle montre ensuite que ces routes maritimes n'étaient que les segments de réseaux complexes, qui empruntaient aussi des routes terrestres et fluviales (« Routes maritimes et contacts culturels entre la Méditerranée et l'Asie », p. 271-283). La seconde nous transporte quelques siècles après la période considérée dans le volume et s'intéresse à la postérité du personnage d'Alexandre en terre d'Islam à travers la littérature arabe et persane (« Le parcours littéraire du Roman d'Alexandre en Orient : son impact sur l'art de l'Islam », p. 285-298).

Le très intéressant article de Antonio Invernizzi constitue la véritable conclusion de l'ouvrage et aurait mérité à ce titre d'être placé à la fin pour gagner en visibilité (« Réflexions sur les rencontres interculturelles dans l'Orient hellénisé », p. 257-267). Son propos est d'expliquer les raisons du succès et de la durabilité de l'hellénisme dans les mondes orientaux, tout en donnant des exemples de ces deux phénomènes. Il considère que l'hellénisme a fourni aux divers peuples habitant ces territoires un langage commun, qui leur permettait d'interagir sans perdre leur personnalité. L'art grec offrait une grande richesse et une grande variété de modèles figuratifs, susceptibles d'être adaptés aux goûts locaux et d'être réinterprétés en fonction des traditions locales. C'est la raison pour laquelle ces traditions purent reprendre de la vigueur et se perpétuer.

Au total, nous disposons donc d'un ouvrage intéressant, qui permet de réactualiser nombre de connaissances, à un moment où le patrimoine archéologique et culturel des pays qui constituent l'Orient hellénisé est en grand danger de disparaître. Le livre est en outre une belle réussite éditoriale et l'on ne peut qu'en conseiller la lecture.

Laurianne MARTINEZ-SÈVE

**Peter ALPASS, *The Religious Life of Nabataea (Religions in the Graeco-Roman World, 175)*, Leyde/Boston, Brill, 2013, 256 p., ISBN 9789004190511.**

Le même éditeur avait publié dans la même collection (vol. 136) douze ans auparavant (2001) l'étude de John F. Healey, *The Religion of the Nabataeans. A Conspectus*, et l'on ne voit pas, à première vue, que les découvertes aient été d'une telle ampleur qu'il ait été nécessaire de publier un travail qui, certes, fait honneur à son auteur, mais n'apporte guère de nouveautés réelles. Certes, le sous-titre du livre de Healey soulignait que l'auteur esquissait un point de vue, une approche personnelle, de la question, mais n'est-ce pas le cas de tout livre scientifique qui n'est pas le simple exposé des faits matériellement établis ? Peut-

être est-ce plutôt dans le titre lui-même qu'il faut chercher la différence entre les deux conceptions que se font Healey et Alpass des cultes des Nabatéens. Healey avait une approche globale de la religion des Nabatéens, regroupant dans un même chapitre ce qui relevait des sanctuaires, dans un autre les dieux principaux (ou jugés tels), c'est-à-dire Dushara, Allat et al-'Uzza, dans un autre encore les divinités qualifiées de mineures mais qui ne le sont peut-être que faute de documentation. Healey était bien conscient de la diversité de cet immense royaume mais ne tenait guère compte des nuances régionales et

tentait donc une description d'ensemble, de ce qu'il considérait en somme comme un système organisé, la religion d'un peuple qu'il ne définissait d'ailleurs pas réellement, les Nabatéens, dont il semblait sous-entendu qu'ils étaient les habitants du royaume.

La démarche de Peter Alpass en diffère radicalement sur plusieurs points. D'abord, il a une approche strictement régionale de la vie religieuse, considérant comme des ensembles séparés Pétra et ses environs, Hégra et le nord du Hédjaz, le Néguev, le Hauran et enfin ce qu'il nomme la région centrale de la Nabatène avec les trois sanctuaires de Khirbet Tannur, Khirbet Dharih et Dhat Ras. Plutôt que de parler d'une religion des *Nabatéens*, il examine la vie religieuse de la Nabatène, sans préjuger de l'appartenance culturelle, ethnique ou tribale des populations considérées. Et l'on ne peut guère lui donner tort tant il apparaît que les populations du nord du royaume (en gros celles du Hauran) ne semblent pas radicalement différentes de chaque côté de la frontière qui sépare le royaume nabatéen du royaume séleucide puis des États hérodiens et enfin de la province de Syrie. Le seul critère pour faire entrer un site dans son enquête est donc qu'il ait appartenu au royaume nabatéen de manière significative. Sia constitue la seule exception car il fallait bien revenir sur toute une tradition, démontée depuis longtemps par Jacqueline Dentzer-Feydy, attribuant à Dushara — considéré alors comme une sorte de dieu national ou dynastique des Nabatéens — l'un des sanctuaires du lieu. Surtout, il lui fallait redire ce que d'autres ont déjà exprimé, à savoir que toute la tradition historiographique qui attribue les monuments de Sia, Canatha et leur région aux « Nabatéens » est fondée sur une lourde erreur d'appréciation des savants américains des expéditions de Princeton, qui nommèrent indistinctement « nabatéen » tout ce qui était antérieur d'un ou deux siècles à l'annexion romaine, sans s'inquiéter de savoir si la région avait été réellement sous le contrôle des Nabatéens. On sait le succès qu'a connu cette appellation, aussi bien chez les savants qui voient cela de Sirius que chez les militants nationalistes trop heureux d'attribuer à un peuple qualifié d'arabe toutes les réalisations prestigieuses de Qanawat et des environs. La désignation d'époque « pré-provinciale » qu'a proposée Jean-Marie

Dentzer (*Hauran I*, 1985-1986) a l'avantage de ne pas préjuger de la domination politique ni culturelle de la région aux 1<sup>er</sup> s. av. - 1<sup>er</sup> s. n. è., sans écarter la possibilité que les Nabatéens aient pu jouer, ici ou là, un rôle qui n'est manifeste, jusqu'à maintenant, que dans les limites connues de leur royaume. Suivant cette ligne, Peter Alpass ne prend donc en considération ni Suweida, ni Canatha, pas même Adraa, leur appartenance aux maîtres de Pétra étant soit trop brève (pour les deux premières), soit, pour la dernière, jugée douteuse ou, en tout cas, pas réellement assurée (ce qui nous semble très excessif : son appartenance à la première province d'Arabie semble suffire à en attribuer la tutelle aux rois nabatéens). De plus, comme pour compliquer encore sa tâche, Alpass refuse d'utiliser la documentation d'époque impériale, jugeant qu'elle était trop susceptible de s'écarter du culte d'origine sous l'influence gréco-romaine. Il ne consent avec réticence qu'à quelques exceptions point trop lointaines dans le temps (par exemple l'autel bilingue d'Umm al-Jimal *IGL Jordanie* V/1, 98, que Littmann datait autour de 100, ce qui le rend acceptable). Cela explique qu'il puisse se passer facilement de la documentation (maigre) livrée par Adraa puisqu'elle est tout entière d'époque romaine. Sa quête est donc bien un tableau de la vie religieuse au sein du royaume nabatéen, des populations quelles qu'elles soient, en s'en tenant strictement à l'époque royale.

On devine sans peine qu'il n'est guère possible de résumer un livre riche, très au courant de la bibliographie récente, et où chacun trouvera quelques vues originales sur des questions particulières et beaucoup de démonstrations reprises sans grand bénéfice de questions qu'on pouvait déjà considérer comme réglées, comme l'absence d'un temple de Dushara à Sia (p. 183) qu'Alpass préfère attribuer à une déesse Sia. En revanche, il valait la peine de reprendre la documentation qui met en évidence l'importance d'Allat à Salkhad et à Hébran. Il se dégage de l'ensemble quelques idées force qu'il sera difficile de ne pas accepter. D'abord que la vie religieuse dans le royaume repose sur des traditions locales variées, ce qui rend très imprudente toute prétention de reconstituer une « religion des Nabatéens » puisque ceux qui méritent cette appellation ne sont sans doute pas très nombreux,

et difficiles à identifier. Mais on ne peut pas non plus considérer comme édomites ou moabites des sanctuaires de Nabatène centrale qui empruntent sans doute à des traditions locales anciennes mais aussi à l'extérieur de la région, sans que l'on sache dater ces emprunts, ni même toujours les identifier avec certitude. Certes, on peut isoler quelques traits à peu près établis, comme le refus des images (refus qui néanmoins cède peu à peu face à la « modernité gréco-romaine » avant même l'époque provinciale). De même, la présence des salles de banquets à Pétra et à Hégra plaide en faveur d'un rôle majeur de cette manifestation lors des célébrations religieuses, mais ce n'est pas propre aux Nabatéens et aux populations du royaume puisqu'on en trouve aussi bien à Palmyre, par exemple. Parmi les dieux, Dushara semble fortement lié au royaume, sans qu'on puisse en faire un dieu dynastique ou même national : les rois l'honorent tout particulièrement, mais aussi bien les Nabatéens établis au loin (Pouzzoles) et même des populations hors du royaume (Suweida). Comme le suggère Alpass,

« it seems that Dushara was the first deity to turn to, suggesting that he was perhaps thought of as representative of the kingdom and its inhabitants and acted as an expression of some kind of common Nabataean identity ». Aucun dieu ne tient une place aussi éminente et n'est plus répandu dans toutes les régions du royaume que lui. L'associer à une identité des habitants du royaume est peut-être excessif, mais il doit bien y avoir quelque chose de ce type. Pour ce qui est d'une « religion nabatéenne », Alpass se montre plus réservé et estime que la communauté de certaines pratiques et le caractère central de Dushara n'autorisent pas à parler d'un système organisé et commun à l'ensemble du royaume. Cela tient peut-être en partie au caractère disparate et dispersé de la documentation mais, comme il le souligne avec justesse, gardons-nous de reconstruire un système religieux cohérent à nos yeux mais qu'aucun Nabatéen ne reconnaîtrait pour être le sien. Utile appel à la prudence.

Maurice SARTRE

**Andreas J. M. KROPP, *Images and Monuments of Near Eastern Dynasts, 100 BC – AD 100*, Oxford, Oxford University Press, 2013, 497 p., ISBN 978-0-19-967072-7.**

This substantial monograph is a revised and expanded version of the DPhil thesis by Andreas J. M. Kropp. It falls into six well-defined chapters: (1) Methods, dynasts, and kingdoms; (2) royal portraits, (3) royal palaces, (4) royal tombs; (5) kings and cults and finally (6) images and monuments: projections of royal ideology. The monograph focusses on six major « Client Kingdoms » of the period under consideration, the Kommagenian, Emesan, Ituraean, Nabataean, Hasmonaean, and Herodian dynasties. These were Client Kingdoms of different backgrounds but situated within the same problematics, namely how to preserve their people's dignity and also show loyalty to the new rulers. Taking into account relevant textual and archaeological sources the monograph is focused on the visual representations of these local rulers as expressed through a string of monuments (tombs, coins, temples, palaces and portraits). It deals with

the visual strategies and messages embedded in the various categories of material while contextualizing these within their cultural and societal framework where the viewer played a large role. Rome's two basic instruments of rule was direct and indirect administration. The regions under consideration in this monograph are the so-called Client Kingdoms, regions of indirect rule, which on the one hand relieved Rome of some direct involvement and expenses, but on the other hand was not without risks and uncertainties which the history of the Near East in this period also bears witness to.

The first chapter in a condensed format sets out the history of the regions of the Client Kingdoms on which the book focusses along with giving an introduction to the various categories of material evidence and their implications. It holds a comprehensive bibliographic introduction to these six Client Kingdoms.

Chapter 2 on royal portraits give insight into why royal portraiture in the Near East often leaned towards models from outside, namely because portraiture was not a category of expression which was usually employed in the Near East along the lines of Hellenistic and Roman period portraiture from other regions. This is also one of the reasons for the sparse portrait material found in the Roman Near East —apart from the exceptional case of Palmyra, which remains a different story. The earliest coin issues of the Nabataean king Aretas III (87 BC? – 62 BC) continues the late Seleucid tradition with the Tyche on the reverse. The legends are also in Greek, even stating that the king is *Philhellen*. Kropp goes on to show how coins combine a set of Roman influenced symbols such as diadems with more local symbols such as Parthian clothing as is the case with many Nabataean coins as well as even incorporating symbols of defiance towards the Roman rulers, such as the implementation of the laurel wreath by Nabataean kings. However, as Kropp also shows even the diadems seem to be influenced by eastern traditions and point to Parthian influence. In the case of the Hasmonaeans Kropp shows how even in a cultural sphere where human depiction/iconography at least officially was avoided due to religious reasons, strong allusions to kingship/rulership was made on coins, such as on coin minted by Alexander Jannaeus where the royal diadem is shown as a substitute for the ruler himself. Kropp addresses the few sculpted portraits which may be connected with royalty as well as the only known portrait of an Emesan ruler, which derives from a golden seal ring discovered in a shaft tomb in the western necropolis of Emesa (fig. 37). Kropp solidly shows that Near Eastern rulers were aware of the trends which emerged from Rome, but that not all of them made an effort to align their imagery with these trends in the Late Hellenistic and Late Republican periods. However, when Augustus developed his portraiture the rulers of the Near East gradually adopted the Julio-Claudian style where classicism stood at the center along with the defined hairstyles, which we know so well from Roman portraiture. Most strikingly the argument is made that the portrait styles of the various client kings were not influenced across kingdom borders, but rather much more oriented towards either the center of power or towards

developing and building on local traditions.

Chapter 3 on Royal Palaces gives an extensive overview of palatial constructions along with a nice set of ground plans which are very helpful. Of course the Herodian palaces occupy much of this chapter. Since palatial architecture played a crucial role in Herod's self-representation towards the new rulers as have become even more evident over the course the last decades' research within that field, Herodian palaces necessarily need to take center stage in a chapter on the palaces of royalty. The question remains, however, whether other local client kings also employed palatial architecture to an extent as Herod, and whether these possibly only have not come to light until now, or whether Herod indeed was a forerunner in this field and saw a possible line along which he could represent himself as a king, but without offending the local Jewish population since the architecture was not based on necessarily involving human representations. The chapter also holds analyses of the Royal Palace and paradeisos in Petra of the Roman period as well as giving introductions to the earlier examples from Pella, Jebel Khaled and Iraq al-Amir as some of the prominent forerunners for Roman period palatial architecture in the region.

Chapter 4 is a tour de force of monumental tomb constructions in the various Client Kingdoms under consideration. It includes a variety of monuments from Nemrud Dagh in Turkey to Petra in southern Jordan. It is certainly the most complex chapter of the book since the identification and association of several of these monuments are not secured and much must be left to assumptions about their connections to the local elites, which they definitely had, but which cannot be pinned down to exact persons. Again Herodian architecture dominate this chapter, both due to the state of preservation but also due to the fact that Herod indeed expressed his *romanitas* through the adaptation and development of Roman type monuments in a variation over themes and therefore the Judaeian region is dense with architecture testifying to elite monuments of this period. The observations about the use of core Roman building techniques, among this the rare use of *opus reticulatum* in Jerusalem in a monumental construction to the west of the old city, possibly to be identified with the *mnemeion* of Herod mentioned by Josephus is of great

interest. This seems to be one way of implying Roman affiliation in a very direct way through architecture, which again speaks of Herod's preference for expressing his loyalty towards Rome through his extensive building programs.

Chapter 5 entitled Kings and Cults takes a closer look at cults and sanctuaries which were supported and promoted on local royal initiative. It examines on the one hand ruler and dynastic cults and on the other hand the introduction of the imperial cult, which almost exclusively in the context of local rulers again comes back to evidence relating to Herod's implementation and support of ruler worship. This is the most substantial chapter in the monograph and also shows the overview which the author commands over the material relating to these issues. We are introduced to a wealth of material and sources including literary sources, coin imagery, sculpture and architecture testifying to the abundance of material categories through which religious affiliation and cults were used to underline rulership and reaffirm affiliations. The conclusion to the chapter sums up the discussions in scholarship about whether or not there was cultic continuity in the Near East, discussions which have been driven by two hardline fronts either advocating for local cults continued in the guise of Greek ones or arguing that there was no continuity from the Hellenistic period into the Roman and that Greek mythology was indeed taken over as it was and supplanted local religious life. Kropp is an adherer of the first line of argumentation, which has also become the more prevalent one in modern scholarship.

Chapter 6 is a summary and conclusion which is divided into sections on each Client Kingdom treated in the monograph and which pulls together their particularities and the way in which the monograph has laid out how the local rulers navigated in a changing political landscape. The chapter begins with a quotation, which deserves to be quoted here as well, since it indeed neatly sums up one line of approach to what it was that the rulers of these regions were beginning to do:

“The real Hellenization of the Seleucid Empire, outside Asia Minor, began only after the end of Seleucid domination, when the Hellenizing process was taken over by the native rulers...they needed to adopt Greek civilization in order to play a role in international politics”

(E. J. Bickerman, *The Jews in the Greek Age*, Londres, 1988, p. 302).

This is exactly what the present monograph shows: namely that when local rulers seized the opportunity to shape their own images and monuments to express their stand in the Roman Empire a varied and diverse picture emerged, which shows that local identities were strong and differing across the Client Kingdoms of the Roman Near East. The unique possibility which was created as a result of Octavian's victory at Actium was across the Near East taken as a welcome moment to reassess and reformulate local ways to expressing elite culture and with the words of the author “ruling over populations that had hardly been exposed to Hellenism in the previous centuries, these new monarch were able to exploit their privileged contacts with the Greco-Roman world to introduce “modern” Mediterranean culture from abroad and thanks to considerable resources, integrating them into large scale projections of their own royal authority.”

Certainly this monograph is a wonderful collection and thesis of the material pertaining to imagery and monuments of client kings in the Late Hellenistic and early Roman Near East. One is left with the impression that this monograph gives a comprehensive and exact overview of the available material and gives solid discussions of these categories binding them into the larger framework of the local politics as well as the imperial political framework. Kropp argues convincingly that these client kings were not first and foremost concerned with each other, but much more with the image which they represented towards the rulers of Rome. This in many ways is not surprising, however, it still brings food for thought about the way in which these regions and their rulers saw themselves within the framework of the expanding Roman Empire and how this reorientation of outlook indeed did change the ways in which local art and architecture developed in the early Roman period. This comprehensive collection of the material and its fresh look at ways of interpreting the material within its regional and imperial contexts makes this a brilliant start for anyone looking to understand the early Roman Near East and its societies.



**Jean-Michel RODDAZ & Jean-Claude GOLVIN, *Hérode le roi architecte*, Arles, Errance / Actes Sud, 2014, 168 p., ISBN 978-2-87772-566-8.**

Ce livre très particulier rendra sans doute de bons services. Synthèse à destination du grand public cultivé, il est constitué d'un texte d'une grande clarté de J.-M. Roddaz (Université de Bordeaux, Institut Ausonius) et d'une série abondante d'aquarelles dues au talent de J.-C. Golvin. L'ouvrage est publié par les éditions Errance, dont on sait le rôle éminent qu'elles ont joué, depuis des décennies, au service de la vulgarisation archéologique, grâce à l'enthousiasme de leur fondateur Frédéric Lontcho. L'heure de la retraite sonnée, ce dernier sut confier le flambeau aux éditions Actes Sud, qui le maintiennent au même niveau d'exigence. Grâce leur soient rendues !

Hérode, un demi-juif pro-romain, est un personnage fascinant qui demeure l'objet de jugements contradictoires. La comparaison avec David, le bon roi (contre le mauvais prince) fut souvent faite. Deux belles photographies pleine page referment l'ouvrage, un superbe Hérode de Saint-Trophime d'Arles et, en vis-à-vis, un beau David de Saint-Martin de Crau, dans le Gard. Actes Sud utilise à bon escient son implantation à Arles ! Pour les uns, Hérode est un second David (c'est l'opinion de son conseiller Nicolas de Damas), pour d'autres, fondés sur l'évangile de Matthieu, c'est le criminel du massacre des Innocents, le roi d'une Judée vendue aux Romains détestés. Ses réalisations architecturales, nombreuses et spectaculaires, ont été l'objet de recherches archéologiques anciennes et récentes (l'ouvrage rend hommage, en particulier, à l'archéologue israélien Ehud Netzer, récemment décédé). Elles permettent d'apporter aux analyses historiques fondées sur les textes anciens un éclairage très cohérent et d'une importance capitale. Les auteurs rappellent à juste titre que si l'*Hérodion* a été identifié dès 1836, il a surtout été exploré par E. Netzer de 1972 à 2000. C'est donc un dossier renouvelé récemment que ce livre présente avec clarté.

Une première partie offre un résumé du règne, depuis les origines jusqu'au drame final d'un roi ami des Romains, semblable à tant d'autres princes hellénisés mais qui sombra

sur le tard dans une paranoïa sanguinaire que personne ne conteste. Il est accompagné de tableaux chronologiques et généalogiques de grande utilité (les divers personnages de la famille ayant une fâcheuse tendance à porter le même nom) et de cartes (un peu sommaires et qui auraient gagné à être harmonisées (ainsi celle de la p. 74 où cohabitent des noms français [Césarée], latin [Antonia] et grecs [Paneion]). Il résume l'essentiel de façon très satisfaisante. Une deuxième partie, la plus copieuse de l'ouvrage, passe en revue les monuments d'Hérode, les « forteresses du désert » (Machéronte et Massada) puis les grandes réalisations que furent Jéricho, la résidence d'hiver, Samarie, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Jérusalem, la capitale du royaume d'Israël aux IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s., qui fut entièrement reconstruite par Hérode sous le nom de Sébastè (pour honorer Auguste), sa capitale Jérusalem et son Temple, Césarée Maritime « la vitrine du royaume » et son port artificiel, enfin l'*Hérodion* (qui cache peut-être la tombe du roi). Une brève conclusion « Modèles et influences : une *koiné* méditerranéenne sous le regard de Rome » termine l'ouvrage. Les notices présentant chacun de ces monuments sont fort claires, elles sont accompagnées des plans nécessaires et surtout des aquarelles de restitution de J.-C. Golvin qui constituent l'attraction principale du livre. On sait l'obstacle principal que rencontre ce type d'images. Les élévations, par exemple, ne sont pas toujours connues, ce qui pose de redoutables problèmes de restitution des modes de couverture ou de la hauteur des bâtiments. Il faut donc les regarder avec un esprit critique et tenir compte des incertitudes ou des choix parfois arbitraires de l'auteur de la restitution.

La littérature archéologique actuelle est pleine de restitutions « en 3D » ou de magnifiques reconstitutions animées, à l'intérieur desquelles l'œil se meut comme par miracle (informatique). Mais on peut, souvent, en regretter la raideur quelque peu automatique, et l'on peine à marquer la limite entre la réalité archéologique et la fiction. C'est pourquoi de bons architectes n'hésitent pas à se lancer dans des dessins qui doivent beaucoup

à leur talent, mais dont le charme n'est jamais absent, ce qui souligne la nature « évocatrice » de ces œuvres, au lieu de tenter de faire croire qu'on a affaire à de véritables photographies (d'une réalité disparue). Je songe, par exemple, aux nombreuses restitutions d'Olivier Callot, qui fit beaucoup pour la compréhension des bâtiments de l'époque du Bronze récent à Ougarit. Ce type d'illustration n'est pas une nouveauté. Dès 1956, Jacques Martin s'était lancé dans cet exercice de reconstitution architecturale, y compris au sujet du lointain Orient (*La Tiare d'Oribal* date de 1958). Si l'on sait les contempler avec le recul nécessaire, elles présentent un intérêt majeur, en proposant une « vue d'artiste » qui demeure cependant aussi proche que possible de la réalité antique telle que peut la proposer l'analyse archéologique. Les écueils sont innombrables, mais ils poussent à la réflexion. C'est ainsi que des restitutions différentes du palais d'Iraq el-Amir, en Jordanie, ont pu être proposées, selon qu'on suit les hypothèses d'E. Will ou de F. Larché. Dans cet exercice difficile, l'appel au talent de J.-C. Golvin est justifié. Cet artiste propose en effet, depuis des décennies, des restitutions remarquables — et remarquées — de monuments égyptiens, grecs ou romains. Dans ce dernier ouvrage sur les bâtiments d'Hérode, la cinquantaine d'aquarelles souvent reproduites pleine page (certaines plusieurs fois...) évoque de manière saisissante une œuvre grandiose. J'avoue être très sensible au charme, à la beauté et à l'utilité de ces propositions.

Certes, on peut n'être pas d'accord avec certains choix de restitution. La vue cavalière du centre de Babylone, qui ouvre le livre p. 14-15, est fidèle aux hypothèses de D. J. Wiseman (*Nebuchadrezzar and Babylon*, Londres, 1985, pl. II) concernant la localisation des fameux jardins suspendus. Cette proposition était déjà celle de F. Wetzel en 1930 (F. Wetzel, *Die Stadtmauern von Babylon* [WVDOG 48], 1938, Leipzig, fig. 2 p. 67), reprenant celle de Herbert Anger en 1927, popularisée par un tableau de Maurice Bardin souvent reproduit. Mais de nombreux spécialistes pensent aujourd'hui que ces célèbres jardins étaient localisés... à Ninive. De même, la reconstitution du Mausolée d'Hérode telle que proposée p. 135 et 140, fortement inspirée par la tombe dite « d'Absalon » à

Jérusalem, à la suite de E. Netzer, n'est qu'une hypothèse parmi d'autres. Le texte, p. 139, précise bien que « l'évocation du Mausolée que nous proposons est inspirée de la restitution de R. Laureys-Chachy [dans E. Netzer 2009, p. XII et fig. IV] [...] très vite contestée, avec de bonnes raisons semble-t-il ». De même, la grande et belle restitution de Jérusalem, p. 106-107, doit être « lue » parallèlement avec la légende du plan de la ville publié p. 105, trop sommaire, mais qui précise « 5. Emplacement *supposé* du théâtre [...] 8. Emplacement *hypothétique* du palais de Caïphe, 9. Hippodrome ? » (nos italiques). En fait, toute la restitution de Jérusalem de J.-C. Golvin demeure inspirée par la grande maquette de Avi-Yonah, qui date de 1966, et qui a été souvent contestée. Le lecteur devra donc se garder d'une confiance par trop aveugle en ces reconstitutions. Il n'en demeure pas moins qu'elles évoquent de manière saisissante une réalité qui fut assez grandiose, si l'on en juge par les seuls restes misérables qui nous sont parvenus, comme le fameux « mur des Lamentations » ici photographié, ou l'enclos d'Hébron, non illustré (on aurait pu recourir à telle photographie ancienne). On peut déplorer, d'ailleurs, la rareté des photographies. Elles sont souvent superbes (Massada, Machéronte). On aurait pu recourir aussi à d'autres monuments contemporains, quoique non hérodiens, mais mieux conservés, comme Palmyre, Baalbek, Iraq el-Amir ou tels temples romains de Syrie.

On apprécie les citations abondantes de textes anciens mis en regard des images de J.-C. Golvin, en particulier celles de Flavius Josèphe, témoin privilégié de l'admiration suscitée par les réalisations hérodiennes chez les contemporains du roi. À ce sujet, on peut déplorer l'absence criante d'une édition pratique en français du célèbre historien juif. J.-M. Roddaz et J.-C. Golvin utilisent un texte « numérisé et mis en page par R. D. Fournier, à partir de la traduction de S. Reinach », sans en donner la référence précise. J'avoue que pour ma part, j'utilise, parce que c'est pratique, la traduction d'Arnaud d'Andilly (dans une réédition de... 1842 !), mais on pourrait espérer pouvoir mettre sur sa table, à côté du Roddaz & Golvin, un « livre de poche » scientifiquement établi du grand auteur juif si heureusement parvenu jusqu'à nous, sans attendre l'achèvement, à horizon lointain, d'une

édition scientifique toujours promise et jamais achevée.

De même, on peut regretter que la bibliographie proposée dans l'ouvrage sous recension soit aussi sommaire. Un encadré, p. 118, précise : « les missions archéologiques [...] ont donné lieu à d'importantes publications dont nous nous inspirons dans cet ouvrage », mais que les auteurs ne se donnent la peine de préciser ni dans le corps du texte, ni dans la bibliographie finale. Certes, ils rendent hommage à Ehud Netzer, décédé accidentellement en 2010 lors de ses fouilles sur l'*Hérodion*, et à l'un de ses ouvrages traduit en anglais, *The Architecture of Herod, the great builder*, Tübingen, 2006. Mais il n'est nulle part fait mention d'un Netzer 2009 cité plusieurs fois (avec des références précises aux pages et aux illustrations), p. 127, 132, 139, 153. S'agit-il de l'article de Netzer « Palaces and the Planning of Complexes in Herod's Realm », D. M. Jacobson & N. Kokkinos (éd.), *Herod & Augustus, Papers*

*presented at the IJS Conference*, Londres, 2005, Leyde/Boston, 2009, p. 171-180 et 428-454 ? ou d'un autre ? Une liste précise des œuvres nombreuses de Netzer, puisque c'est le grand inspirateur de l'ouvrage de Roddaz & Golvin (ou simplement un choix judicieux) n'aurait pas été superflue.

Cet ouvrage n'apprendra sans doute pas grand-chose aux spécialistes de la période. Mais il sera d'un grand secours à quiconque désire approcher de manière originale et bien informée un personnage qui mérite mieux, probablement, que la réputation exécrationnelle colportée par les sources chrétiennes. Son œuvre architecturale, aux confins des mondes gréco-romain et juif, ainsi superbement illustrée, fournit une approche convergente avec le témoignage des textes contemporains. L'art de J.-C. Golvin le met superbement en lumière.

Jean-Louis Huot

**Lucinda DIRVEN (éd.), *Hatra. Politics, Culture, and Religion between Parthia and Rome (Oriens et Occidens 21)*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013, 364 p., ISBN 978-3-515-10412-8.**

Hatra, l'un des sites les mieux conservés du désert syro-mésopotamien, et sans doute l'un des plus menacés par l'occupation de la région par les djihadistes de Daesh, a fait l'objet en 2009 d'un passionnant colloque à Amsterdam, essayant de faire le point sur la ville après la reprise des travaux à la fois par le Département des Antiquités d'Iraq et deux missions étrangères, l'Italienne de Roberta Venco Ricciardi et Alexandra Peruzzetto d'une part, la Polonaise de Michel Gawlikowski d'autre part. Faire le point, mais certainement pas tenter une synthèse des positions, tant les opinions divergent sur à peu près tous les sujets. Mais les actes du colloque permettent précisément de les mettre en évidence, de souligner les problèmes majeurs en espérant qu'un jour on pourra reprendre les travaux sur le terrain et tester les hypothèses des uns et des autres. Dans les circonstances actuelles on comprend que ce volume prend un relief particulier et que ses 18 communications (toutes en anglais) importent au plus haut point.

Des divergences donc, mais toujours argumentées, et ce sont donc plutôt les lacunes

de la documentation qui justifient des prises de position opposées. Il en va ainsi sur un point aussi crucial que la place de Hatra dans la politique des empires : est-ce une ville indépendante soumise à l'influence de Rome, est-ce au contraire un point d'appui des Parthes puis des Perses ? Sur ce point essentiel, les avis divergent. Benjamin Isaac plaide en faveur d'une relative indépendance qui pousse les Hatréens à résister d'abord aux Romains au temps des Parthes, puis aux Perses lorsque la présence romaine fut inévitable, mais on est loin de disposer d'une documentation aussi riche qu'à Palmyre pour évaluer le rôle réel de Hatra en temps de paix. Est-elle une étape caravanière (une inscription trouvée à une vingtaine de kilomètres de la ville semble l'indiquer) ? Elle est surtout une étape sur la route entre Nisibe et Ctésiphon. Michael Sommer voit la ville plus dépendante des Parthes qu'Isaac, soulignant que ce sont les souverains parthes qui accordent aux chefs locaux de Hatra le titre royal, sans doute au lendemain de l'expédition de Lucius Verus où le roi des rois avait dû abandonner beaucoup de

terrain à Rome. Pour les Hatréens, le pouvoir peu contraignant des Parthes semblait une meilleure option que de devenir clients de Rome, c'est-à-dire susceptibles d'être annexés à tout moment. Seule l'arrivée des Perses sassanides, partisans d'une politique plus autoritaire sur leurs sujets des marges, poussa Hatra à accepter l'alliance de Rome. Présence éphémère puisque la ville disparaît dès 240. Leonardo Gregoratti soutient que la ville, qui se développe surtout après 117, bénéficie alors du soutien puissant des Parthes, mais souligne aussi les différences avec Palmyre, dont il ne semble pas mesurer que le statut politique, *polis* de la province de Syrie puis colonie romaine, n'a guère à voir avec Hatra, gouvernée par une dynastie indigène jouissant d'une certaine autonomie face au gouvernement central des Parthes. On peut rattacher à cette section le grand article où Stephan Hauser étudie en détail les traces du siège de 240 qui devait conduire Hatra, alliée des Romains, à être prise par Ardashir et abandonnée ; sa capture marquait pour les Perses l'achèvement de la conquête du royaume parthe mais son abandon repoussait vers le nord la zone de contact où Rome et les Perses allaient s'affronter.

La question se pose aussi de la chronologie et des raisons du développement de la ville. Traditionnellement, les archéologues irakiens ont défendu l'idée que Hatra était un village à l'époque assyrienne, qui s'était développé à l'époque hellénistique avant de briller comme cité jusqu'en 240. Les missions étrangères qui y ont travaillé dans les années 2000 récusent cette chronologie longue et plaident pour un développement tardif. Il a pu y avoir une occupation épisodique durant l'époque hellénistique, mais ce n'est pas avant la fin du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. ou le début du 1<sup>er</sup> s. apr. J.-C. que le site prend de l'importance, son développement monumental n'étant guère antérieur à la guerre parthique de Trajan en 117. Mais sur quelles bases se fait ce développement ? Ted Kaizer soulève nombre de questions pertinentes à ce sujet (ville sanctuaire ? ville caravanière ? forteresse ?) et récusé à juste titre la traditionnelle identification de Hatra avec la ville mentionnée par Jérémie, et qu'aurait prise Nabuchodonosor en 599 : décidément rien de concret n'est perceptible avant le 1<sup>er</sup> s. apr. J.-C. On est frappé par l'importance des sanctuaires,

principaux ou secondaires, et les découvertes récentes signalées par Krzysztof Jakubiak d'une part, par Hikmat Basheer Al-Aswad d'autre part, ne font que renforcer ce constat établi de longue date. Mais le désaccord entre les résultats de la mission italienne et ceux de la mission polonaise introduit un doute sur l'étendue réelle de la ville. En effet si M. Gawlikowski a tendance à réduire la superficie de la ville à l'espace protégé par le rempart qu'il a mis au jour, proche des temples principaux, ses collègues italiennes récusent que le mur découvert soit un rempart et le considèrent seulement comme le mur d'enceinte du *téménos* ; le vrai rempart se trouverait 300 m plus à l'ouest ! Ce qui, de fait, change les perspectives. Néanmoins l'accord se fait sur la datation du développement de la ville qui prend son essor après la campagne de Trajan, comme si Hatra avait été favorisée par les rois parthes, conscients de son rôle comme poste avancé.

Une ville donc, grande ou petite, mais pour quoi faire ? Là encore les divergences s'expriment, mais peuvent davantage se concilier car les raisons du développement ne sont jamais exclusives l'une de l'autre et peuvent aussi changer avec le temps. Que la ville soit d'abord un lieu de grands sanctuaires (avec une présence marquée d'Héraclès) n'est pas niable, mais son développement après 117 semble s'appuyer à la fois sur des fonctions économiques, politiques et militaires. Après l'entrée d'Édesse dans l'orbite romaine et plus encore après l'établissement de Rome sur le moyen Euphrate en 165, Hatra devenait le poste avancé des Parthes vers l'ouest. Mais si on comprend que les Perses sassanides aient voulu la reprendre à Rome, sous la coupe de qui elle avait fini par tomber, rien n'explique que les vainqueurs aient choisi de laisser la ville à l'abandon après leur victoire, comme si ce poste avancé perdait tout intérêt dans le cadre d'une conquête plus occidentale qui semblait assurée.

Carrefour entre deux empires, Hatra peut-elle au moins être définie par sa culture, ses dieux ? Les points de vue ne sont pas moins variés, mais sans doute plus proches les uns des autres. Ainsi, on ne doute pas que Hatra appartienne à la culture parthe pour l'essentiel — comme le montre l'étude des armes représentées dans la sculpture hatréenne (Sylvia Winckelmann), même si telle pièce particulière peut être une adaptation d'un

équipement romain (Simon James) —, mais le développement parallèle de Palmyre et de Hatra incite à considérer qu'il existe en premier lieu une communauté des villes du désert syro-mésopotamien, même si elles sont situées dans deux empires différents et possèdent nombre de traits divergents comme l'organisation politique ou leur rapport à la culture gréco-romaine : leur développement repose néanmoins sur des bases communes (Jean-Baptiste Yon). La difficulté vient parfois de l'emploi de notions mal définies ou ambiguës, comme le montre Albert de Jong qui tente de définir le sens même de « culture parthe », s'écartant ainsi des tentatives récurrentes pour rattacher Hatra soit à une culture classique (c'est-à-dire gréco-romaine), soit « locale » ou « indigène », échappatoire factice. Témoin de la culture parthe dans ce monde composite qu'est le « Parthian Commonwealth », Hatra peut néanmoins emprunter à l'est comme à l'ouest, quitte à adapter ses emprunts à ses besoins. Andreas Kropp le montre sans peine avec une statue de l'Apollon de Hiéropolis utilisée en relation avec le culte de Nabu le Mésopotamien, alors qu'un buste solaire ajouté sur la poitrine renvoie au culte local de Shamash. La Gorgone dont Klaas Dijkstra tente de cerner la fonction maléfique dans l'inscription H106A en donne un autre exemple. Mais on trouve aussi bien à

Hatra des dieux que l'on peut nommer indigènes, même si Jürgen Tubach voit dans la triade Maren, Marten et Barmaren un emprunt babylonien hérité d'une lointaine période à travers les époques achéménide et hellénistique, en dépit du manque de consistance d'une telle filiation si l'on accepte le verdict des fouilles quant à la date d'occupation du site.

En dépit des questions non résolues, ou peut-être à cause d'elles, Hatra prend à travers ce volume une consistance nouvelle. Ce qui ressort le mieux est sans doute l'existence de relations régulières, sinon étroites, entre les cités de l'espace désertique et steppique syro-mésopotamien, espace certes partagé politiquement, mais relativement homogène sur le plan culturel. La remise en cause de la chronologie acceptée sans preuve depuis trop longtemps, les interrogations sur les fonctions d'une ville établie dans un milieu plutôt hostile (et qui est loin de posséder les ressources d'une oasis semblable à Palmyre), et ses relations avec le pouvoir parthe, autant de points essentiels que les participants à ce colloque ont abordés sans idées préconçues, quitte à davantage poser de questions qu'à apporter des réponses, que seule la reprise de l'exploration permettra peut-être. S'il reste quelque chose à explorer quand les barbares obscurantistes qui dominent cette région en seront enfin chassés !

Maurice SARTRE

**Annie SARTRE-FAURIAT & Maurice SARTRE, *Le plateau du Trachôn et ses bordures (Inscriptions grecques et latines de la Syrie XV/1, XV/2, BAH 204)*, Beyrouth, Ifpo, 2014, 358 + 392 p., ISBN 978-2-35159-395-0.**

This work is a welcome addition to the *IGLS* series, covering in two excellent well-presented volumes all the known Greek and Latin inscriptions of the modern day Lejā, the basalt plateau to the south of Damascus known in ancient times as Trachôn. The material collected in these two volumes is a combination of previously known inscriptions, re-edited where appropriate, and over 200 newly discovered inscriptions. The task of collecting and publishing together the pre-existing evidence would by itself have been

a worthwhile task, facilitating the study of life in this area, and to this is now added a wealth of new information.

The overwhelming majority of the inscriptions are unsurprisingly in Greek, with a handful in Latin (including the milestones found along the Roman road which ran north-south through the Lejā, which have been brought together in the Appendix), and three bilingual inscriptions. Two of these are in Latin and Greek, but the third is a bilingual Greek-Arabic inscription from the

village of Ḥarrān (no. 261). The commentaries on individual inscriptions of course vary in length, with some inscriptions being so fragmentary that there is very little that can be said. At a minimum any relevant bibliography is provided along with details of any variant readings.

The geographical, historical and social context of the inscriptions is amply supplied by the detailed introduction, which covers such topics as the civic organisations of the settlements, their religious and cultural life, and the nature of the ancient buildings, along with a history of excavations and explorations in the area from the 19th cent. onwards. There is also a useful reminder that the Lejā in Roman times was a region dominated by villages rather than cities, with the obvious exception of Philippopolis (p. 18), and the evidence from each individual site is preceded by an account of the village in question. This is particularly useful in clarifying the different ancient and modern names that have been applied to various villages in the area and, when used alongside the map provided in Vol. 2 (p. 631), aids in understanding the geographical connections between the villages.

Many of the inscriptions are presented along with good quality photographs, allowing for a far greater appreciation of the architectural context of these inscriptions than could be achieved by a description alone. On a practical note, having these photographs printed alongside the inscriptions rather than gathered together at the end of the work saves much time in searching back and forth through the corpus. The integration of religious symbols into inscriptions, particularly a variety of crosses in inscriptions from Christian contexts, can easily be seen, and it is hard to imagine how the several mosaics included in this corpus (such as those from Philippopolis, nos. 432-439a) could be properly appreciated without the large high quality photographs which accompany the details of the Greek labels and phrases which formed part of the mosaics. The space dedicated to the photographs (or, where photographs are not available, drawings) is well worth it.

Much of the excellent scholarship that is contained in this work would be hard to access without the fantastic index. Here one can search for inscriptions containing the names of particular

gods or other mythical figures, the names of emperors or members of their families, governors of Roman provinces, ethnic and geographic terms, and Christian expressions. There is even an index of orthographic irregularities. Thanks to this index it is easy to discover, for example, a remarkable instance of the Semitic tutelary deity Gad being written in Greek transliteration (no. 47). The index makes this work a valuable tool to people with a wide range of interests in the area of the Lejā, from those concerned with the civic structures of the region to scholars of early Christianity.

Some of the newly discovered inscriptions are worthy of mention. No. 67 from the village of Saara appears to show a double name — Marôn Cheilos— rightly characterised by the authors as a rare phenomenon in the region. The newly published inscriptions in general have added several new personal names to those known to have been used in the Lejā, not least no. 130 from the village of Mjaidel, which has yielded the first known use of the feminine form of the name Molchos. Another interesting double name is that of Sempronia Ouaelathe (no. 111, from Saura), combining a Roman and an indigenous name. No. 209 from Zorava is “unique dans son genre” in the Hauran, recording an extended family tree of the ‘clan of Moneos’. An inscription from a tomb from the village of Ṣalākhed near Philippopolis (no. 403) was set up by a Julius Philippos, whom the authors speculate may have been some relation to the future Emperor Philip. Although damage prevents the full name from being known, it also seems that Philippos’ wife Julia possessed an indigenous cognomen (Ἰουλία [...]αθη). From Philippopolis itself is an interesting inscription recording the consecration of a sanctuary (no. 414). Although in Greek, the Latin dating formula ‘the fourth day before the Ides of August’ can clearly be recognised: ἀφιέρωσις τοῦ ναοῦ τῆς πρὸς δ’ εἰδ(ῶν) Ἀυγουστῶν.

As with any contribution to the *IGLS* series, this work will be a valuable resource. The authors should be commended not only for adding greatly to the current store of knowledge about the Lejā, but also for presenting it in a manner which maximises its usefulness and accessibility.

**Gérard CHARPENTIER & Vincent PUECH (éd.), *Villes et campagnes aux rives de la Méditerranée ancienne. Hommages à Georges Tate (Topoi, Suppl. 12)*, Lyon, MOM, 2013, 622 p., ISSN 1764-0733.**

Les 12 et 13 avril 2012 se tenait à l'Université de Saint-Quentin en Yvelines et à l'Institut d'art à Paris un colloque en hommage à Georges Tate. Le supplément 12 de la revue *Topoi* (2013) en réunit les différentes communications augmentées de quelques textes supplémentaires. D'une manière générale, il n'est pas toujours facile de rendre compte d'un colloque, même lorsqu'il porte sur un sujet unique, tant les communications peuvent être différentes, mais cela l'est encore plus dans le cas d'un hommage dans lequel les interventions émanent de collègues et amis chercheurs d'horizons et de spécialités divers.

C'est ainsi que, si la Syrie du Nord byzantine, terrain principal des activités de Georges Tate, tient bien sûr une place importante dans le volume (14 articles), une deuxième partie réunit plusieurs communications (8) sous le titre général « d'horizons méditerranéens », dans une chronologie comprise entre l'âge du Bronze et les débuts de l'Islam et sur un espace géographique allant de l'Euphrate à l'Afrique. Cette partie est complétée elle-même par une rubrique « Varia » qui regroupe des interventions (8) également très différentes allant d'Athènes à Tyr en passant par l'Égypte, depuis l'Antiquité classique jusqu'au VII<sup>e</sup> s. n. è.

Bien que tout ce qui s'est dit sur des terrains extérieurs à la Syrie soit de grande qualité et que les sujets en relation avec les villes et les campagnes en soient le plus souvent le fil conducteur, il me paraît, dans le cadre de la revue *Syria*, plus important d'attirer l'attention sur les interventions qui ont concerné le Proche-Orient et plus particulièrement la Syrie du Nord où les travaux des savants ont fait progresser considérablement les connaissances ces dernières années.

Le problème de la propriété de la terre dans le Massif calcaire reste encore un chantier auquel Bernard Bavant tente d'apporter de nouvelles lumières (« Dans le Massif calcaire de Syrie du Nord, les propriétaires non-résidents de l'époque byzantine sont-ils vraiment "invisibles" ? », p. 33-59). Son étude sur les constructions

d'églises, celles édifiées par le prêtre et maître d'œuvre Markianos Kyris entre 390 et 420 dans une petite zone géographique située sur l'axe commercial Antioche-Chalcis et celles de nature privées à partir du milieu du VI<sup>e</sup> s. dans plusieurs villages, lui permet d'identifier deux catégories de « propriétaires invisibles ». D'une part l'Église d'Antioche et, d'autre part, des propriétaires laïcs non résidents, des notables d'Antioche. Selon la thèse de l'auteur, la première, en couvrant d'églises le territoire situé entre Burj Baqirha et la route Antioche-Chalcis, aurait ainsi accéléré le phénomène de christianisation de la zone, mais permis également le contrôle de la gestion de ses biens dans la région. Les seconds, dans une période où, selon Georges Tate, crises et reprises économiques se succèdent, auraient vu dans leur acte d'évergétisme rural un moyen d'alléger leur capital pour diminuer leur impôt dû au fisc et satisfaire les paysans récalcitrants au paiement des rentes sur les parcelles en fermage lors des crises. Ce dernier élément se comprenant mieux dans l'hypothèse qu'avait déjà formulée Georges Tate d'une propriété de parcelles partagées, géographiquement éparpillées, entre non-résidents et paysans des villages. Le recours aux bâtiments se révèle plus difficile à exploiter pour traquer ces non-résidents, mais l'auteur donne l'exemple d'un « grand bâtiment » dans le village de Dehès qui lui semble tenir davantage de l'entrepôt, bien que surmonté d'un étage de pièces à vivre, que de l'habitation permanente. Situé au sommet du jebel, il aurait été destiné au stockage des denrées avant leur expédition vers Antioche et sa surveillance s'exerçait par l'intermédiaire de l'occupant de la petite villa voisine : un intendant au service du propriétaire urbain ?

Mais de quelles productions s'agissait-il ? L'article d'Olivier Callot (« Les pressoirs du Massif calcaire : une vision différente », p. 97-109) revient sur les conclusions qu'il avait tirées autrefois lors de ses travaux avec Georges Tchalenko, à savoir que le Massif calcaire était voué à la quasi-monoculture de l'olivier. La reprise du problème à partir de 1998 et ses travaux à Dehès

l'ont convaincu que la plupart des pressoirs du site étaient des pressoirs à vin. Mais c'est vers une situation plus complexe que se portent désormais ses conclusions. Si la culture de l'olivier et de la vigne semble avoir été équivalente à l'époque romaine classique, associée à l'élevage et à la polyculture, la situation à l'époque byzantine (iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> s.) a changé. La culture de la vigne s'est considérablement développée et les pressoirs sont désormais beaucoup plus perfectionnés, notamment grâce à l'utilisation du mécanisme à vis. C'est sans doute le développement économique et l'enrichissement des v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> s. qui ont permis cette évolution technique relativement coûteuse, mais plus efficace car elle dispensait de la phase de foulage du raisin. L'un des intérêts de cette étude est également de montrer que le vi<sup>e</sup> s., présenté souvent comme un siècle de récession économique, ne l'est pas pour la production viticole assurée de trouver des débouchés dans les centres urbains.

C'est ce que semble aussi confirmer l'étude de la céramique par Nairusz Haidar Vela et Dominique Pieri (« Faciès céramiques de la Syrie du Nord proto-byzantine », p. 111-147) qui, à partir de différents contextes, ruraux, urbains et semi-urbains, constatent une présence notable de matériel daté entre le milieu du vi<sup>e</sup> et le début du vii<sup>e</sup> s., ce qui tendrait à attester une dynamique commerciale. C'est tout particulièrement le cas des amphores dites « North Syrian Amphorae 1 » dont l'ère de diffusion en Syrie du Nord culmine à la fin du vi<sup>e</sup> s. et au début du vii<sup>e</sup> en direction des sites militaires. Les auteurs suggèrent que ce trafic se situait dans le contexte de l'annone militaire et que leur contenu, encore mal défini, pourrait être du vin. Cela rejoint donc les conclusions d'Olivier Callot sur le développement de la viticulture dans le Massif calcaire à la même époque et nuance l'idée d'un déclin en dépit des difficultés du moment.

Plusieurs communications concernent plus particulièrement certains villages de Syrie du Nord.

C'est le cas d'une étude de Catherine Duvette et Claudine Piaton sur les techniques de construction à Sergilla dans le Jebel Zawiyé, chaînon le plus méridional du Massif calcaire (« Évolution d'une technique de construction et croissance des villages du Gebel Zawiyé »,

p. 169-197). L'architecture de ce village a fait l'objet récemment d'une publication exhaustive : G. Tate, M. Abdulkarim, G. Charpentier, C. Duvette & C. Piaton, *Sergilla, village d'Apamène, 1 : une architecture de pierre* (BAH 203), Beyrouth, 2013. L'article de ces *Mélanges* en hommage à Georges Tate est donc une sorte de synthèse sur l'évolution des techniques dans ce village, qui passent de l'appareil simple à des appareils doubles et que les auteurs interprètent comme un signe des changements économiques et démographiques dans l'ensemble de la région. Ceux-ci sont certes à nuancer en fonction de la nature des bâtiments concernés et du rythme des changements selon les différents villages autour de Sergilla. La dynamique s'amorce en effet à certains endroits dès le début du iv<sup>e</sup> s. avec des augmentations de surface des villages et une densification de l'occupation, mais l'évolution est variable. À des croissances fortes au v<sup>e</sup> s. (Muggleya par exemple) répondent des croissances continues (Geradé, Sergilla au cours des iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> s. ou Dalloza encore au vi<sup>e</sup> s.) et des arrêts plus ou moins brutaux (Sergilla au vi<sup>e</sup> s. et Ruweiha à partir du v<sup>e</sup> s.).

C'est précisément les résultats des dernières campagnes de fouilles (2009-2010) à Ruweiha que présente Maamoun Abdulkarim qui les dirige depuis 1998 (« Ruweiha, un village du Massif calcaire de la Syrie du Nord. Nouvelle étude archéologique », p. 271-284). Celles-ci ont permis d'une part de dresser un plan de cet important village antique avec les différents monuments, anciens et récents, et de confronter le parcellaire actuel à celui de l'Antiquité. D'autre part, un ensemble monumental a été dégagé afin d'en préciser la destination. Ce qui avait été identifié comme un marché par H. C. Butler, puis G. Tchalenko en raison de la vaste cour et des portiques, s'est révélé être une grande maison d'habitation, occupée depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque médiévale, que l'on incline à attribuer à quelque grand propriétaire ou négociant du village dont nous aurions ici une trace matérielle.

Deux autres sites de Syrie du Nord aux limites du Massif calcaire ont été également évoqués dans ce colloque, celui de Chalcis/Qinnasrin à l'est par Marie-Odile Rousset (« De Chalcis à Qinnasrin », p. 311-340) et celui de Haouarté au sud par Michal Gawlikowski (« Haouarté, un



village d'Apamène », p. 261-270). Le premier semble avoir été de tout temps, depuis l'époque du bronze jusqu'au <sup>x</sup><sup>e</sup> s., un site stratégique fortifié qui connut à l'époque hellénistique un développement urbain sans perdre son caractère militaire. Situé à la lisière des marges arides, Chalcis était aussi un point de contact entre nomades et sédentaires, étape du commerce des caravanes et lieu de stockage des produits de la steppe (soude végétale, huile d'olive, laine, viande) avant leur redistribution vers Antioche et Alep qui finit par la supplanter à partir du <sup>x</sup><sup>e</sup> s. À l'inverse, Haouarté est en dehors des axes de communication et dépourvu de sources. Mais le village est riche en grottes monastiques, en églises et en couvents, ce qui avait attiré dès 1967 l'attention de Pierre Canivet. Mais la découverte essentielle due à Michal Gawlikowski consiste en un admirable *mithraeum* conservé sous la nef de la basilique de Photios construite au <sup>v</sup><sup>e</sup> s. Le *mithraeum*, dont l'origine remonte peut-être au <sup>i</sup><sup>er</sup> s. av. J.-C., est en tout cas actif au <sup>i</sup><sup>er</sup> s. apr. J.-C. et se distingue par des peintures murales dont cinq couches successives s'échelonnent entre 360 et le <sup>v</sup><sup>e</sup> s. Les conclusions sur le *mithraeum* ayant été publiées antérieurement (*Topoi*, 11/1, 2001, p. 183-193 et *JRA*, 20, 2007, p. 337-361), Michal Gawlikowski livre surtout ici les résultats des fouilles des deux églises qui le recouvrent, celle due à l'évêque d'Apamée Alexandre en 420/421 et la basilique de l'archevêque Photios qui la remplaça en 483. La chronologie des constructions est ainsi précisée grâce, entre autres, aux mosaïques, et permet d'envisager que le *mithraeum*, lié vraisemblablement à une villa privée, a été détruit au moment de la construction de l'église d'Alexandre destinée à exorciser le site et à convertir les païens. Le développement spatial de la basilique de Photios, les portiques et ses annexes (reliquaires, chapelles mariales, plusieurs baptistères, tombeaux sacrés) montrent qu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> s. le lieu était totalement christianisé et était devenu un centre de pèlerinage chrétien.

L'évidente christianisation du Massif calcaire, manifestée par d'abondants vestiges, fait l'objet de quatre communications. Celles de Jean-Charles Balty (« Églises d'Apamée et d'Apamène », p. 199-221), de Janine Balty (« Maurice, un saint d'Apamée : témoignages littéraires et archéologiques », p. 223-233), de

Pierre-Louis Gatier (« La christianisation de la Syrie : l'exemple de l'Antiochène », p. 61-96) et de Jean-Pascal Fourdrin (« Les couvents paléochrétiens du nord de l'Apamène : analyse typologique », p. 235-260).

L'étude menée par Jean-Charles Balty sur les églises d'Apamée et de l'Apamène fait apparaître au fil du temps, et plus particulièrement après les tremblements de terre du début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> s. ou les interventions impériales, une évolution de leur plan et de leurs aménagements. Les recherches récentes tendent à atténuer les différences que l'on avait cru pouvoir déceler autrefois entre les églises de l'Apamène et celles de l'Antiochène si ce n'est sur des détails liés à des problèmes liturgiques.

Quant à Janine Balty, elle se livre à une passionnante enquête sur le martyr de saint Maurice à Apamée qui était documenté par des textes inspirés d'un récit ancien perdu. La confrontation des témoignages littéraires avec la topographie des lieux et les trouvailles archéologiques permet d'attester l'historicité de ce martyr qui eut bien lieu à Apamée sur l'Oronte et où une basilique *extra muros* fut dédiée au saint à la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> s.

L'article de Pierre-Louis Gatier porte plus généralement sur le développement de la christianisation en Antiochène, limitée toutefois au territoire de la cité d'Antioche, c'est-à-dire seulement à la partie nord du Massif calcaire. Après avoir rappelé les thèses des principaux chercheurs sur la christianisation de la Syrie du Nord (Lassus, Tchalenko, Liebeschuetz et Trombley), Gatier, à partir des travaux récents, montre que rien ne permet de dater l'apparition du christianisme dans cette région avant Constantin mais, qu'après les dernières années du <sup>iv</sup><sup>e</sup> s., le paganisme semble s'y être effacé et que rien ne vient attester une résistance des païens. La permanence d'une onomastique théophore païenne n'en est pas la preuve mais seulement la marque des permanences en la matière. Du reste, le christianisme dut s'implanter progressivement, mais il apparaît clairement que vers 420 on assiste à un quasi-achèvement de la christianisation de l'Antiochène orientale dont témoignent les constructions d'églises dans les villages ainsi que celle des signes religieux un peu partout, y compris sur les bâtiments privés.

En revanche, la multiplication des monastères, loin d'être à l'origine de la christianisation, en est plutôt la conséquence. Gatier voit en effet dans cette relative précocité de la christianisation l'influence d'Antioche sur le monde rural environnant par l'intermédiaire de ses élites chrétiennes propriétaires de terres dans le Massif, ces propriétaires « invisibles », mais néanmoins présents.

C'est précisément au phénomène des couvents du nord de l'Apamène que Jean-Pascal Fourdrin consacre son analyse, à travers les exemples archéologiques d'El-Bara et de deux villages voisins (Btirsah et Sinsarah), de l'*Histoire Philothée* de Théodoret de Cyr datée de 444 et du corpus épigraphique. Ses conclusions montrent que l'architecture des couvents de l'Apamène, à la différence de ceux d'Antiochène, et indépendamment de leur taille, présente les apparences d'un monachisme en repli vis-à-vis de l'extérieur bien qu'intégré dans l'environnement villageois. Un monachisme structuré ressort du témoignage de Théodoret et

plusieurs monastères auraient été des « filiales » du couvent de Nikertai, fondé vers 370-380, dont la règle obéissait aux préceptes de Marcianos. Mais c'est au cours des querelles christologiques des v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> s. que l'Apamène vit éclore un nouveau courant monastique, celui de Maron à l'origine de l'église indépendante maronite dont la structure doit certainement beaucoup aux origines du monachisme en Apamène.

L'ensemble de ces articles sur la Syrie du Nord, Antiochène et Apamène, se situe dans les perspectives de recherches qui furent celles de Georges Tate. Ils y apportent parfois des corrections, des précisions ou des confirmations des hypothèses qu'il avait formulées, mais ils montrent aussi combien, dans de nombreux domaines, il reste encore du travail pour faire progresser nos connaissances sur cette riche région du Proche-Orient. On ne peut qu'espérer qu'un retour rapide à la paix fasse à nouveau triompher l'Histoire sur la passion et la folie meurtrière.

Annie SARTRE-FAURIAT

**Georges TATE, Maamoun ABDULKARIM, Gérard CHARPENTIER, Catherine DUVETTE & Claudine PIATON, *Serğilla. Village d'Apamène, I. Une architecture de pierre (BAH 203)*, Beyrouth, Ifpo, 2013, vol. 1 : texte 616 p. ; vol. 2 : pl. 241 p., portfolio 29 dépl., ISBN 978-2-35159-393-6.**

C'est en 1989 que le village de Serğilla dans le Djebel Zawiyé fut choisi par Georges Tate et son équipe pour faire l'objet d'une monographie qui étudierait tous les aspects constitutifs du site à partir de fouilles des bâtiments, d'études architecturales poussées du bâti et de son décor, ainsi que de relevés précis sur l'environnement (topographique, hydrologique, végétal). La taille moyenne de ce site, la bonne conservation des vestiges et la gamme étendue de monuments différents en faisait un candidat de choix pour étudier précisément la typologie et la chronologie des constructions et tenter de comprendre l'évolution économique et sociale du Massif calcaire de Syrie du Nord. Ce massif, qui s'étend sur près de 2 000 km<sup>2</sup>, composé de plusieurs chaînons, conserve plus de 700 villages dont une soixantaine sont quasiment complets.

Parmi les publications relatives à cet ensemble, deux grandes études s'étaient déjà intéressées à son développement sur la longue durée (entre le ii<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> s. de n. è.). En premier lieu celle de Georges Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord* publié entre 1953 et 1958, qui le premier comprit qu'il s'agissait de villages et non de villes, et ensuite celle de Georges Tate, *Les campagnes de la Syrie du Nord du i<sup>er</sup> au vii<sup>e</sup> siècle*, en 1992, qui remplaça les vestiges monumentaux dans une perspective historique et sociale. Tandis que G. Tchalenko procédait d'une façon globale à partir de constatations de surface exclusivement architecturales dans divers sites, G. Tate s'appuya sur une série de données sérielles datées prenant en compte l'architecture, les installations économiques et agraires dans le but de faire émerger l'histoire démographique,

économique et sociale du Massif et d'en mesurer les phases d'évolution. Le choix de Serğilla par G. Tate comme village-test devait permettre, par une fouille et une étude minutieuse d'un village particulier, de vérifier certaines hypothèses qui se dégagent de sa synthèse précédente et tenter « d'approfondir les connaissances et explorer des directions nouvelles ». L'ouvrage dont il est question ici, publié en 2013, n'est que la première partie de l'étude, celle de l'architecture de pierre du village de Serğilla.

Ce premier tome se présente en trois volumes : un de texte, un de planches et un portfolio contenant 29 dépliants, dont 12 de grand format. L'ensemble des volumes est d'une grande qualité tant pour la présentation, la mise en page que pour la clarté et la précision des planches. Concernant toutefois ce dernier point, on se demande s'il était vraiment utile de faire figurer deux fois, à 35 reprises, le même plan dans le volume de texte ou dans les planches et sous forme de dépliant. Selon le format que l'on voulait donner aux restitutions ou aux plans, il fallait choisir car, dans la plupart des cas, on ne voit pas l'utilité qu'il y avait à les doubler.

À une introduction qui rappelle le contexte géographique du village, l'historiographie des études sur le Massif calcaire et les problèmes et les méthodes de travail dues à G. Tate, fait suite un chapitre sur les caractéristiques hydrogéologiques à Serğilla (Maamoun Abdulkarim d'après les travaux de Pierre Bildgen et Jean-Pierre Gilg, p. 31-44). Il en ressort que, si les habitants s'approvisionnaient en eau en stockant les eaux de pluie, ils pouvaient aussi disposer des nombreuses résurgences karstiques sur le site ou proches de lui. L'accès à l'eau semble avoir obéi à un système de gestion collective aussi bien pour les usages individuels (citernes et puits individuels) que pour les usages collectifs (ensemble de maisons, thermes) en raison des aléas de l'approvisionnement. Le plus gros du volume est ensuite consacré à l'étude du bâti au sein duquel l'architecture domestique occupe la plus grande part (Catherine Duvette et Claudine Piaton, p. 53-415), suivi d'études des lieux de travail (Gérard Charpentier et Olivier Callot, p. 417-450), des tombeaux (G. Charpentier p. 451-473), des bains (G. Charpentier p. 475-495), de l'auberge (G. Charpentier p. 497-505)

et, enfin, de l'ensemble ecclésial (G. Charpentier p. 507-557).

L'étude de l'architecture domestique repose sur les relevés de 89 unités d'habitation et 15 îlots (portions de l'espace villageois « délimitées par des espaces et/ou des passages publics, sans rues intérieures »). Chaque maison est présentée selon un schéma quasi identique en fonction des éléments constitutifs de l'habitat : situation dans le village et emprise au sol, description des différents éléments du bâti (façade, cour, portique, aménagements intérieurs, annexes éventuelles, décor, restitution chronologique relative). Le tout est chaque fois illustré de plans et de photos d'ensemble ou de détails, les éléments de décor étant résumés dans des tableaux. Les auteurs ont constaté que, s'il existait une apparente uniformité dans les constructions, celles-ci n'étaient cependant pas toutes identiques. Des éléments communs se retrouvent dans le fait que presque toutes s'ouvrent sur une cour plus ou moins vaste, cernée de murs cachant l'habitat des regards extérieurs. Ces cours servaient d'espace de circulation entre les intérieurs et les espaces collectifs, et les maisons sont conçues selon des schémas plus ou moins constants d'adjonctions linéaires ou de superposition de pièces. Toutes emploient les mêmes matériaux : la pierre, le bois d'olivier ou de chêne pour les solives et les toitures en bâtières, la terre cuite pour les tuiles et le torchis pour les enduis intérieurs. Des différences sont toutefois perceptibles notamment dans la taille et l'assemblage des blocs de gros œuvre où l'on distingue deux types d'appareils : les appareils doubles et les appareils simples orthogonaux, eux-mêmes déclinés en plusieurs modalités de taille et d'appareillage. Des constatations identiques ont été faites au niveau des décors, des portiques et colonnades de façade, des sols et des escaliers.

L'étude des techniques de construction des maisons confirme les conclusions auxquelles parvenait G. Tate dans *Les campagnes de Syrie du Nord*, à savoir qu'il existe deux phases de développement du Massif calcaire, l'une qui va du II<sup>e</sup> s. à 550 et l'autre après 550 qui se traduit par un développement démographique et une évolution de l'architecture ; les maisons sont alors plus grandes, construites en appareil simple orthogonal témoignant d'un enrichissement et

de l'appel à une main-d'œuvre spécialisée. Le croisement des données a permis désormais d'affiner la chronologie pour le village de Serğilla sans qu'il soit proposé pour autant des dates précises, voire des siècles. Les auteurs préfèrent mettre en évidence deux grandes phases d'occupation, elles-mêmes subdivisées en plusieurs périodes. Les périodes a1, a2 et a3 correspondent à celles de l'installation d'un premier village, dans le creux du *wadi* et sur les pentes est et ouest, et à son développement. Dans cette phase, les maisons en appareil double sont relativement petites (une à deux pièces), sans beaucoup de décors, avec quelques bâtiments annexes, et les zones d'activités sont installées à la périphérie du village. À la période suivante, au cours des phases b1 à b3, on voit se généraliser l'usage de l'appareil simple orthogonal, signe d'une main-d'œuvre plus qualifiée et donc d'un enrichissement des habitants qui ont fait appel à des spécialistes. Parallèlement, le village s'étend, les maisons individuelles s'agrandissent. Tout dans l'aspect du village indique la prospérité : taille accrue des parcelles, création de grands greniers, cours plus vastes, multiplication des aires de travail. C'est également la période

de construction de grands tombeaux de type mausolées temples ou à pyramide. Huileries et pressoirs à vin se multiplient et sont désormais associés à des ensembles d'habitation dotés par ailleurs de plus grandes capacités de stockage. Serğilla semble donc bien confirmer ce que G. Tate établissait dans son ouvrage, le passage d'une évolution lente et pas forcément continue entre le II<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> s. à un décollage démographique et économique qu'il plaçait au tournant du VI<sup>e</sup> s.

Ce développement économique se traduit localement par des exploitations de carrières à proximité des lieux d'habitation, des aires de battage, des huileries et des pressoirs à vin témoins d'une économie mixte, des zones de stockage plus vastes.

On nous promet que les tombeaux, les thermes communautaires et « l'auberge », dont on trouve ici une description architecturale, avec l'ensemble basilical, feront l'objet d'une présentation plus développée avec le mobilier et le décor sculpté dans un tome II qui précisera la chronologie ainsi qu'une synthèse sur l'histoire du site. On l'attend avec impatience.

Annie SARTRE-FAURIAT

**Jean MESQUIL, Césarée maritime, ville fortifiée du Proche-Orient, Paris, Picard, 2014, 375 p., ISBN 978-2708409743.**

S'il existe un site fameux sur la côte de Méditerranée orientale, c'est bien celui de Césarée (maritime) : une destination touristique de premier ordre, un champ de recherches archéologiques intenses depuis plus de cinquante ans, une bibliographie d'une abondance rare, une succession sans égale de missions diverses et d'entreprises internationales, un champ clos où s'affrontent les exigences scientifiques et les contraintes touristiques et commerciales... bref, un énorme site qui ne laisse personne indifférent. La découverte, en 1961, d'une inscription latine mentionnant le célèbre Ponce Pilate (préfet de Judée de 26 à 36 apr. J.-C) ne contribua pas peu à sa renommée. Mais surtout, l'acharnement des spécialistes à en dégager les ruines, connues et parcourues de longue date par la plupart des voyageurs antérieurs au XX<sup>e</sup> s., finit

par constituer un dossier assez gigantesque, qu'il devient chaque année plus ardu de maîtriser. Par-delà la mer de publications diverses, petites et grandes, rendant compte des travaux de terrain et l'accumulation des études particulières, on bénéficie toutefois de quelques outils pratiques si l'on veut suivre l'avancée des recherches sans trop se perdre. Au premier plan de ces outils, il faut mentionner les deux gros articles de la *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, dite « *Encyclopédie Stern* », vol. 1, 1993 (s.v. « *Caesarea* », p. 270-291) qu'il convient de compléter désormais par la notice du vol. 5, *Supplementary volume* (s.v. « *Caesarea* », p. 1656-1684). On y trouvera d'abondantes informations, l'illustration de base et une bibliographie foisonnante.

À ces ouvrages de langue anglaise, le volume récent de Jean Mesqui, en français, apporte désormais un outil de travail supplémentaire qui sera remarqué. Ce livre est d'une conception originale, qui n'est peut-être pas, au premier abord, d'une logique ou d'une cohérence évidente. Publication de fouilles récentes ? Synthèse des travaux des uns et des autres sur toutes les périodes représentées ? Histoire de la recherche ? Commentaire — non dépourvu d'enthousiasme, d'humour et parfois d'agacement — sur les travaux menés à Césarée par les uns ou les autres ? Un peu tout cela à la fois d'une manière qu'on pourrait juger peu cartésienne, et le plan suivi n'est pas toujours exempt de difficultés. D'où des redites, des retours, qui obligent parfois à feuilleter l'ouvrage, mais c'est peut-être le seul reproche qu'on pourrait faire à l'entreprise. Car ce gros ouvrage, magnifiquement illustré, bourré de dessins, de relevés, d'hypothèses graphiques, de photographies anciennes commentées ou de photographies récentes, apporte au lecteur un plaisir certain et servira longtemps de « manuel de Césarée » à qui désire s'imprégner d'un des sites majeurs de l'archéologie palestinienne, et ceci depuis les premiers pas du site à l'époque phénicienne, jusqu'à la colonisation bosniaque de la fin du XIX<sup>e</sup> s. et les grandes entreprises archéologiques du XX<sup>e</sup>, et l'on excusera du peu ! Jean Mesqui est bien connu comme spécialiste d'architecture médiévale militaire, dans un vaste domaine géographique de part et d'autre de la Méditerranée. Maîtrisant toutes les techniques de relevé et d'analyse du bâti, il a publié naguère une belle étude du château d'Angers (2001) ainsi que des ouvrages de synthèse remarquables sur les châteaux et enceintes de la France médiévale (Picard, 2 vol. 1991-1993), ainsi que de nombreux travaux sur les constructions militaires du Proche-Orient médiéval. Il nous offre ici un maître-livre, à la fois synthèse des travaux antérieurs et publication de ses contributions récentes à la compréhension du rempart urbain de Césarée. Il ne s'agit pas d'un livre illustré, mais d'une très abondante série de documents graphiques et photographiques, souvent retravaillés ou surlignés, ainsi que de nombreux relevés, coupes, plans, dont le nombre a sans doute entraîné, trop souvent, une réduction d'échelle qui n'en facilite pas la lecture. Toutes ces images sont commentées

de façon aussi claire que détaillée et l'ensemble se lit sans difficulté.

Une grande première partie (« Chronique d'une ville fortifiée bi-millénaire ») s'attache à présenter ce que l'on sait ou ce que l'on devine de l'histoire de la ville, à travers les recherches sur le terrain du demi-siècle écoulé. Au fur et à mesure du texte, l'auteur rappelle, résume et commente la série impressionnante des entreprises archéologiques qui se sont attachées à la fouille de zones variées du site. Mais il faut attendre le chap. v (« De la ville morte au parc archéologique ») pour lire une présentation un peu détaillée des dites missions successives. Après un rappel des grandes descriptions vraiment précises, qui remontent à l'illustre Richard Pococke (1704-1765), J. Mesqui évoque les premières « visites archéologiques » de Guillaume Rey (1837-1916) puis de Victor Guérin (1821-1890) pour arriver aux travaux du *Palestine Exploration Fund* et du *Survey of Western Palestine* (1865-1871). À partir de cette époque, le site subit une transformation notable en raison de l'installation d'une colonie venue de Bosnie, à la suite des stipulations du Traité de Berlin (juillet 1878), qui entraîna une émigration de populations musulmanes qui quittèrent la Bosnie-Herzégovine, passée sous le contrôle de l'empire d'Autriche. Des familles de paysans bosniaques s'installèrent dans les ruines de Césarée dès 1884 et y édifièrent des maisons de façon assez anarchique. Mais quelques photographies de l'époque témoignent de ces transformations et de l'état des ruines antiques et médiévales à cette époque, en particulier celles du célèbre atelier Bonfils de Beyrouth. À partir de 1917-1918, des photographies aériennes commencent à documenter également le dossier. La malaria ne favorisa pas le développement de cette implantation bosniaque : une cinquantaine de familles, à la fin de la Première Guerre mondiale.

Le mandat britannique, après guerre, a mis en place les premiers linéaments d'un service des antiquités, en particulier sous l'impulsion du grand spécialiste d'architecture musulmane qu'était K. Creswell (1879-1974). Dès les années 1920, le gouvernement britannique mandataire favorisa, comme on sait, une immigration juive et les autorités accordèrent à une société fondée par E. de Rothschild, en 1923, une concession

sur le site pour assécher les marais et fixer les dunes de Césarée par des plantations. Malgré l'opposition de Palestiniens déjà impuissants, cette fondation permit « l'assainissement des immenses zones jusque-là plus ou moins désertes de la région ». Dès 1931, l'agglomération de Césarée compte environ 700 habitants. La situation change fortement durant la Seconde Guerre mondiale, avec l'installation du célèbre kibboutz Sdot Yam (les champs de la mer) en 1940, au sud du site médiéval. Officiellement dédié pacifiquement à la pêche et à la voile, ce kibboutz abritait surtout un centre de formation de marins de l'armée secrète Palmach, déguisé en centre sportif. La guerre de 1947-1948 scella la situation. Les habitants palestiniens évacuèrent la zone, Césarée fut conquise par le Palmach et les derniers habitants expulsés, les maisons dynamitées. Césarée redevenait une ville morte. Les hostilités calmées, un travail archéologique sérieux put enfin commencer. D'abord sous l'autorité des Antiquités israéliennes (1951-1955, par S. Yeivin) puis par M. Avi Yonah et A. Negev (1956-1962). Les grandes fouilles commencèrent en 1959 (expédition italienne d'A. Frova, de 1959 à 1964), avec le dégagement du théâtre et de son enceinte médiévale. En 1961, la découverte d'une inscription mentionnant Ponce Pilate fit du bruit. On établit alors un vaste programme de dégagement et de fouille de la ville ancienne (après destruction de la quasi-totalité des constructions bosniaques) à partir de 1960, sous la direction de A. Negev : intenses dégagements, et non moins intenses restaurations, en particulier des remparts et de leurs tours. L'esplanade du temple fut également dégagée, ainsi que les ruines de la cathédrale Saint-Pierre, et d'importants niveaux byzantins. Dans l'urgence, les publications trop détaillées ne semblent pas avoir suivi le même rythme.

De 1970 à 2000, de grands programmes de fouille se succèdent : *La Joint Expedition to Caesarea Maritima* (Bull, Holum) prend la suite des travaux d'A. Frova sur de nombreux secteurs. 17 campagnes « ont permis de constituer la base de la connaissance archéologique actuelle ». Parallèlement, des fouilles de l'Université Hébraïque de Jérusalem (I. Levine et E. Netzer) s'attachèrent à explorer le promontoire dominant le port et le « Palais du Promontoire ». Un *Center*

*for Maritime Studies* (CMS) et un *Caesarea Ancient Harbour Excavations Project* (CAHEP) développent les recherches sous-marines. En 1988, une nouvelle structure, la *Combined Caesarea Expedition* (CCE) jusqu'en 2000, voire 2007 en mer, analysent le port hérodién, l'esplanade du temple et le quartier musulman. À côté, des fouilles préventives sont menées par le *Israel Antiquities Authority* (IAA) sous la direction de Y. Porath.

Ce rythme effréné fut ralenti par la deuxième *intifada* et le tarissement du volontariat, et l'enthousiasme semble avoir faibli. Le tourisme et ses exigences occupent désormais une place prépondérante. Et pourtant, il reste beaucoup à faire. C'est dans ce cadre restreint que la mission française dirigée par J. Mesqui fut autorisée à conduire cinq campagnes (2007-2011) consacrées à l'analyse des fortifications médiévales, dont le livre sous recension rend compte avec grand soin.

On lira avec grand profit la présentation détaillée que donne J. Mesqui, dans sa première partie, de l'évolution de cette ville. Les quatre premiers chapitres de cette première partie (de l'installation hellénistique à la cité croisée) sont d'un grand secours. L'auteur évoque pour commencer le problème posé par l'appellation *Tour de Straton* (*Stratonos Pyrgos*) qui désignait la première agglomération (selon Flavius Josèphe). C'est une bonne mise au point qu'on aurait aimé voir accompagnée d'une bonne photographie de la célèbre Coupe de Césarée du Louvre, évidemment mentionnée dans le texte, avec toutes les références nécessaires, en particulier les articles fondateurs d'E. Will (1983 et 1987) et les discussions postérieures (rappelées dans la n. 10, p. 16). À qui voudrait la voir, J. Mesqui indique judicieusement les sites du musée du Louvre qui la reproduisent. On en trouvera également une belle photographie pleine page en couleurs dans le catalogue récent du Louvre (N. Bel, C. Giroire et al., *L'Orient romain et byzantin au Louvre*, Arles, Actes Sud, 2012, p. 38-39 et ill. p. 40-41). On est sur un terrain plus solide avec l'époque d'Hérode, qui reçut *Stratonos Pyrgos* en cadeau de la part d'Auguste après la bataille d'Actium. On sait qu'Hérode fut le créateur réel de Césarée, nommée ainsi en hommage à l'empereur Octavien Auguste, le véritable fondateur de

la ville et du port et l'on connaît les éloges de Flavius Josèphe envers ce port nouveau installé sur une côte difficile et son maître d'ouvrage. On connaît bien, aujourd'hui, les dispositions du port hérodien. Les p. 23 à 41 du livre de J. Mesqui sont une remarquable mise au point, photographies et plans à l'appui, de la Césarée hérodienne, de son port, de son temple, son théâtre, son palais promontoire, pages accompagnées, comme dans tout le livre, d'une abondante bibliographie, bien à jour.

Le chap. II décrit l'évolution « de la ville royale à la capitale de la Palestine » (p. 43 à 75). Un grand plan reproduit pleine page (p. 42), dressé par J. Mesqui « d'après l'ensemble des sources disponibles », donne l'état des connaissances sur Césarée au-delà du VII<sup>e</sup> s. Les plans de la ville à l'époque byzantine sont encore très hypothétiques et J. Mesqui en propose plusieurs (p. 51). Le texte nous mène ainsi jusqu'à l'occupation perse (614-630) et, après un court retour à l'empire byzantin, jusqu'au siège victorieux de la ville par l'armée musulmane (630-640). De cette longue époque « byzantine » témoigne une très belle photographie aérienne (prise vers 1970) reproduite en pleine page (p. 55). Éloquent contraste entre la taille de la ville byzantine et la très petite cité médiévale ! Depuis les fouilles italiennes des années soixante, le *kastron* qui enserrait le théâtre antique et ses abords immédiats font l'objet de discussions passionnées. Les photographies abondantes du livre de J. Mesqui sont ici d'un grand secours, non moins que les parallèles établis avec des fortifications contemporaines, en particulier les fameux « châteaux du désert » omeyyades. Dossiers difficiles (car la datation exacte du *kastron* de Césarée reste ouverte) où les techniques d'analyse de l'auteur font merveille. Ce chapitre est une excellente mise au point sur une période aussi captivante que mal connue, à la jointure du monde byzantin et du monde musulman.

Le chap. III aborde la *Qaysariyah* musulmane (p. 77-99). On comparera avec profit le plan pleine page de la ville musulmane, p. 76, avec celui de la p. 42, en portant attention au changement d'échelle, pour être frappé par la restriction de l'espace urbain à partir du VII<sup>e</sup> s. Après la conquête arabe, Césarée n'est plus capitale et les villes côtières sont désertées, par crainte de Byzance.

La côte méditerranéenne forme désormais la frontière (la capitale musulmane de la Palestine est à Ramlah, à l'intérieur des terres). La fin du I<sup>er</sup> millénaire est une période très troublée. C'est l'archéologie qui a révélé la Césarée musulmane, grâce à de nombreux chantiers menés depuis 1970 (surtout par Levine et Netzer). Un volume de *Qedem* en 1986 a rendu compte de ces travaux menés en 1975-1976-1979 (dont on trouvera une recension par J.-P. Sodini dans *Syria* 65 [1988], p. 469-471). De nombreuses photographies de l'ouvrage de J. Mesqui détaillent les travaux sur l'esplanade du temple et le dossier de la grande mosquée, qui se dressait fort probablement sur l'emplacement futur de la cathédrale franque. À l'occasion du dégagement d'un petit escalier byzantin, les fouilles ont récupéré en 1995 un beau trésor fatimide d'objets métalliques, caché aux environs de l'an mil (Zone TPS, à l'angle sud-est de la plateforme du temple). On en trouve une bonne photographie dans l'*Encyclopédie Stern* (vol. 5, *Supplementary Volume*, p. 1669). Il rappelle le grand trésor trouvé à Tibériade en 1998, qui renfermait presque un millier d'objets de métal (*Encyclopédie Stern*, 5, p. 2053 et photographie p. 2054), de même époque. Les occupants arabes tracèrent, selon J. Mesqui, une nouvelle enceinte en cernant le cœur de la ville antique. Cette nouvelle enceinte islamique, qui n'englobe plus que 24 ha, ne protège qu'un cinquième de la surface défendue par la muraille byzantine de la fin du V<sup>e</sup> s., laquelle était déjà une sévère contraction de la ville romaine... « [Cette] contraction montre l'énorme choc urbain que représente la conquête musulmane » (J. Mesqui, p. 86). Pour l'auteur, l'enceinte islamique de Césarée « est un exemple [...] assez rare d'enceinte conservée construite *a nihilo* à l'époque islamique ancienne » (J. Mesqui, p. 95). Elle appartient au type des enceintes à contrefort hémicylindrique et tours circulaires, bien connues par les exemples des « châteaux du désert » (Anjar au Liban, Qasr el-Hayr esh-Sharqui en Syrie). J. Mesqui fournit à l'occasion une synthèse bienvenue sur les exemples nombreux d'enceinte ou de remparts musulmans des débuts de la conquête.

Le chap. IV (p. 101-133) clôt cette présentation de Césarée par les « deux siècles d'une occupation franque discontinuée ». De 1101

à 1187, une première période, à partir du siège et de la prise de Césarée par l'armée de la première croisade, conduit le lecteur jusqu'au désastre de Hattin. Une deuxième période, de 1218 à 1265, présente la réoccupation de la ville par les Francs et la fortification de la bourgade par Saint Louis (1251-1252) jusqu'au siège final par Baïbars. On sait que les énormes défenses construites par Saint Louis ne furent même pas mises à l'épreuve durant le seul siège qu'elles eurent à affronter. L'enceinte de Saint Louis est la seule fortification urbaine dont on ait connaissance au Proche-Orient comme en France, pour cette époque. Les architectes de Louis IX se servirent de l'enceinte précédente pour asseoir ce nouveau rempart. La ville de Saint Louis était donc identique à celle des premiers Croisés, et avant eux des Musulmans. L'essentiel des travaux était terminé en août 1251, comme l'écrit le roi à son frère. La maçonnerie était achevée en quatre mois, ce qui suppose une main-d'œuvre considérable et des moyens financiers importants, malgré la ponction exercée peu de temps auparavant sur le trésor royal par le versement de la rançon énorme payée par le roi après le désastre égyptien. Dès 1254, le roi regagne la France. Baïbars prit la ville en 1265 car les défenseurs n'étaient guère nombreux et ne semblent même pas avoir essayé d'empêcher l'assaut. Saint Louis avait oublié que sur des remparts, il fallait des défenseurs... À partir de 1265, Césarée devint une ville morte, pendant six cents ans.

De nombreux chantiers *intra muros* ont permis d'éclairer l'urbanisme franc à Césarée. On connaît la cathédrale Saint-Pierre, construite au sud-est de l'esplanade du temple d'époque romaine. Le chœur à trois absides, datant probablement de Saint Louis, se dresse encore au milieu des ruines. Quant à l'enceinte de Saint Louis, elle a formidablement absorbé et fait totalement disparaître l'enceinte précédente. Seize tours furent élevées, dont deux tours-portes, un fossé fut creusé. Ce procédé de réutilisation d'une enceinte antérieure est connu ailleurs (au Crac des Chevaliers, entre autres). J. Mesqui détaille avec de nombreux arguments le mélange remarquable de sophistication et de pragmatisme, en faveur de la réalisation d'un ouvrage imposant qui, finalement, ne joua jamais aucun rôle militaire.

La ville sombra alors dans l'oubli. Les voyageurs en route pour Jérusalem passent par

Jaffa et évitent une côte malsaine. Les visiteurs, Pococke par exemple, notent la présence de deux ou trois familles. Bonaparte, en 1799, en route vers Acre, fait dresser une carte topographique de la ville. Césarée est devenue une carrière de pierre de construction, jusqu'à l'installation de la petite colonie bosniaque. À partir de 1970, les premiers grands programmes archéologiques internationaux commencent à révéler ce site extraordinaire.

On comprend facilement l'attraction de J. Mesqui et Nicolas Faucherre pour le site. L'enceinte médiévale était, finalement, peu étudiée. D'où l'idée d'une mission française à Césarée, à la suite d'un colloque à Parthenay en 2004 sur « La fortification au temps des Croisades ». La première campagne, d'une série de six, débuta en septembre 2007. Une équipe réunissant des archéologues, des céramologues et des architectes travailla non seulement sur l'enceinte, mais aussi sur le château, deux églises et une maison. Elle identifia l'enceinte de la ville islamique précédant la ville franque, sur la totalité de son tracé terrestre. Pour en assurer la publication, J. Mesqui se lança alors dans un énorme travail de compilation de la bibliographie antérieure (50 ans de fouilles !), d'élaboration d'une documentation graphique abondante et de restitutions en 3D, tous documents qui font l'objet de la grande première partie de l'ouvrage.

La deuxième partie, très différente, regroupe les « études archéologiques » : description de l'enceinte urbaine médiévale (p. 155-239), du château (p. 241-256), des deux églises et de la maison (p. 257-276), des tours 6, 7 et 9 (p. 277-330), complétées par quelques études plus spécialisées (datation au carbone et numismatique). Il y a peu à dire sur ces pages, publication aussi précise et détaillée que souhaitable de ces ruines difficiles. Le livre est complété par la publication bienvenue de nombreux textes, depuis des chroniques arabes de 641 jusqu'à la prise de Césarée en 1101 ou celle de 1219, les textes principaux de description de la ville par Flavius Josèphe jusqu'à Richard Pococke ou Victor Guérin, sans parler d'une abondante bibliographie.

Cet ouvrage, malgré la disparité entre la première et la seconde partie, répond bien à son titre : *Césarée maritime, ville fortifiée du Proche-Orient*. C'est bien un véritable *compendium*



de Césarée que fournissent ainsi J. Mesqui et son équipe. Il dépasse très largement la simple publication de travaux de fouille, comme on en voit tant. Il a profité de cette occasion pour se lancer dans la rédaction d'un véritable manuel des recherches archéologiques à Césarée (en français...) qui rendra les plus signalés services à ceux qui se doutaient déjà de l'importance de

ce site exceptionnel et qui reculaient cependant devant l'abord touffu d'une bibliographie abondante. Les deux articles de l'*Encyclopédie Stern* étaient déjà d'une grande utilité. Mais nul doute que ce gros livre rendra les plus grands services à qui s'intéresse à ce site majeur de la côte palestinienne. Qu'il en soit vivement remercié !

*Jean-Louis Huot*